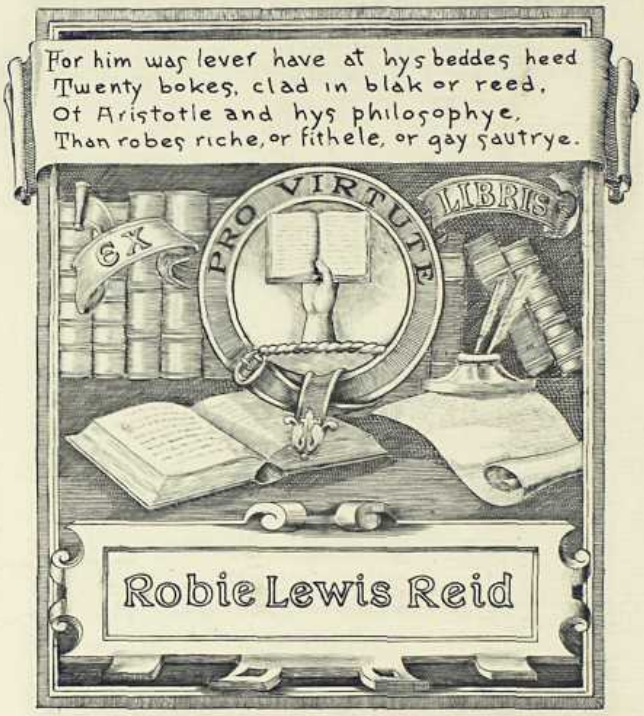
ENE

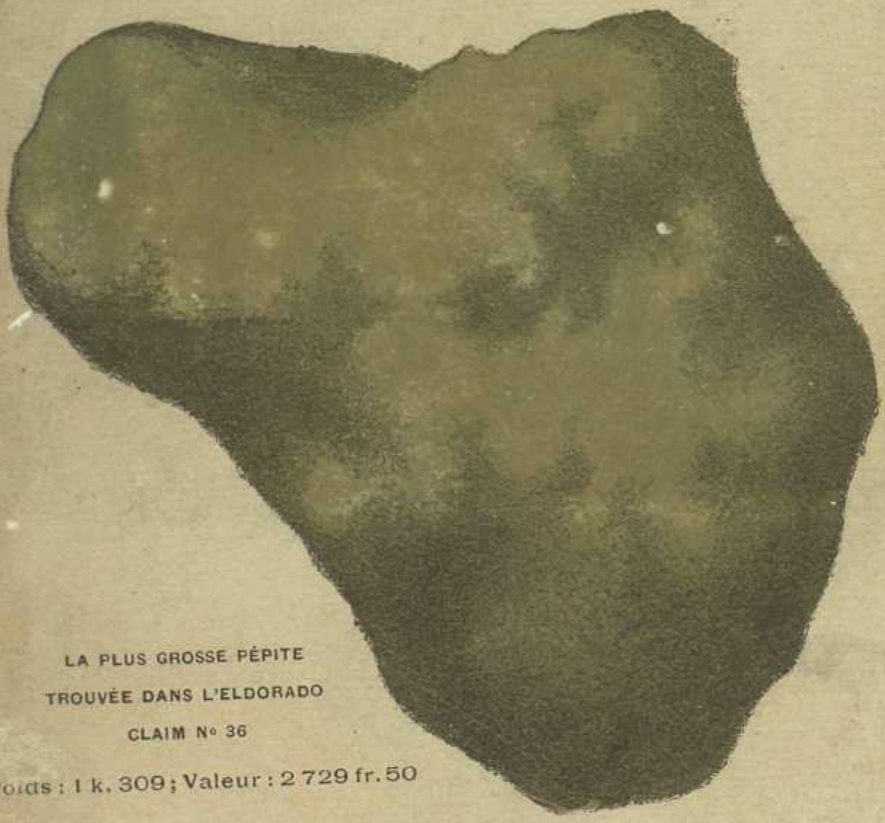



*The F. W. Howay and R. L. Reid*
*Collection of Canadiana*
*The University of British Columbia*

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

# VOYAGE
AU
# Pays des Mines d'Or
## LE KLONDIKE

Avec 40 Illustrations et 2 Cartes

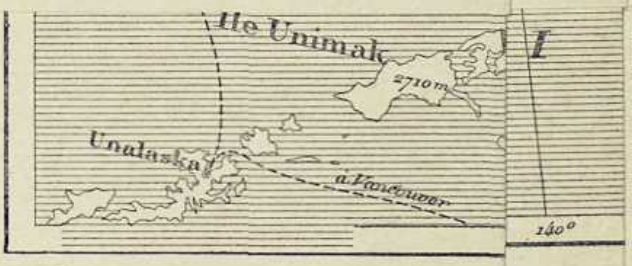


LA PLUS GROSSE PÉPITE
TROUVÉE DANS L'ELDORADO
CLAIM N° 36

Poids : 1 k. 309 ; Valeur : 2 729 fr. 50

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, rue Auber, 3.

P. Franklin's Works


Ile Unimak
2710m
I
Unalaska
a. Vancouver
140°

P. A. van der Velde

# VOYAGE

AU

# PAYS DES MINES D'OR

— LE KLONDIKE —

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

---

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

COW-BOY. . . . . 1 vol.

---

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1147-98.

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

# VOYAGE

AU

# PAYS DES MINES D'OR

## — LE KLONDIKE —

OUVRAGE CONTENANT

QUARANTE ILLUSTRATIONS ET DEUX CARTES

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1899

153,196
HR
F5854.2
A89

GEORGES W. CORMACK
né en Californie en 1860
est parti en Alaska en 1885
a découvert le Bonanza en 1896.

# A LADY STUART

*Madame,*

*Foyers de France, foyers d'Écosse, foyers du Canada, ils sont huit à se réunir autour de vous, même en ces temps troublés, et leurs trois générations redisent avec la grande aïeule commune, vivante personnification du poète*

Rose wreath and fleur de lys
Shamrock and thistle be
Joined to the maple tree
Now and for aye.

*Souffrez donc que l'un d'entre eux, Français de France, mette à vos pieds ces notes rapides d'un voyage au cercle arctique où vous retrouverez l'expression de ses sentiments pour les Français d'Amérique.*

RAYMOND AUZIAS-TURENNE

Oultremont. (Décembre 1898.)

# VOYAGE

AU

# PAYS DES MINES D'OR

— LE KLONDIKE —

---

## I

### LES PLACERS DE L'ALASKA.

Montréal, 20 janvier 1898.

Je ne m'attarderai pas à vous parler de ma personne, celle d'un simple coureur des bois, et je vous présenterai tout de suite le grand pays où vous pourrez refaire avec moi les six mille kilomètres qui séparent Montréal de Dawson city, par la passe du Chilkoot. Sur la carte qui accompagne ce volume, vous suivrez nos étapes à travers la neige, vers le fameux Klondike [1].

Hier encore, il était à peine connu des géographes, cet affluent du Yukon, ce Klondike, « Thron-Duick »

1. Expédition aux placers du Klondike, organisée par le *Temps* en 1898.

des Indiens « Tagish », dont le nom seul enfièvre aujourd'hui les trois quarts de l'Amérique, se trouve dans toutes les bouches, tous les cerveaux, illumine tous les rêves d'un continent depuis le 17 juillet 1897. Sans doute, plus d'une rumeur échappée de sa prison polaire avait atteint San Francisco avant cette date, et l'on parlait vaguement de placers fort riches au nord du 64e degré de latitude, vers le 142e de longitude, sur la frontière canadienne de l'Alaska. Une lettre ou deux qu'avaient apportées les Indiens de la côte, par-dessus les glaciers du mont Saint-Elie, devaient contenir des nouvelles bien positives puisqu'on avait vu certains citoyens « proéminents » de Juneau [1] partir de suite pour le Yukon en escaladant la passe du Chilkoot. Mais les Californiens, gens d'une expérience chèrement acquise, secouaient la tête, et comme l'apôtre, dix-neuf siècles auparavant, coupaient court à toute discussion :

— Assez bavardé, les *boys*! nous croirons quand nous verrons!

Or, le 18 juillet 1897, les *boys* virent soixante-huit mineurs, retour du Klondike, descendre la passerelle du steamer *Portland*; ils touchèrent, à la Monnaie de « Frisco » [2], la tonne et demie de pépites d'or qu'ils rapportaient dans des sacs, des bas, des bouteilles et des couvertures; ils crurent enfin aux récits de ces premiers revenants du cercle arctique, si hâves, si dépenaillés, et leur imagination s'embrasa d'autant plus vite que plus grande avait été leur incrédulité. Oui, sous les glaces polaires gisaient des trésors plus riches

1. Petit village fondé, il y a quelques années, par le Canadien Juneau, sur les bords de l'océan Pacifique, au nord de Sitka.

2. Abréviation de San Francisco.

que les mines du roi Salomon ; oui, il n'y avait là-haut, au nord, qu'à se baisser pour ramasser de l'or, beaucoup d'OR, des monceaux d'OR, entendez-vous! et par ces fils, qui transmettent à présent sept télégrammes à la fois en quelques secondes, les boys communiquèrent à toute l'Amérique cette maladie qui ne guérit pas, la fièvre de l'or, parce qu'elle gît dans le cerveau, que chacun de nous l'y porte à l'état latent et qu'elle ne mourra qu'avec l'humanité.

Cette fièvre-là, lecteurs, pour rien au monde je ne voudrais vous la passer, et j'ai bien peur que la seule énumération des trésors du Yukon ne finisse par tourner la tête à quelques-uns d'entre vous. Quoi qu'il arrive, ils sauront exactement en lisant ce volume les chances de mort et de réussite auxquelles ils s'exposent. D'un autre côté, trop de bons esprits sont portés à anathématiser les découvertes de ce genre, oubliant qu'elles constituent pour les peuples modernes une véritable soupape de sûreté.

Nous savons à New York, à Montréal comme à Paris, la désespérance des pères de famille gagnant à peine le pain des petits qui arrivent chaque année; nous surprenons tous les jours les écœurements, les mensonges, les ruses du commerce, de l'industrie, que font naître la concurrence, la surproduction des usines. Et quand on pense enfin à l'aristocratisation intellectuelle des masses, à l'horrible compréhension de jouissances inaccessibles, on comprend ces ruées de peuples vers les nouveaux placers, champ clos où, plus franche qu'ailleurs, sinon plus brutale, se livre la grande bataille de la vie. Ceux qui se jettent dans la mêlée sont des misérables, énergiques autant que ces autres guenilleux de l'armée d'Italie, d'il y a plus de cent ans : la vie présente qu'ils supportent, dont

ils sont si las — ah! leur nombre, on ne s'en doute jamais avant l'heure où l'on commence à avoir peur — ne leur donne pas même l'espérance. Ils la retrouveront au Klondike, dans l'hypnotisation de richesses *possibles* : tant pis pour ceux qui y resteront!

Et voilà que de toutes les villes, de tous les villages de la déjà vieille Amérique, ils répondent à l'appel enfiévré, ces lutteurs qu'oppresse une civilisation où ils ont trop soif, trop faim, surtout trop d'*appétits*, et aussi des paisibles campagnes canadiennes où, du haut de la chaire, les bons curés tonnent en vain contre l'épidémie périodique. Tant de fois déjà, en effet, elle a troublé les imaginations de nos pères, cette irrésistible évocation qui jeta cinq cent mille travailleurs sur les sables de Californie, où ils lavaient, en 1851 seulement, quatre cent cinq millions d'or, le dixième de la production aurifère du globe [1]. Ce fut à peu près à la même époque que E.-H. Hargreaves, ce jeune Anglais accouru d'Australie vers les champs d'or californiens, retournait à Melbourne sans avoir rien trouvé, et s'enfonçant dans le New South Wales y recueillit les premières pépites des dix milliards d'or de Bathurst, Ballarat, Pendigo.

Cette fois, ce fut du vertige : l'entière population d'Australie y succomba, tandis que les steamers d'Amérique, d'Europe, d'Asie vomissaient chaque semaine dans Melbourne plus de cinq mille Argonautes. On venait de découvrir ce fameux mont Morgan, vendu quinze mille francs, et qui a donné en dividendes soixante-quinze millions de francs, et

1. Avant 1850, elle était de quatre milliards de francs; aujourd'hui, elle est de vingt-cinq milliards de francs.

Ballarat, qui a produit sept cent cinquante millions de francs.

En 1874, ce fut le tour des Black hills du Dakota, où a vécu celui qui écrit ces lignes; ces montagnes des États-Unis produisent annuellement environ quinze millions de francs. En 1880, l'or du Witwatersrand (Transvaal) déconcerta de prime abord les chercheurs, à cause de l'aspect tout différent sous lequel il se présentait; mais quand ils connurent le rapport d'Hamilton Smith, l'expert envoyé par les Rothschild, et qui estima le Rand à trois milliards de dollars, les bataillons se firent régiments; Johannesburg, en deux ans, devint une cité de cent mille âmes et la petite république hollandaise fut sur le point de disparaître sous le flot des envahisseurs.

En 1889, R.-C. Creedes, qui finit par se suicider, découvrait les jaunes pépites sur les bords du Willon creek (Colorado); Bob Womack en recueillait au hasard de ses longues chevauchées de cowboy sur le Poverty gulch, et plus de cinquante mille mineurs se ruaient en 1893 sur le Cripple creek où Winfield S. Stratton ramassait vingt-cinq millions de dollars. Plus récemment enfin, le Français Jacobs découvrait les champs d'or de la Guyane, Cuyuni et Demerara, qui ont déjà apporté soixante-quinze millions à la réserve d'or du monde.

Millions de dollars, milliards de francs, quel rêve, quelle folie pour ceux qui sont nés avec la certitude du lendemain! mais pour les autres, cette immense majorité qui vit, qui meurt affamée de fait ou de désir, quelle perpétuelle obsession! Ce sont eux qui viennent de découvrir, à présent, cet extrême Nord canadien, sous le cercle arctique, où il fait nuit une partie de l'année, nuit si claire, au reste, qu'elle

n'interrompt pas le travail. Seulement, mieux que les Indiens de la prairie ou des Guyanes, plus sûrement que les montagnes Rocheuses ou les déserts sans eau d'Australie, il le garde bien, son or, ce Yukon canadien où le thermomètre monte à vingt-huit degrés à l'ombre, en été, descend à cinquante-sept au-dessous de zéro sous les souffles du pôle Nord. Ils l'apprendront trop tard à leurs dépens, ces milliers d'imprudents qui se sont lancés, qui se lancent encore à la rencontre d'un hiver boréal, sans emporter des vivres pour un an, des vêtements spéciaux à l'épreuve de tels climats. En effet, le Klondike se trouve séquestré du reste du monde, sept mois entiers, par les glaces du Yukon, sur sa route d'eau à l'océan Pacifique, par les ouragans de neige, les meurtriers « blizzards » sur ses routes de terre, sans oublier les glaciers du Chilkoot ou de la White pass.

La route d'eau n'est « ouverte » que de juin à septembre, chaque année : quoique trois fois plus longue c'est pourtant celle qui offre le plus de facilités et que choisissent les touristes, car deux compagnies, la North American Trading and Transportation C° de Chicago, et l'Alaska and Commercial C° de San Francisco, transportent les voyageurs jusqu'à Dawson, centre du Klondike, en les transbordant, à Saint-Michaël, des steamers de l'Océan sur des bateaux plats à roues, tirant à peine quatre pieds d'eau [1].

Ces lignes se sont réservé jusqu'ici les transports exclusifs de toutes marchandises, que leurs entrepôts revendaient ensuite sans autre concurrence aux

1. De Victoria à Saint-Michaël, on compte 4 505 kilomètres sur l'Océan; de Saint-Michaël à Dawson city, 2 654 kilomètres en remontant le Yukon.

mineurs de l'Alaska. La traversée totale se faisait en quarante jours, moyennant cent dollars [1].

La route de terre, par la passe du Chilkoot, est certes la plus économique mais elle est incomparablement la plus difficile. Les quarante-trois premiers kilomètres de montagnes et de glaciers qui séparent l'Océan du lac Lindeman [2] en sont la partie la plus malaisée, presque insurmontable quand on se trouve seul pour transporter la tonne de provisions que tout chasseur d'or prudent doit emporter avec lui. Jadis les Indiens des côtes s'offraient par centaines pour escalader ces défilés avec vos bagages moyennant dix à douze sous la livre : l'énorme affluence des mineurs à Juneau leur a fait élever leurs exigences jusqu'à quarante sous la livre, ce qui constitue une première dépense inabordable aux petites bourses. Comme l'escalade en est impossible aux bêtes de somme, on doit se résigner à faire l'ascension du Chilkoot [3] souvent à « quatre pattes », pour couper au plus court, avec soixante-dix à cent cinquante livres sur le dos. Au sommet du col, vous jetez votre charge sur la glace, vous en marquez l'emplacement avec une pelle debout, pour le retrouver après un ouragan de neige, et vous redescendez chercher une nouvelle provision de patience et de colis. Des milliers de mineurs ont déjà franchi ces glaciers par ce procédé primitif; quelques milliers d'autres, bientôt renforcés par une for-

1. Ce tarif a doublé depuis les dernières découvertes, mais il est probable que la concurrence le ramènera bientôt aux anciens chiffres (taux actuels : 1re classe, quinze cents francs; 2e classe, douze cent cinquante francs, de Seattle ou Vancouver à Dawson city).

2. Voir la carte.

3. Altitude des défilés, 1066 m. 80.

midable émigration au printemps, campent à Dyea, attendant les journées les plus favorables à l'ascension.

Il est facile de se rendre compte du travail que représente le transport de deux mille cinq cents livres : une quarantaine d'allées et de venues par homme. Une fois redescendu sur les rives du lac Lindeman, sur le versant opposé, des attelages de chiens, en hiver, au printemps un bateau que l'on construit soi-même, vous mènent en quinze à vingt-cinq jours à Dawson par les lacs Bennett, Tagish, Marsh, Laberge, et le Lewes river qui forme, avec le Pelly, le Yukon. Il y a un « portage » [1] de deux kilomètres et quart aux rapides du White horse. Plusieurs expéditions ont péri, en cherchant à sauter ces rapides ; ensuite, le fleuve vous emporte vers Dawson, qui, à l'automne de 1897, comptait déjà cinq mille habitants de tentes, où les gages s'élevaient à soixante-quinze et cent francs par jour, mais aussi où les téméraires, partis sans provisions, ont déjà dû payer six francs vingt-cinq la livre de farine ou de thé, dix francs celle de lard, quatre-vingt-cinq francs une pelle et deux francs cinquante un tout petit bloc de whisky congelé; car, mercure comme whisky, tout gèle dans ce Yukon canadien, que borne au sud la Colombie britannique, une des provinces canadiennes organisées (60° de latitude), la frontière américaine de l'Alaska à l'ouest; à l'est, les montagnes Rocheuses; au nord, l'océan Arctique. Sur cette étendue de 308 928 kilomètres carrés, plus de la moitié de celle de la France, 58 000 kilomètres carrés ont été reconnus jusqu'ici comme terrains aurifères.

1. Expression canadienne pour : étendue de terre entre deux cours d'eau à franchir en portant son canot.

Le climat est des plus âpres dans cette région ; la culture y est impossible, sauf sur les toits en terre des huttes de mineurs. L'arpenteur officiel du gouvernement, M. W. Ogilvie, y a relevé 56° centigrades au-dessous de zéro en janvier 1896, 28° centigrades au-dessus en juillet, 43° centigrades au-dessous en décembre [1].

De fait, printemps, été, automne n'y durent que dix à douze semaines, avec des chaleurs excessives qui ne dégèlent pas le sol à plus de sept ou huit pouces de profondeur, protégé qu'il est par une forêt en miniature de haute mousse. Souvent, cette mousse atteint trois pieds de hauteur et préserve des rayons du soleil la glace vive d'où elle s'élance. C'est là que pullulent ces milliards de moustiques, maringouins, taons de grosse espèce dont le harcèlement égale le supplice de Guatimozin. Il est difficile d'imaginer pareil fléau, sans l'avoir subi, et il existe bien peu de mineurs qui ne finissent par se procurer à tout prix une moustiquaire quelconque, afin de pouvoir dormir sans être dépecé vif.

C'est aussi à la même époque que fleurissent, innombrables, les fleurs sauvages du grand Nord, éclatantes et sans parfum, telles que roses, pavots et campanules, tandis que planent dans les airs les aigles à tête blanche, les outardes, les canards, les ptarmigans et une foule de palmipèdes. Les pies et les corneilles jacassent à qui mieux mieux le long des cours d'eau où fourmillent de toutes petites truites grises et des saumons de huit à dix livres, principale nourriture des chiens en hiver. Quant au gibier de poil, il s'éloigne de plus en plus devant l'invasion des

1. Voir la température des douze mois de l'année sur la carte.

mineurs; les daims caribous se font rares, ainsi que les rennes; plus communs sont les ours grizzlis, bruns ou noirs, que personne ne se soucie de rencontrer, puisqu'on dit qu'ils chargent toujours l'homme avec la furia du sanglier. Les lièvres arctiques semblent pulluler tous les sept ans pour disparaître ensuite pendant cinq ans, sans qu'on ait pu trouver jusqu'ici l'explication de ce bizarre phénomène. Dans les forêts de pins, dont la grosseur varie de sept à quinze pouces, ce qui, sous cette latitude, équivaut à l'âge respectable de quatre cents ans, les trappeurs de la Compagnie de la baie d'Hudson prennent au piège les renards gris, rouges ou bleus, les martres et les lynx. Les castors y sont inconnus, les loups très disséminés.

Quelques peupliers ou des bouleaux d'aspect chétif alternent parfois avec les pins sur les bords du Klondike, et, sur toute la vie intense de leurs trop courts étés, se penchent, éternels, les glaciers géants qui étincellent là-haut, plus près du soleil, à deux ou trois mille mètres vers les cieux bleu sombre; sentinelles muettes d'un hiver de neuf mois, gardiens du Nord et de la mort, si beaux pourtant dans leur inaccessibilité et leur pureté qu'ils en frappent parfois d'extase les pauvres fourmis affairées à leurs pieds d'or.

L'hiver, cependant, est fort sain, la sécheresse du froid le rend relativement facile à supporter, même par 50° au-dessous de zéro, s'il n'y a pas de vent, et les seules maladies à redouter sont les rhumatismes inflammatoires et le scorbut, qui se prévient avec de la tisane de sapin.

Tout ce vaste territoire est drainé par le Yukon, où la glace disparaît au commencement de juin pour

réapparaître en septembre, fleuve géant que forme au fort Selkirk la jonction des rivières Pelly et Lewes, véritable Amazone de l'Alaska qui est l'unique voie de communication avec les régions encore inconnues de l'intérieur.

Le Pelly-Yukon prend sa source dans les monts Pelly, extension des montagnes Rocheuses de la Colombie britannique et, à partir de Selkirk, court vers la mer de Behring pendant 2 897 kilomètres, sur une largeur qui varie de 1 à 16 kilomètres, et 160 kilomètres à son embouchure. Son volume d'eau dépasse d'un tiers celui du Mississipi débouchant dans le golfe du Mexique. Des bateaux à roues, du plus faible tirant, le remontent en été, ravitaillent les différents camps de mineurs, quoiqu'il leur arrive parfois de se faire broyer par les glaces, comme le steamer *Aric*, en 1897, qui portait quinze cents tonnes de provisions.

L'Alaska, Al-ay-ek-sa, « grand pays », couvre près de 965 000 kilomètres carrés, c'est-à-dire une superficie plus grande que celle de la France, de la Belgique, des Pays-Bas, de la Suisse et de la Grande-Bretagne ensemble, tout en ne faisant vivre que quelques tribus ou plutôt groupes d'Indiens christianisés. Depuis plus de cent ans, les prospecteurs russes y avaient trouvé de l'or, quand la Russie céda ce territoire aux États-Unis en 1867, moyennant sept millions deux cent mille dollars. Mais jamais placers aussi riches que ceux du Sixty mile, Forty mile, Birck creek, Munook creek, n'y avaient encore été découverts, quoique bon nombre des anciens sujets du tsar, W. Kulgie, F. Lendeseen, par exemple, aient été des premiers à en profiter.

Elle n'est pas très enviable cette existence des

chercheurs d'or, et leur mode d'opérer est forcément des plus primitifs. Comme nous l'avons dit, quatre mois seulement sont favorables à cette chasse spéciale, juin, juillet, août et septembre. C'est alors que le prospecteur, chargé du plus possible de provisions, un pic à la main, un « pan » [1], et une pelle sur le dos, s'en va, en quête d'une bonne fortune, le long des cours d'eau, comme on va au tirage de la loterie. Par les déserts glacés, il se sauve avec son idée fixe, le pauvre homme, jusqu'au jour où, croyant avoir trouvé un point favorable, il jalonne son « claim », lot de deux cent cinquante pieds, le long du ruisseau, et y creuse un puits; chaque nuit, il allume un grand feu dans l'excavation dont le sol reste gelé même en été; au matin, il enlève les huit à dix pouces qui ont dégelé, les essaye au lavage de son pan et recommence le jour suivant. Si le sable aurifère, ce gravier souvent noirci par les pyrites de fer, donne plus de dix sous au pan, le mineur continue son puits : tout l'hiver il l'approfondit, l'élargit, tandis qu'en haut s'élèvent les tumulus de sable que hisse un camarade; il ouvre même des galeries horizontales sans étais, à travers la masse solide de cette terre gelée à plus de soixante pieds de profondeur. Quand mai arrive avec l'eau des ruisseaux, le mineur travaille jusqu'à quatorze heures par jour à laver le sable retiré de l'excavation. C'est d'abord avec le pan, au fond duquel se déposent les pépites d'or quand la boue s'en va. Si cet or est trop fin, « en farine », on le jette dans un baril rempli d'eau avec un litre de mercure au fond; le précieux métal s'amalgame avec le mercure, d'où on l'extrait ensuite assez incomplètement en « for-

1. Sorte d'écuelle plate.

çant » le vif-argent à travers une peau de chamois, ou mieux, par l'évaporation sur le feu.

Mais ce procédé si long, si laborieux de l'écuelle se remplace autant que possible par celui du « rocker » ou celui des « sluices ».

Le « rocker » est une boîte, de trois pieds sur deux, montée sur bascules, renfermant un sas ou tamis, puis au dessous un carré de laine qui retient les grains d'or et laisse l'eau emporter le sable; au fond de cette berceuse se trouve un peu de mercure qui s'amalgame à l'or trop fin pour être recueilli à la main.

Le meilleur procédé et le plus rapide surtout, est celui des « sluices », conduits en bois sillonnés tous les sept ou huit pouces de rainures transversales. On lance dans cette sorte d'aqueduc à ciel ouvert un courant d'eau chargé du précieux sable : le gravier et la terre sont entraînés par le torrent en miniature; l'or, plus lourd, s'arrête dans les rainures où on le recueille de temps à autre : plus tard, on brûle ces « sluices » pour extraire de leurs cendres l'or qui s'y trouve renfermé. Ce procédé est assez coûteux à cause du prix des planches à Dawson, qui se vendent cent à deux cents dollars les mille pieds. Il est vrai que la plupart des mineurs emportent sur leur dos une scie, qui leur permet de débiter eux-mêmes leurs planches.

Tels sont les procédés primitifs qui laveront, dans les eaux du Yukon, un nombre invraisemblable de millions : en 1885, trois cents mineurs avaient ainsi retiré douze cent mille francs de la rivière Stewart et Forty mile; le Klondike avait donné déjà plus de vingt millions de francs en 1897.

## II

### DÉCOUVERTE DU KLONDIKE. — RETOUR DES MINEURS A « FRISCO ». — LA FIÈVRE DE L'OR.

Montréal, 29 janvier 1898.

L'histoire des mineurs, qui date d'hier, semble un conte de fées. Ce fut en juillet 1896 que Robert Henderson, Franck Swanson et Munson trouvèrent trois francs à l'écuelle dans le ruisseau du Gold Bottom, branche du Hunker qui se jette dans le Klondike. Au bout de quelques jours, n'ayant plus de provisions, ils allèrent en chercher au camp minier qui venait de s'établir en amont de l'Indian river, au Sixty Mile. Sur les bords du Yukon ils rencontrèrent G.-W. Cormack, chercheur d'or, lui aussi, depuis plus de vingt ans sous le cercle arctique, et qui pêchait du saumon ce jour-là en compagnie de deux Indiens Tagish, ses beaux-frères.

— Nous avons trouvé de l'or dans le ruisseau qui coule derrière ces montagnes, au nord-est, firent les mineurs : trois francs au « pan »!

— Vraiment? c'est pas une blague? eh bien, nous y allons! dit Cormack.

Ils s'en allèrent en effet y « prospecter » une demi-journée, puis ne trouvant pas ce qu'ils espéraient, ils redescendirent vers le Yukon et campèrent à 16 kilomètres de là, sur le Bonanza, où ils lavèrent — par habitude — une écuelle de sable : elle donna au premier lavage soixante-treize francs. C'était le 17 août 1896.

Le lendemain matin, ils se remettaient à creuser la terre gelée : à quinze pieds de profondeur, au bout de quatre jours, ils trouvaient des écuelles de deux cent cinquante à cinq cents francs, et ils lavaient six mille francs en une semaine. Enfin! vingt ans de misères, vingt ans de recherches toujours déçues, un quart de siècle de souffrances sous les ténèbres du pôle avaient amené Cormack dans l'Eldorado! Seulement, tout cet or vierge ne leur donnait pas à manger : le Californien alla quérir du lard au camp du Forty Mile, établi en cette année 1896 à 85 kilomètres en aval du Yukon.

Il fit part de sa découverte, mais comme il n'avait dans ses poches que juste ce qu'il fallait pour payer les conserves, et que sa véracité était des plus suspectes, on railla agréablement ses contes à l'usage des novices.

— Un bon tiens ne vaut-il pas mieux que deux tu l'auras? Tu nous as déjà trop fait courir avec tes attrape-nigauds, Cormack!

Il se tut, et s'en retourna, courbé sous son sac, mais non sans avoir prévenu quelques amis, entre autres le vieux Casey auquel il écrivait :

« Vieux, n'écoute pas ce qu'on te chantera, mais quitte tout et viens-t'en sans perdre une demi-seconde, *Great God!* jamais le monde n'a vu pareilles richesses,

on ne peut en croire la réalité. Arrive. Tu me connais. C'est tout.

» Ton camarade,

» CORMACK. »

Casey arriva immédiatement, et Clarence Berry aussi, un jeune fermier de Californie d'où il ramenait cette année-là une femme, la première blanche qui ait escaladé les glaciers du Chilkoot. Elle fut la mascotte du nouveau camp, cette si jolie petite Ethel Busch qui venait d'épouser à Fresno (Californie) un pauvre chercheur d'or pour partager sa vie de misère, *for better*, *for worse*, *for richer*, *for poorer*, *in sickness and in health*, *to love and to cherish till death do us part*.

Madame Berry est à cette heure la femme d'un millionnaire, elle ne vivra plus sous une tente dressée sur la glace vive; son palais sera un des plus somptueux de San Francisco, et ses féeriques illuminations, aux jours des grandes réceptions, rappelleront de loin, très loin, les incandescences boréales du cercle arctique.

Plusieurs semaines durant, ce petit camp d'hommes, caché au milieu de ces montagnes, lava les richesses inouïes de cet Eldorado. Alexandre Mc Donald et quatre camarades retirèrent en vingt-huit jours quarante-huit mille francs d'un trou carré de quarante pieds [1]; Leggat et Gates, trois cent dix mille francs d'un autre trou de vingt-quatre pieds, et deux de leurs compagnons lavèrent vingt mille francs en deux jours. Au bout de quelque temps il fallut bon

1. Claim nº 30.

gré mal gré aller se ravitailler de nouveau au Forty Mile, et cette fois, leurs sacs de peau remplis d'or furent plus éloquents que tous leurs discours. Le temps d'avaler un cocktail, et quatorze cent cinquante mineurs sur quinze cents quittaient le camp, jetaient au fond des bateaux leurs camarades ivres-morts depuis une semaine, et remontaient le Yukon pour se ruer sur l'Eldorado, le Bonanza, le Hunker, le Bear, le Gold Bottom, en un mot sur tous les affluents du Klondike[1].

Et Dawson city, future capitale de l'or, fut campée au confluent du Klondike et du Yukon.

Reine de l'or, oui pardieu, comme de la glace, car il faisait, ce jour-là, 47° centigrades au-dessous de zéro, un vrai beau temps sec du Canada! Mais les pieds, mais les mains, mais le cerveau vous brûlaient comme braise, et on aurait fini par s'entre-tuer si l'arpenteur officiel d'Ottawa, W. Ogilvie, chargé de relever la frontière, ne s'était trouvé dans les environs. Il consentit à venir arpenter régulièrement les nouveaux placers, et cet homme extraordinaire, dont le beau caractère domine au milieu de cette fièvre aurifère, et auquel on doit les seuls détails *exacts* de ce conte des *Mille et une Nuits*, resta absolument désintéressé au milieu de l'emballement général, estimant que le gouvernement le payait *pour faire son devoir et non sa fortune*.

Il serait difficile de dire l'autorité qu'une telle attitude lui conféra parmi les mineurs, et c'est uniquement à son influence qu'on peut attribuer l'ordre qui prévalut au Klondike, jusqu'à l'arrivée de la police

1. Le Klondike a environ 241 kilomètres de cours. Les autres ruisseaux cités ont des cours qui varient de 15 à 30 kilomètres.

canadienne, établie, depuis plus d'un an, en aval du Yukon, au fort Constantine. Fait unique dans l'histoire des placers, il n'y eut que deux ou trois meurtres au Klondike!

La nouvelle de la prodigieuse découverte se répandit vite dans l'Alaska. Quinze cents à deux mille mineurs, disséminés un peu partout, accoururent aussitôt, tirant eux-mêmes leurs traîneaux lorsque les chiens vinrent à manquer, marchant nuit et jour, s'arrêtant à peine pour dévorer un morceau de lard, avaler un peu de neige, et puis, sus au Klondike! Fait incroyable et qui, pourtant, a été vérifié par les officiers du gouvernement, deux mineurs partirent à cette époque du fort Yukon, à plus de 600 kilomètres du Klondike; il faisait 53° centigrades au-dessous de zéro : ces deux mineurs, S. Rickard et John Dodson, n'avaient ni tente, ni poêle portatif du Yukon, et ils arrivèrent pourtant sains et saufs aux merveilleux placers de leurs rêves. Décidément, le pôle Nord était vaincu.

Et pendant ce temps, ces gisements extraordinaires restèrent encore ignorés du reste du monde, jusqu'à l'heure où Berry et ses compagnons retournèrent à la civilisation pour y passer l'hiver.

Berry, qui habitait déjà le Yukon avant son mariage, apportait sept cent mille francs de pépites, et sa femme trente mille, recueillis par elle à moments perdus çà et là, sur le sable sorti des excavations; Louis Rhodes, six cent cinquante mille francs; Sloan, un commis de Vancouver, parti une année auparavant, deux cent cinquante mille; T.-C. Lippy, professeur de l'Union chrétienne de Seattle, parti pour le Yukon en 1896, trois cent trente-cinq mille; Leduc, le Canadien fondateur de Dawson, dont les Yankees ont fait *La due*, plus de deux cent mille francs, ainsi que Ber-

gevin, Desroches, Cazelais, Picotte, Binet, Landreville, etc., de Montréal... Mais l'énumération de tous ces apôtres de l'or qui donnèrent la fièvre et le vertige aux esprits les plus calmes serait trop longue. Leurs fortunes furent si rapides! Celle de Stanley, par exemple, pauvre brocanteur de New York, un de ceux auxquels, passant le matin sur les quais, vous achetiez par compassion quelque brochure que vous jetiez plus loin au fleuve, et dont la famille se mourait de privations, fut des plus étourdissantes.

Désespéré, Stanley partait pour l'Alaska en 1896, parce qu'il se faisait vieux et qu'il valait autant crever là qu'ailleurs. Au moins ce serait fini! Et le voilà revenu dix-huit mois après avec six cent soixante mille francs, et derrière lui, comme les autres, un claim qui vaut plus d'un million de dollars! D'après M. Ogilvie, les deux ruisseaux du Bonanza et de l'Eldorado, à eux seuls, donneront plus de trois cent quatre-vingts millions de francs en pépites. Ils comptent deux cent soixante-treize claims de cinq cents pieds chacun, et il faudra pour les exploiter une moyenne de trois mille mineurs; l'été dernier on n'avait pu en trouver au delà de deux cents à soixante-quinze et cent francs de paye quotidienne.

Le beau-frère de Cormack vendit son claim[1], sur le Bonanza, vingt-cinq mille francs, dont deux mille cinq cents comptant, le solde au 1er juillet, sous peine de résiliation finale. C'était le 16 avril 1897. Le 1er juillet, Ogilvie assistait au règlement des vingt-deux mille cinq cents francs retirés du sol.

— Quelle excavation avez-vous faite? demanda-t-il à l'heureux acheteur.

1. Claim n° 2.

— J'ai gratté vingt-quatre pieds de long sur quatorze de large, sans profondeur, et j'ai lavé quarante mille francs.

— Votre claim est de cinq cents pieds [1] comme les autres le long du ruisseau. Il vous donnera douze millions de francs, si la veine offre une richesse uniforme partout.

— *Great Scott!* Qu'est-ce que je ferai de tout ça?

Encore un qui n'aura plus ni soif, ni faim, qui aime maintenant l'or et la vie de toute son âme, et dont les filles un jour seront de grandes dames d'Europe.

Et Frank Phiscator parti à moitié mort de faim, lui aussi, seize mois auparavant, de Baroda (Michigan)! Tout l'été il avait couru et cherché, et creusé, et lavé sans rien trouver : son dos n'était plus qu'une plaie, un rosbif saignant, et il était si las, si brisé de fatigue et de déception qu'il se laissa tomber un jour sur les bords du Dosulphuron creek pour y mourir. La glace insensibilisait peu à peu ses jambes, tandis que les moustiques bourdonnaient autour de ses yeux aux trois quarts fermés sous un soleil aussi brûlant qu'un cautère. Et comme il les rouvrait encore sous leurs piqûres, voici qu'à travers l'eau de cristal brilla de l'or, oh! mon Dieu oui, de l'or! Quel ravissement ce lui fut de plonger pour l'aller saisir, de le voir briller dans ses pauvres mains gercées, de le respirer, de l'adorer!

Anderson, parti la même année, avait laissé à sa femme de quoi vivre douze mois, dans Frisco. Dix-huit s'étaient déjà écoulés : trop fière pour mendier, la pauvre misérable s'en allait où vont les abandonnées

1. Cette dimension a été depuis réduite par le gouvernement à deux cent cinquante pieds.

qui sont femmes et chastes : à la mort. Soudain, le *Portland* est signalé, premier retour du Nord, le pays mystérieux : elle se précipite, et quand elle *le* voit descendre la passerelle avec ses sacs de pépites, elle roule à terre inanimée, pauvre paquet de guenilles, où battait encore un cœur, où revenait la vie avec l'espérance.

Pourquoi chercher à décrire la fièvre des faubourgs américains, des campagnes canadiennes, au retour prodigieux de tous ces hommes partis si pauvres, revenus si riches? Cinq policemen canadiens, rapportant du Yukon deux cent mille dollars à l'expiration de leur engagement, mirent le feu aux poudres, incendièrent les cerveaux yankees. Ceux qui souffrent en bas, dans ces logements viciés où ils s'entassent la nuit pour oublier la commune misère, tous les Stanley du misérable petit commerce, qui travaillent et n'arrivent pas à gagner leur pain quotidien, tous les robustes gars canadiens enterrés au fond des neiges de leurs campagnes se passionnèrent à la lecture des journaux, à leurs récits exagérés — et, certes, d'exagération il n'était guère besoin — des milliards du cercle arctique, à leur énumération des fortunes centuplées au gré des reporters. On ne leur disait pas, au reste, que la plupart de ceux qui rapportaient des sacs d'or du Klondike y avaient mené depuis plusieurs années une existence à coup sûr plus misérable que la leur, pendant dix ou quinze ans, quelquefois, comme Cormack, Leduc, Mc Donald, Casey; on leur parla à peine de Clais, revenu à moitié mourant malgré ses soixante-quinze mille francs ; de Frank, mort du scorbut à vingt-trois ans, à côté de ses trois cent mille francs, de Blackstone, Bocher, Malinque, gelés vifs le long du fleuve; de ce groupe de

mineurs de l'Amérique du Sud repartis à peine arrivés, car le cœur et l'endurance leur avaient manqué — à eux, de vieux endurcis — sur le point du globe où il fait le plus froid, où il tombe le plus d'eau, où les chaleurs sont les plus torrides durant les plus courts étés. Et on ne leur parlait pas non plus de ces centaines aujourd'hui disparus dans ces déserts de glace, dont les cadavres étreignent encore les sacs de peau de daim qu'illuminaient les brillantes pépites.

A quoi cela aurait-il servi, d'ailleurs? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux mourir riche que pauvre, quand l'or ne vous a pas encore amolli? Est-ce que tous les discours du monde valaient quelque chose devant l'apparition des revenants du Yukon? Ce fut alors, sur ce continent, un vent de folie, et, quoique la saison fût avancée, puisque les fleuves y gèlent en octobre, malgré l'impossibilité d'approvisionner Dawson, si l'on s'y ruait en trop grand nombre, une nouvelle armée se dirigea encore vers le pays d'or. Trop tard, les autorités, les compagnies de navigation elles-mêmes s'en émurent.

— Arrêtez-les! Dites-leur d'attendre le printemps! télégraphièrent-elles à Washington.

Et Washington répondit :

— Où les arrêter? Où se forme l'armée? Elle vient de partout.

Oui, certes, de partout, et son seul obstacle était les huit mille francs qu'exige au minimum une telle expédition, en y comprenant le voyage, les vivres, les vêtements pour un an et deux mille francs en poche.

William Miller, de Williamsburg, devint fou, faute de pouvoir réunir ses banknotes; ses camarades de l'imprimerie de Broadway, qui ne se saluaient plus

par *How de do?* mais par *Quand partez-vous?* le laissèrent donc en arrière, et rejoignirent les six à huit mille malades qui commençaient à franchir les montagnes, sans parler de ceux qui avaient pris d'assaut les derniers bateaux à destination de Dawson, par Saint-Michaël. Un nombre presque aussi considérable de mineurs piétinait, s'écrasait à Dyea, et surtout à Skaguay, une nouvelle passe accessible aux chevaux, disait-on, et où plus de trois mille pourrissent dans les précipices où ils tombèrent avec leurs charges, si bien que la plupart de leurs maîtres ont bâti un village au bord de l'océan pour y attendre le printemps, le diable sait comment. Les policemen canadiens, campés sur les hauteurs, là où commence le territoire du Canada, à quelques kilomètres de la mer [1], renvoyèrent les malheureux qui s'y présentaient sans une quantité de provisions suffisantes pour l'hiver, et cette mesure énergique a sauvé sans doute bien des vies.

Les femmes ne restaient pas en arrière; celles auxquelles Ethel Berry avait tourné la tête et le cœur : miss Anna Fulcomer, miss Kellogg, fille du juge Kellogg, de Chicago, miss Bessie Thomas, madame Lippy, et aussi — rafraîchissement venu d'en haut! — deux petites sœurs de la Miséricorde, deux Canadiennes de Québec, c'est-à-dire deux Françaises, venues, celles-là, pour prier, pour guérir, pour rayonner d'idéal, selon la mission de la mère patrie à travers le monde, d'un pôle à l'autre!

Quant aux hommes, il y en avait de toutes les classes, de toutes les conditions : des millionnaires

1. Une tranche de territoire américain se prolonge du mont Saint-Elie jusqu'au fort Simpson : voir la carte.

comme le juge Bond, de New York, des politiques comme John Mc Graw, ex-gouverneur de Washington, des « aristos » tels que le vicomte d'H..., le baron de P..., et même un poète, le barde des plages californiennes, Joaquin Miller. C'est sur leurs traces que je vais marcher pour renseigner *de visu* mes lecteurs et leur dire les chances de réussite et de mort qu'a là-bas un *pauvre homme*. Les autres, les touristes, par exemple, ne sauraient trouver un voyage plus pittoresque et plus curieux que celui de Dawson city, par l'océan Glacial et le Yukon, en juillet, août ou la première semaine de septembre, à bord des steamers de Vancouver ou de San Francisco.

Résumons-nous. Les trappeurs de la Compagnie de la baie d'Hudson avaient trouvé de l'or sur le Yukon avant 1870. Trois cents mineurs s'y rendirent en 1894, six cents en 1895, plus de dix-huit cents en 1896 et sept mille au moins en 1897.

La commotion, comme on le sait, s'est répercutée profonde à travers ces soixante-dix millions de nerveux qui peuplent les États-Unis, et commencent à s'y trouver à l'étroit. Seront-ils trente mille ou cent mille, ces hommes jeunes et énergiques qui vont se ruer à cette heure sur l'Alaska, s'éparpiller le long de cette région dorée, large d'environ 128 kilomètres, qui court depuis les anciens placers du Cassiar [1] presque parallèlement au Yukon pendant dix-huit cents kilomètres, où un million de prospecteurs se trouveraient à l'aise? Les dernières découvertes du jaune métal se trouvent sur la rivière Munook, à 1770 kilomètres du Klondike. Sans doute ces derniers

1. Dans la Colombie britannique.

placers, d'une richesse presque unique dans l'histoire de l'or, n'offrent pas une étendue supérieure à 60 kilomètres carrés, et tous les claims en sont pris. Mais tout porte à croire qu'ils ne constituent pas une poche d'or unique sur les rives du Yukon, et que l'on en verra exhumer d'analogues du fond de cette terre gelée depuis tant de siècles. John Muir, le géographe de l'Alaska, a prédit que le rendement aurifère de cette contrée dépasserait celui de la Californie, de deux milliards de francs. D'un autre côté, il ne faut pas croire qu'il n'y a qu'à se baisser pour trouver les pépites : chaque dollar représente une somme de travail, de souffrances physiques supérieure à celles de toute autre partie du monde. Question encore plus grave, il est plus que douteux que la flottille du Yukon, pendant la courte navigation d'été, puisse approvisionner au delà de vingt-cinq mille mineurs, et Dawson se voit, déjà, menacée par la famine. Le gouvernement des Etats-Unis a fait engager à Alten (Norvège) cinq cents rennes et soixante-quinze Lapons qu'on attend chaque jour à New York, pour les employer avec autant de traîneaux remplis de provisions au ravitaillement des mineurs de l'Alaska.

Les compagnies de navigation ont doublé leurs prix de transport depuis l'été dernier : l'une d'elles, tout à fait pratique, a même vendu cinq mille dollars la ferme des jeux à bord pour une traversée, temps suffisant pour vider les sacs des mineurs enrichis. Les Indiens porteurs de Dyea ou Skaguay offrent toujours leurs reins aux enchères : trente, quarante, cinquante sous la livre pour quarante kilomètres par-dessus les montagnes. Et cependant la fièvre du Klondike est devenue endémique, c'est un transport au cerveau qui dépassera ceux d'Australie ou du

Transvaal, d'où l'on commence à arriver à Vancouver. Jeunes gens et hommes mûrs, jeunes filles aussi bien que femmes, vont tous se précipiter au devant de la nuit polaire avec un seul mot aux lèvres, un seul rêve en tête, une seule flamme au cœur : *l'or*.

Ah! s'ils relevaient la tête durant leurs trois heures de jour, une fois, une seule fois, s'ils *voyaient* la mer de cristal, s'ils *regardaient* les forêts noires, ces glaciers éblouissants et si purs, au-dessus desquels scintille et brille, saphir du nord, le plus splendide, le plus radieux, le plus idéal des cieux : le ciel arctique...

## III

### LES SIX ROUTES. — LES DÉBOURSÉS.

Montréal, 1er février 1898.

Avez-vous l'âme chevillée dans les poumons? Parlez-vous anglais? Vous trouvez-vous sans travail, avec huit mille francs en poche, sans femme ni enfants à laisser derrière vous? 56° au-dessous de zéro[1], savez-vous que cela signifie une mort presque foudroyante, à moins d'être ficelé dans la laine, les fourrures, d'avoir deux capuchons sur la tête, quatre paires de bas aux pieds, de la ouate plein les narines et les oreilles? Et puis, quand vous aurez creusé une vingtaine de trous par saison, au petit bonheur, sans trouver autre chose que la misère au bout de vos provisions, vous accepterez alors des gages très élevés, mais proportionnés au coût de l'existence, sur les terrains de vos amis plus heureux; enfin lorsque vous serez à moitié gelé en hiver, aux trois quarts dévoré par les moustiques et le soleil en été, sans oublier la vermine inséparable de votre personne durant trois

1. Les plus basses températures relevées par Nansen furent de 50°.

cent soixante-cinq jours de l'année, êtes-vous sûr, êtes-vous bien sûr de ne pas désespérer, de ne pas tout abandonner, et cela, peut-être... à la veille de la réussite?

— Toc! toc! toc!

— Entrez!

— C'est-y pas vous qu'êtes monsieur Auzias-Turenne?

— Lui-même, madame. Que puis-je faire pour vous?

C'est une très vieille Canadienne, plus ridée qu'une centenaire, qui vient m'interrompre. Elle a le sang aux pommettes et les larmes aux yeux; probablement la transition brusque, 20° au-dessous de zéro dans la rue, et 18° au-dessus dans mon bureau.

— C'est-y ben vrai ce qu'on dit par cheux nous, que vous vous embarquez pour le pays de l'or?

— Oui, madame.

— Eh ben... vous verrez là mon mari. C'est Isaïe Lavoie, son nom; il est parti le printemps dernier; il est rendu à travailler sur le terrain de Picotte, y gagne quinze piastres par jour, chaque repas lui en coûte trois. Ah! il en mange ben... ben, de la misère. Vous lui direz, à c'te heure qu'il revienne vitement, entendez-vous, avec ou sans or. Il s'est ensauvé rien qu'avec deux cents piastres. (*Elle pleure.*) S'il en a pus pour revenir, en voici un peu, et puis... si c'est point assez, vous pourriez peut-être lui en prêter. Je veux qu'il revienne en pays chrétien, mon pauvre vieux....

Elle est partie toujours pleurant, madame Lavoie, plus ratatinée encore qu'à son entrée, ses grosses larmes de vieille abandonnée vont geler bien sûr dans ses rides, au milieu de la rue où la bousculeront les indifférents. Et voilà qu'à sept mille kilo-

mètres j'aperçois au fond de son trou, dans la nuit arctique, le vieux, son vieux qui pleure aussi, loin, si loin de sa vieille..... Vous qui finiriez par faire comme lui, vous qui fuiriez un jour l'infernal Yukon, ses glaces, ses ténèbres de quatre mois, pour revenir en France me maudire à votre aise, je prie les dieux qu'ils vous fassent relire bien des fois ce qui suit avant de prendre une décision irrévocable.

Au nom du ciel, si vous ne vous sentez pas résolument décidé à affronter coûte que coûte cet Alaska où, d'après le roi des mineurs, Mackay, un homme, au plus, sur douze récoltera deux mille cinq cents francs, ne lâchez pas la civilisation pour la vie sauvage. L'énergie indispensable au Klondike, rien que pour y supporter l'existence de mineur, vous assurera l'aisance en France — ne l'oubliez pas.

Et le soir, en parcourant cette relation de voyage, au lieu de l'accabler de malédictions, vous y trouverez une très ancienne, très agréable, parce que très humaine sensation, celle que Lucrèce traduirait de nos jours : « Brrr! qu'il fait bon au coin de mon feu! Dire que leur mercure est en train de geler par là-haut! »

Pour les autres, pour ceux qui se décident en toute connaissance de cause, qui sont las de relire *at home* : « A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons », cependant que la même race s'en va tirer tous les gros lots de l'Alaska; *pour les sages qui, plus sûrement que tous les autres, se proposent de trouver leur Klondike dans ces mille et une entreprises que tout le monde dédaigne aux grandes heures d'emballement*; pour les gars qui peuvent et qui veulent, je vais décrire par le menu les routes à suivre, les dépenses à éviter, les approvisionnements à faire, une sorte de Bæde-

ker, suivi des lois minières du Canada et de l'Alaska.

En fait de routes, vous n'avez que l'embarras du choix. Le minimum de provisions, vêtements, outils de tout genre que doit emporter avec lui le chercheur d'or prudent représente un minimum de quatorze cents francs. Or, comme certains signes avant-coureurs font prévoir une levée en masse, ainsi qu'aux plus beaux jours de la Californie, vous saisissez aisément l'ardeur avec laquelle les marchands de chaque petite ville de l'Ouest vous présentent une route, *leur route*. C'est ainsi qu'à Edmonton dans l'Alberta, à Prince-Albert dans le Saskatchewa, à Ashercft dans la Colombie britannique, ils vous prennent une carte, tirent une ligne droite sur Dawson city, en suivant, cependant, quelques rivières favorables, comptent 111 kil. 307 au degré, et vous montrent un chemin tout trouvé vers le pays de l'or. Le plus fort, c'est qu'ils finissent par y croire eux-mêmes. Des portages de 2 à 300 kilomètres, qu'est-ce que cela? vous les faites sur le dos de vos poneys, qui vous suivent ensuite à vue d'œil, comme vos chiens à vue de nez, le long des rivières où gaiement vogue votre galère. Les journaux en décrivent tous les méandres avec force détails, énumèrent tous les approvisionnements à faire dans leur capitale sans oublier — oui, il faut l'avoir vu pour le croire — deux mille cent quatre-vingt-dix feuilles de *toilet paper*, six par jour égalant deux mille cent quatre-vingt-dix. La population entière aide au « boom » et les chasseurs d'or arrivent et se lancent dans l'inconnu, tandis que les marchands s'en vont faire leurs dépôts à la City bank et rassurent leur conscience... mais elle ne s'est pas troublée pour si peu et d'ailleurs, en deux ou trois ans, on fait tant de chemin!

Six routes mènent à Dawson city. En voici la description.

## I. — ROUTE DES TOURISTES.

Celle toute par eau, de San Francisco, ou Seattle, ou Vancouver, à Dawson city par Saint-Michaël.

Deux compagnies rivales l'exploitaient déjà avant le « boom » du Klondike, la North American Transportation and Trading C° et l'Alaska Commercial C° [1].

Une demi-douzaine d'autres compagnies s'apprêtent à lancer leurs steamers au 1er juin, époque des départs de Seattle. Douze jours plus tard, ils touchent à Saint-Michaël, puis transfèrent leurs passagers sur des bateaux de très faible tirant qui remontent le Yukon vers Dawson city en dix ou quinze jours. Comme la navigation se ferme en septembre, il faut profiter des premiers bateaux si on a l'intention de revenir par la même voie, après une courte visite aux mines.

Les distances sont :

| | | |
|---|---|---|
| De Seattle à Saint-Michaël (Océan). . | 4.504 kil. | 12 à 15 jours. |
| De Saint-Michaël à Dawson city (Yukon). | 2.654 — | 16 à 20 jours. |
| TOTAL. . . . | 7.158 kil. | |

1. Steamers confortables : prix en 1re classe, avec cent cinquante livres de bagages, quinze cents francs; en 2e classe, douze cent cinquante francs.

Au delà de cent cinquante livres de bagages, on paye dix sous par livre d'excédent.

La compagnie North American vous délivre des lettres de crédit sur tous ses dépôts du Yukon.

## II. — ROUTE DES PÊCHEURS.

*Rivières Athabaska, Mackensie et Porcupine.*

Encore une route d'été, celle-là, puisque la navigation ne s'ouvre sur l'Athabaska que dans les derniers jours d'avril. Il faut d'abord se rendre au terminus nord du Pacifique canadien, dans la province d'Alberta : de Montréal à Edmonton, 3 950 kilomètres.

Ensuite :

| | |
|---|---|
| D'Edmonton à la rivière Athabaska par une bonne route. . . . . | 154 kil. |
| Descente de ladite rivière, du lac Athabaska, du grand lac des Esclaves, du Mackensie où s'échelonnent les forts suivants de la Compagnie de la baie d'Hudson : Forts Mac Murray, Chippewyan, Smith, Resolution, Providence, Simpson, Wrigley, Norman, Good Hope, Mac Pherson (cinq rapides peu dangereux à traverser). Distance totale. . . | 2.866 — |
| Du fort Macpherson, on peut remonter la rivière Peel, faire un portage de 32 kil. à la séparation des eaux et redescendre sur Dawson city, par les rivières Beaver, Stewart et le Yukon, soit environ 611 kil., ou bien remonter les rivières Peel, Trout, jusqu'au lac Summit. . . . . | 94 — |
| Traverser le lac, faire un portage de 1 kil. . . . | 111 — |
| Redescendre par la rivière Porcupine jusqu'à Fort-Yukon . . . . . | 474 — |
| Sur le Yukon où l'on remonte vers Dawson city (à la perche). . . . . | 467 — |
| TOTAL. . . . . | 4.166 kil. |

En résumé, depuis Edmonton, on parcourt :

| | |
|---|---|
| En voiture . . . . . | 154 kil. |
| En eau calme . . . . . | 209 — |
| En remontant le courant. . . . . | 561 — |
| En le descendant (sa rapidité varie de 4 à 12 kil. à l'heure). . . . . | 3.242 — |
| TOTAL. . . . . | 4.166 kil. |

Depuis plus de cent ans, les bateaux de la Compagnie de la baie d'Hudson utilisent cette gigantesque artère du nord, ce Mackensie découvert en 1789 par Alexander Mackensie et dont le cours dépasse 4 022 kilomètres. Les forts de la plus vieille compagnie de fourrures du monde [1], échelonnés le long du fleuve, permettent les ravitaillements nécessaires avec une autorisation spéciale du commissaire à Winnipeg.

Il serait imprudent de s'embarquer sur cette route avec l'intention d'arriver à Dawson la même année : il faut compter un hivernage et deux étés au minimum.

### III. — ROUTE DES CHASSEURS ET DES FLANEURS.

Edmonton, Fort Saint-John, Peace river, Dease, Frances, Pelly, Yukon.

Route des chasseurs, parce qu'ils pénètrent dans les régions inexplorées du nord-est de la Colombie britannique (district du Cassiar, l'Eldorado cynégétique de l'Amérique).

Route des flâneurs, parce que les difficultés de transport presque insurmontables que présente *actuellement* ce tracé à vue d'œil, dont je ne parle que parce qu'on le « lance » de tous les côtés, leur assurent deux ou trois ans d'hivernage au milieu des Montagnes-Rocheuses, le temps d'épuiser leurs provisions et de retourner se ravitailler à Edmonton. Il est vrai qu'ils auront la consolation de prospecter un peu partout sur cette *route-là* — le Nord-Ouest est très grand — parce qu'il y a des traces d'or partout. Et les braves boutiquiers qui digèrent une pipe au coin

1. La compagnie de la baie d'Hudson fut fondée en 1670.

du poêle rougi à blanc, par 35° de froid, supputent leur Klondike à eux; ils expédient allègrement leurs clients sur le Peace ou le Liard, rivières si dangereuses que la Compagnie d'Hudson en a abandonné le parcours depuis nombre d'années.

Distance en théorie : 2 158 kilomètres, dont environ 1 386 par terre.

Distance en pratique : celle des chemins qui mènent à Rome... en attendant le jour fort possible, au reste, où le gouvernement y ouvrira une route avec des relais tous les 70 kilomètres.

## IV. — ROUTE DE L'AVENIR.

| | |
|---|---|
| De Vancouver à Wrangel, par l'océan Pacifique. . . | 1.126 kil. |
| De Fort Wrangel à Telegraph creek, par la rivière Sitkeen. . . . . | 220 — |
| (Des steamers remontent cette rivière depuis la découverte des placers du Cassiar (1874), maintenant épuisés.) | |
| De Telegraph creek au lac Teslin (route : future voie ferrée). . . . . | 233 — |
| De Lac Teslin à Dawson city, par le Hootalinqua, le Lewes et le Yukon, sans rapides . . . . . | 920 — |
| TOTAL. . . . . | 2.499 kil. |

Le tracé de Telegraph creek [1] au lac Teslin ne présente pas de sérieuses difficultés : les chevaux trouvent leur nourriture tout le long de la route, durant la belle saison.

La Klondike mining trading and transport Corporation s'engage à vous transporter de Victoria jus-

1. Où le télégraphe transcontinental entre l'Amérique et l'Europe, par le détroit de Behring, devait traverser la Sitkeen, en 1867, quand on ne croyait pas à la possibilité des câbles maritimes.

qu'à Dawson, à l'ouverture de la navigation, moyennant deux mille cinq cents francs et elle autorise quatre cents livres de bagages.

Enfin, le conseil des ministres, à Ottawa, vient d'accorder aux entrepreneurs Mann et Mackensie le contrat d'une voie ferrée entre le lac Teslin et Glenesa (19 kilomètres en aval de Telegraph creek), d'un service de steamers avec Dawson city (traîneaux en hiver), moyennant :

1° Le contrôle exclusif de toute communication ferrée durant dix ans entre le Klondike et la Colombie britannique, durant cinq ans entre l'Alaska et le Klondike;

2° Un subside de trois millions sept cent mille acres, je dis trois millions sept cent mille arpents, à choisir dans les huit millions d'arpents de la ceinture aurifère, reconnue à ce jour.

Voici les projets de ces messieurs :

1° Départ immédiat : cent cinquante hommes, soixante attelages;

2° Mille terrassiers;

3° Dans un mois, trois mille, qui construiront 241 kilomètres en cent vingt jours.

## V. — ROUTE DES MINEURS PAR DYEA OU SKAGUAY.

La vieille route, celle que prennent quatre-vingt-dix pour cent des chercheurs d'or, les simples d'esprit, qui, de même que nous, préfèrent le connu à l'inconnu, et se méfient des coureurs de bois en chambre, voyageant à coups de compas, de degrés et de cartes où il n'y a jamais de montagnes. Une règle et un crayon, de telle ou telle *ville* à Dawson city, et

pan! vous y êtes avec vos deux mille livres. Tout simplement. Pour vous entraîner, faites trente paquets de trente-cinq kilos : mettez-les un par un sur votre dos, escaladez la butte Montmartre, laissez-les aux soins d'un garde républicain (il en faut un en bas aussi) pour éviter toute tentation aux passants; arrivé en haut, déposez vos mille kilos, entrez dans la basilique, priez, méditez, redescendez votre tonne, et dites-vous que ce « portage » ne vous donne pas plus l'idée de ceux de l'Alaska qu'une puce d'un éléphant. Dieu vous accordera des grâces toutes spéciales, ce jour-là, et, par surcroît, la sagesse.

Voici les distances [1] :

| | |
|---|---|
| De Vancouver à Dyea (Océan). . . . . | 1.609 kil. |
| De Dyea au lac Lindeman, par-dessus le Chilkoot, à une altitude approximative de 1 165 mètres (col infranchissable aux bêtes de somme). | 43 — |
| Du lac Lindeman à Dawson city par le Lewes et le Yukon, avec deux portages d'un kilomètre et demi aux rapides White-Horse et Miles Canon. | 882 — |
| TOTAL. . . . . | 2.534 kil. |

Il y a une petite scierie au lac Bennett, où l'on peut acheter le bois nécessaire à la construction d'un bateau; il s'y vendait sept cent cinquante francs les mille pieds l'automne 1897.

Si l'on préfère éviter l'escalade du Chilkoot et ménager ses reins, on peut essayer Skaguay et la White pass (792 m. d'altitude), qui est accessible aux chevaux. Cependant, il ne faut pas oublier que des mil-

1. Il ne faut pas oublier que toutes ces distances n'ont pas encore été *officiellement* contrôlées. Mais celle du portage de Chilkoot est vérifiée tous les jours et elle se trouve si petite, quand on la compare à celles de toutes les autres routes, que l'on comprend aisément sa popularité.

liers d'entre eux y ont péri au moment où les défilés étaient devenus temporairement impraticables.

Les distances sont :

| | |
|---|---|
| De Vancouver à Skaguay (océan) | 1.601 kil. |
| De Skaguay au lac Bennett, où l'on rejoint la route de Dyea [1] | 67 — |
| TOTAL | 1.668 kil. |

## VI. — ROUTE DALTON.

Enfin, de Dyea, ou plutôt de Pyramid harbor, tout à côté, il y a ce que l'on nomme le *Dalton trail*, la route par où Jack Dalton, Bratnober, et bien d'autres sont allés à Dawson city en mettant de quinze à vingt-cinq jours. Elle a déjà été utilisée pour la plus

1. Un chemin de fer entre Skaguay et le lac Bennett sera terminé au cours de l'été de 1899.

Après la débâcle des lacs et du haut Yukon, c'est-à-dire dans la première partie de juin, on peut prendre au lac Bennett les petits bateaux à vapeur. On peut alors réussir à gagner Dawson, de Montréal, en seize jours ainsi qu'il suit :

| | |
|---|---|
| De Montréal à Vancouver | 6 jours |
| De Vancouver à Skaguay ou Dyea | 4 » |
| De Skaguay ou Dyea à Bennett | 2 » |
| De Bennett à Dawson | 4 » |
| | 16 jours |

Il arrive souvent cependant que vous êtes obligé d'attendre pour les correspondances.

Prix du passage en 1898 :

| | |
|---|---|
| Montréal à Vancouver ou Victoria, 1re classe | $ 35 |
| Sleeping | 24 |
| Victoria à Skaguay ou Dyea | 30 |
| Bennett à Dawson | 100 |
| | $ 189 |

Il faut compter en outre sa nourriture.

On a droit à cent cinquante livres de bagage. Tout excédent coûte de 1 fr. 25 à 4 francs la livre.

belle des spéculations possibles au Klondike : la conduite des bestiaux à Dawson city. On y trouve des pâturages tolérables et pas un seul défilé dangereux ou même difficile.

| | |
|---|---|
| De Pyramid harbor à Fort-Selkirk par terre. . . . | 563 kil. |
| De Fort-Selkirk à Dawson city par le Yukon. . . . | 276 — |
| TOTAL. . . . . | 839 kil. |

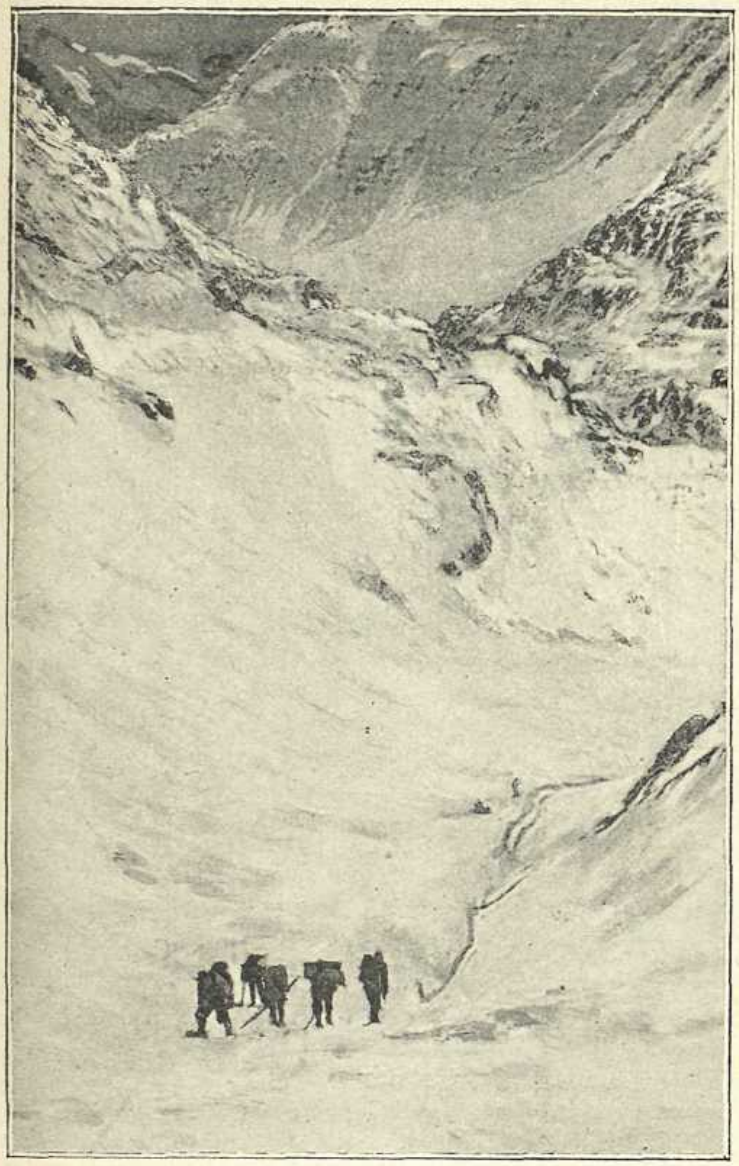
Telles sont les principales routes qui vous ouvrent l'accès du pays de l'or.

Le principal inconvénient de cette route favorite est la bande de territoire américain où se trouve le col du Chilkoot, ruban de trente à soixante kilomètres de large qui côtoie l'Océan, du mont Saint-Elie à Fort-Simpson, et défend l'accès du Klondike par suite d'un droit régalien (les Yankees appellent ça une douane) de 30 p. 100 sur tous vos biens temporels ; que si vous débarquez à Dyea avec un équipement complet provenant des États-Unis, vous entrez franc de port, c'est vrai, mais de l'autre côté du Chilkoot vous rencontrez la douane canadienne au lac Tagish, revendiquant à son tour 30 à 35 p. 100 d'entrée sur vos effets américains, et vous tombez de Charybde en Scylla!

Depuis longtemps Ottawa et Washington cherchent à résoudre ce problème, mais ça traîne, ça recule, et pendant ce temps l'oncle Sam calcule ce que vont lui rapporter trente mille passants, d'aucuns disent cent mille, à une moyenne de cent francs par tête [1].

1. Voici du reste la teneur des derniers traités de douane, entre Ottawa et Washington, à propos du Klondike, et qui changent les anciens droits de passage.

« Tout mineur ou autre débarquant à Dyea ou Skaguay avec des provisions, etc., achetées au Canada, devra remettre



LE CHILKOOT. — « PERDUS! »

## LES DÉBOURSÉS.

J'ai fixé les déboursés à huit mille francs, au départ de Paris; si l'on s'organise en groupes de trois ou quatre, et c'est ce qu'il faut rechercher avant tout, ce chiffre peut encore se réduire. Seul, il représente un minimum ainsi qu'il suit :

| | | |
|---|---|---|
| De Paris à New York, Compagnie transatlantique, 2e classe | | 243 fr. |
| De New York à Montréal | | 55 — |
| Huit jours à Montréal | 60 à | 100 — |
| De Montréal à Vancouver *viâ* Pacifique canadien, 4675 kilomètres, 6 jours en 2e classe [1] | | 300 — |
| Repas en wagon | | 30 — |
| Quatre jours à Vancouver | 30 à | 50 — |
| De Vancouver à Dyea, 2e classe | | 140 — |
| Divers | | 100 — |
| TOTAL | | 1.018 fr. |
| Vêtements pour deux ans : provisions pour un an | | 1.600 fr. |
| Douane probable | | 450 — |
| Fret d'approvisionnements. Vancouver à Dyea | | 50 — |
| TOTAL | | 3.118 fr. |

aux mains du percepteur de la douane une somme équivalente aux droits ordinaires d'entrée de ces marchandises. Il en recevra un certificat qui les énumérera. A la sortie du territoire américain, les douaniers compareront les marchandises avec ce certificat, et alors, si elles sont intactes, délivrera un bon à toucher chez le premier percepteur, équivalant à la somme déjà déposée chez lui. »

En résumé l'ancien droit de passage est transformé en un simple dépôt de garantie, ce qui change toute la situation.

1. Les compagnies de navigation canadiennes vendent à Paris, rue de Rome, des billets de Paris à Vancouver, par Londres et Montréal et arrêts facultatifs, en 2e classe, de 498 francs. Il faut espérer que la Compagnie transatlantique arrivera aux mêmes taux si elle tient à prendre part au trafic du Yukon.

Une fois de l'autre côté du Chilkoot, il vous faut acheter ou mieux construire un bateau, soit une dépense d'au moins sept cents francs. Il vous reste en poche quatre mille francs, de quoi ne pas mourir de faim la deuxième année quand vos provisions seront épuisées, et que vous n'aurez pas encore trouvé la pépite payante !

Le choix de la ligne ferrée pour traverser l'immense continent américain est chose importante à régler, mais il est incontestable que le Pacifique canadien est le *seul* à desservir *tous* les points de départs des routes sur le Yukon : son unique ligne de Montréal à Vancouver, 4675 kilomètres en six jours, et ensuite, de Vancouver à Dyea par sa ligne de steamers, offre de réels avantages aux mineurs, surtout à ceux de langue française : pas de changement de voitures, de pertes de colis, d'arrêts, ou de retards de correspondance des différentes lignes, tout ce qui s'éprouverait sur les réseaux des autres lignes, ce qui, parfois, rend si malaisé le voyage en pays étrangers. Enfin, nos compatriotes peuvent s'approvisionner à Montréal, en se servant du français, ce qui est plus important qu'on ne le croit, quand on s'attache aux détails ; et, une fois montés en wagons à Montréal, ils n'ont plus qu'à descendre à Vancouver.

Un Français qui ne parle pas l'anglais ne doit pas songer une seconde à gagner, seul, le Klondike : un groupe de cinq à six mineurs doit compter au moins deux personnes parlant cette langue. De plus, il est indispensable de s'assurer à Montréal l'aide de guides pour les achats et pour le choix d'un « voyageur canadien », c'est-à-dire un Canadien du Nord, habitué à cette existence sauvage des neiges, qu'il est impossible de se figurer, et qui vous sauvera

la vie dans bien des tempêtes, jusqu'au jour où l'élève commencera à égaler son maître.

Programme :

Ne rien emporter de France, si ce n'est de bonnes flanelles ultra-épaisses, un habillement de velours à côtes, doublé, et des bas de laine; aussi une tente en soie, identique à celle recommandée par Nansen, et une caisse ou deux des meilleurs produits alimentaires concentrés fabriqués en Europe.

Arrivé à New York, envoyer ses bagages par la Compagnie de l'Express au Grand Union Depot; s'y précipiter soi-même par les tramways de Broadway : départ pour Montréal vers sept heures du soir.

Arriver à Montréal le lendemain matin, saluer la nouvelle France, maudire Voltaire qui l'a prise pour le Klondike, le tout pour la partie, et n'a pas deviné que les deux valaient leur pesant d'or; pour les esthètes, admirer les Canadiennes, une des plus jolies races féminines de l'Amérique — vous n'aurez plus aucune consolation esthétique au Yukon, ah non! — et dire aux Canadiens qu'ils ont le parler et l'accent du grand roi. Sarah Bernhardt le leur a affirmé, paraît-il. Puis, visite au consulat général de France, où l'on trouvera les documents officiels du Klondike et se mettre à la recherche de son équipement.

Le concours d'un acheteur est indispensable; il vous fera bénéficier de nombreux escomptes, ramènera les prétentions des marchands à une juste mesure, surveillera mille et un détails — vitaux, dans le Nord — et dont vous ne pouvez vous douter, tels que raquettes en orignal au lieu de cheval, mocassins en daim au lieu de bœuf, poêles et sacs-lits pratiques, etc. Les énumérer serait interminable.

En fait d'armes, choisir de préférence un hammer-

less à deux coups, calibre 12, et une carabine Martin 30/30 à six coups, balle à expansion.

En fait de provisions, sauf le chocolat, il est aussi bon de s'approvisionner à Vancouver, à cause de la limite des bagages sur le chemin de fer.

Et le jour venu, sautez dans les *chars* de la gare Windsor, dites adieu à cette jeune nation de Québec, si française dans ses goûts, ses aspirations, sa gaieté gauloise, quoi qu'en aient pu dire ceux qui y passent trop vite, quoi qu'en écrivaillent certains renégats parmi eux — oui, ceux qui oublient que la première race du monde est celle de France et que son sang coule encore dans leurs veines — regardez une dernière fois la capitale reine du Canada, et puis, en avant vers le Nord à toute vapeur, vers les placers de rêves... et de désespérances.

Voilà qui est fait : ici s'arrête le guide que je devais aux lecteurs. J'espère avoir mis en garde contre une telle fièvre ceux qui ne peuvent, qui ne doivent pas songer une minute à se rendre au Yukon. Mais je ne suis pas de ceux qui ne veulent pas voir de salut hors du pays, et je dirai aux millionnaires : Un devoir social s'impose à vous : celui d'envoyer là-bas à vos frais quelques vigoureux gars de vos domaines ou de vos faubourgs, un de ces lutteurs à cerveau de révolté, comme il commence à en surgir partout sous le souffle vif de l'instruction. Ce sera un Robert Charrier, un Jean Roule de moins en France, et peut-être un capitaliste, à coup sûr un respectable citoyen de plus à y revenir un jour, car ses idées de serre-chaude se refroidiront vite à la température du Yukon : il aura appris à aimer la vie, si dure soit-elle, parce qu'il aura retrouvé l'espérance dans la fièvre du

travail. Ce ne sera pas un don, ou même une aumône, ce sera une belle œuvre, une seconde création. Si vous étiez Anglais, j'aurais ajouté que vous pourriez vous réserver la moitié de ses futures découvertes, un placement de mille pour un quelquefois, ce qu'on appelle là-bas le « grub stake ».

Enfin, je ne saurais me dispenser de recommander également cinq à six ans d'Alaska aux gastralgies de toutes les catégories — on y digère du lard rance, et avec quelles délices! — aussi aux neurasthénies, cette étrange maladie à racine grecque que j'ignorais en arrivant à Paris, où tout le monde croyait en souffrir, à ma profonde stupéfaction, et qui se traduit en français, j'imagine, par « ramollissement » avec quatre cents dollars de plus au docteur. Ça vaut ça.

Et vous, mes frères en saint Hubert, qui goûtez l'extase des bois sombres aux heures d'affût, quand la Grande Ourse scintille si splendidement là-haut pour nous seuls, quand l'aube survient et fait battre la vie dans toutes nos artères, délicieuse résurrection du corps et de l'âme un moment assoupis, que vous dirai-je sinon qu'il reste en Amérique un paradis de chasse encore vierge : les forêts inexplorées du Cassiar, au Nord, là où le Yukon-Pelly prend sa source.

Rois des forêts séculaires, les wapitis, aux trente andouillers de sept pieds d'envergure sont là, et les plus nobles spécimens de la famille des élans y abondent. Les grizzly n'y sont pas rares; plus au nord encore, les bœufs musqués, cousins des buffalos, galopent à travers les plaines glacées.

Et de toutes les chasses, oui, même de nos royales chasses à courre de France, avec leurs nobles amazones, leurs gaies fanfares, les coups de voix des

chiens et des piqueurs, et le grand vieux cerf qui bondit et fuit, bien empaumé à travers les hauts taillis, pas une ne vaut celle de l'ayubah, l'élan indien, dans la forêt étincelante de merveilleux cristaux, où, sur trois pieds de neige, carabine à l'épaule, raquettes aux pieds, vous attendez dans la plus délicieuse des angoisses la charge de l'animal acculé.

Puis le soir, dans le grand silence qu'interrompt le chuchotement des flammes, sous les étoiles qui vous parlent du pays et des êtres aimés, peu à peu revient le profond sommeil, celui d'antan, alors qu'aucune chasse, pas même celle de l'or, ne venait troubler nos dix ans.

Ajoutons encore la liste des approvisionnements nécessaires au Klondike pour un an.

| | | |
|---|---|---|
| Lard. . . . . | 250 | livres. |
| Farine. . . . . | 500 | — |
| Haricots . . . . . | 74 | — |
| Riz. . . . . | 100 | — |
| Gruau d'avoine. . . . . | 10 | — |
| Soupes en tablettes. . . . . | 8 | — |
| Sel. . . . . | 12 | — |
| Poivre. . . . . | 1 | — |
| Levain artificiel. . . . . | 7 | — |
| Macaroni. . . . . | 4 | — |
| Biscuits matelots. . . . . | 40 | — |
| Fruits séchés. . . . . | 70 | — |
| Pommes de terre séchées. . . | 13 | — |
| Oignons séchés. . . . . | 2 | — |
| Chocolat. . . . . | 30 | — |
| Café. . . . . | 8 | — |
| Thé. . . . . | 20 | — |

| | |
|---|---|
| Savon. . . . . | 20 livres |
| Chandelles. . . . . | 30 — |
| Allumettes (et un briquet). . | 3 boîtes. |

Une pharmacie portative avec de l'acide citrique et du sirop de chaux, pour prévenir le scorbut, des lunettes bleues pour traverser les glaciers.

LISTE DES VÊTEMENTS.

Quatre chemises de flanelle *Mackinau*.
Deux camisoles et caleçons en laine.
Un jersey très épais.
Un costume velours à côtes.
Deux paires de pantalons *Mackinau*.
Deux paires de pantalons de toile de dessus.
Un costume de toile bleue, de mécanicien.
Un *parkha*, veste de cuir avec fourrures en dedans et capuchon.
Un costume imperméable jaune, de marin, et coiffe de même.
Un manteau en caoutchouc.
Six paires de chaussettes à votre numéro.
Six paires de chaussettes un numéro plus grand.
Une paire de bas arctiques.
Une paire de mitaines en caribou fourrées; une paire en laine fourrée, avec longues manchettes tricotées; une paire de mitaines ordinaires; une paire de gants de cuir.
Une paire de bottes de chasse à gros clous; deux paires de mocassins à tiges.
Deux paires de souliers de chasse à gros clous; une paire de mocassins bas.
Une paire de bottes d'égoutier, en caoutchouc, avec

une paire de bottes en caoutchouc plus basse; une paire de raquettes.

Douze mouchoirs, douze serviettes, un bonnet de coton pour les yeux, un sac-lit, une taie d'oreiller, une paire de couvertures Hudson bay, de trois livres, un chapeau cow-boy, une casquette fourrée avec visière, un passe-montagne, *dix yards de moustiquaire*, une montre-boussole, une tente 7×7 si l'on est seul, 9×9 si l'on est trois ou quatre, une bouilloire, une marmite, une théière, une poêle à frire, une fourchette, deux cuillers, un couteau de chasse, un gobelet, trois assiettes, un sac de raccommodage, un poêle du Yukon à tuyaux à télescopes, un fusil n° 12 ou une carabine 30/30 Martin, trois cents cartouches, tout ce qu'il faut pour pêcher, un traîneau, une hache à deux tranchants, une pierre à aiguiser, un marteau, une tarière, un rabot, un ciseau d'un pouce de large, une mesure de cinquante pieds, une scie Godendard, une scie à main vingt-six pouces, une équerre, quatre limes, deux pics Alaska, une pelle, une écuelle à laver de l'or, deux cents pieds de corde manille de 3 pouces 8, vingt livres de clous de quatre, six, huit, dix et douze pouces, un tournevis, une clef anglaise, dix livres de poix, cinq livres d'étoupe, un ciseau de calfat.

Le tout représentant une valeur d'environ mille cinq cents francs.

Tel est l'équipement de notre petit groupe de trois personnes composant notre expédition.

## IV

### LOIS MINIÈRES DU DISTRICT PROVISOIRE DU YUKON.

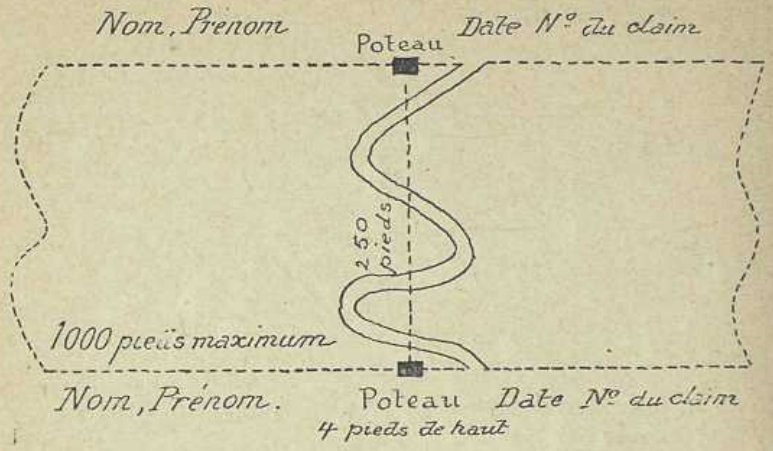
(Territoire du Nord-Ouest.)

*Placer claims.*

1. Toute personne au-dessus de dix-huit ans, porteur du permis spécial de chasse, pêche et mine, valable pour un an et qui se délivre aux douanes de Montréal, Toronto, etc., moyennant dix dollars, a le droit d'occuper un *placer claim* de deux cent cinquante pieds le long d'un ruisseau; la largeur du parallélogramme ne pouvant dépasser mille pieds, d'une rive à l'autre, en tirant une ligne horizontale à trois pieds au-dessus du niveau des eaux (Fig. 1 et 2).

2. Si les rives n'offrent pas un écartement de cent pieds, la ligne horizontale, à trois pieds au-dessus du niveau des eaux, sera surélevée jusqu'à ce qu'on obtienne un parallélogramme de cent pieds de largeur (Fig. 3).

3. Le placer claim de rivière aura les mêmes dimensions, mais sur une seule rive, et le minimum de



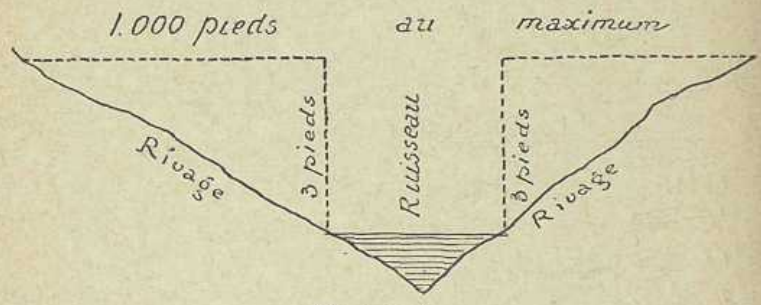




Fig. 1 et 2.

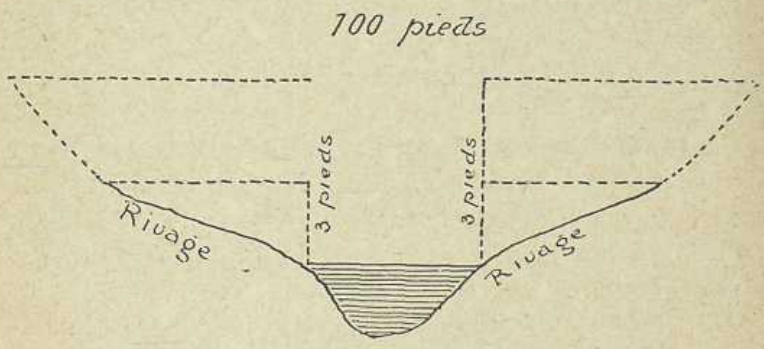



Fig. 3.

côté sera de deux cent cinquante pieds au lieu de cent pieds (Fig. 4 et 5).

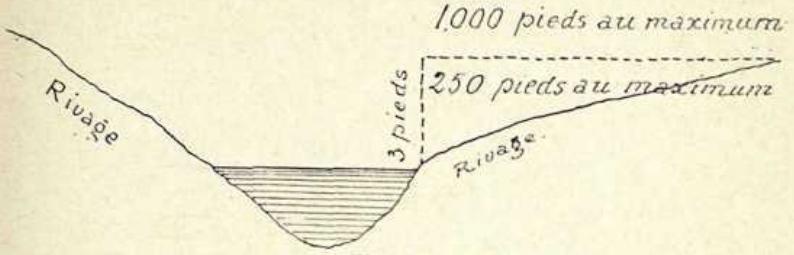



Fig. 4.

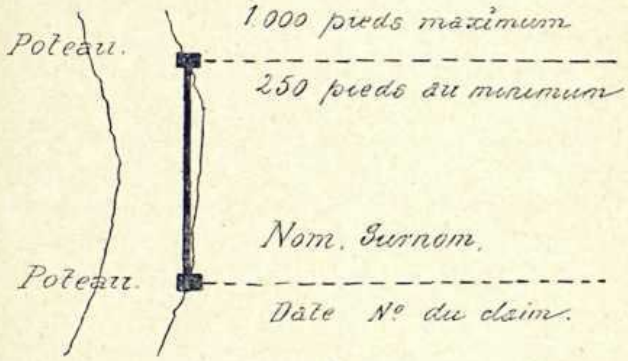



Fig. 5.

Tout autre placer claim sera de deux cent cinquante pieds carrés, sauf les claims de montagne parallèles à un cours d'eau, et dont le côté ne devra pas dépasser mille pieds (*Hill claim*); après viennent les *Bench claim*, qui ont deux cent cinquante pieds carrés (Fig. 6).

4. Les claims seront réunis en groupes de dix, tous les groupes impairs seront réservés à la couronne et le ministre de l'intérieur en disposera au

gré du conseil des ministres. Les dix premiers claims *au-dessous* de la découverte reviennent à la couronne.

5. Le premier à découvrir un placer claim a droit à un claim de cinq cents pieds le long du ruisseau au lieu de deux cent cinquante; s'ils sont deux mineurs ensemble ils ont droit à mille pieds.

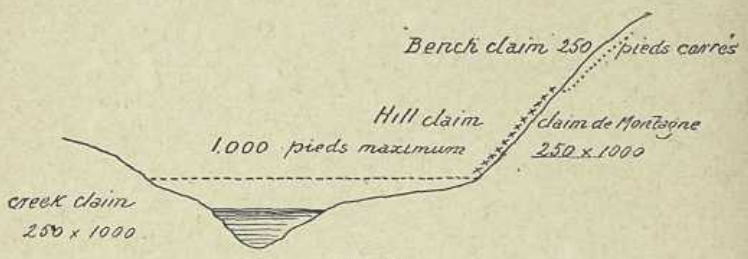



Fig. 6.

6. Cette découverte doit être enregistrée dans les dix jours, au bureau du commissaire des mines, s'il n'est pas à une distance d'au delà 16 kilomètres. S'il est plus éloigné, il aura droit à un jour de délai par chaque 16 kilomètres additionnels. Coût de l'enregistrement : soixante-quinze francs par an.

7. Un droit régalien de 10 p. 100 de l'or extrait de chaque placer sera perçu par le gouvernement. Toute tentative de fraude entraînera la perte absolue de sa propriété.

8. Personne n'aura droit à plus d'un claim dans chaque région établie par le commissaire, sauf le claim de montagne adjacent à celui de ruisseau ou de rivière, et qu'on aura droit de réclamer dans les soixante jours, suivant l'occupation du premier, moyennant cent dollars.

9. Tout claim retournera au domaine public s'il reste sans être creusé pendant soixante-douze heures

durant la belle saison (définie par le commissaire), à moins d'une permission spéciale de ce dernier.

On obtient, en payant son permis de mine, le résumé complet des lois minières de Yukon et le modèle des demandes à faire pour occuper les claims aurifères.

*Quartz claims.*

Toute personne au-dessus de dix-huit ans et munie du permis spécial peut occuper un claim de quartz aurifère de mille cinq cents pieds carrés, tous les angles étant droits.

*Bateaux dragueurs.*

On peut louer au gouvernement pour vingt ans 7 kilomètres de rivière ou de fleuve pour draguer son cours, moyennant cent dollars par an et par 1600 mètres (une compagnie peut louer 42 kilomètres) et un droit régalien de 10 pour 100 sur tout ce qui dépassera soixante-quinze francs de revenu.

LOIS MINIÈRES DE L'ALASKA

Seuls, les citoyens américains ou ceux qui ont fait une demande pour le devenir, peuvent avoir droit à des propriétés minières sur les terres du gouvernement.

*Placers claims.*

On a droit à vingt acres, moyennant $ 2.50 par acre, à enregistrer dans les trois jours de la découverte, si le commissaire ne se trouve pas à plus de 24 kilomètres; sinon on a droit à un jour de délai

par 16 kilomètres de plus. Plus généralement, on laisse en Alaska toute latitude aux mineurs pour décider de l'étendue des claims et de leur enregistrement.

*Quartz claims.*

On a droit à mille cinq cents pieds le long de la veine et trois cents pieds de chaque côté; on peut demander vingt arpents, moyennant $ 5,00 l'arpent, et $ 100 00 d'ouvrage doit être exécuté chaque année sur ladite propriété. Six mois sans travail annulent tout titre.

## V

### MARCHANDS DE VANCOUVER. — PREMIERS CHASSEURS D'OR.

Vancouver, 4 mars 1898.

— Le Klondike, sir? mais il n'y a qu'à se baisser pour y ramasser de l'or, par pelletées, à pleins seaux, sir! Le tout est d'y arriver, sir!

Et le visage du quincaillier qui me parlait ainsi s'éclairait au soleil de Vancouver, non pas ce soleil de l'Orient déjà proche, mais cet autre plus chaud, quoique invisible, cette flamme qui illumine ceux qui font de l'argent « à pelletées, à pleins seaux »!

Le Klondike, ce sont les hôteliers, les marchands de Vancouver, de Victoria, de Seattle, de San Francisco, de tous ces ports canadiens ou yankees, qui le trouvent au fond des poches des futurs mineurs. Aussi quelles ingénieuses réclames, quelle âpre concurrence se font entre elles ces petites villes! Jusqu'aux gouvernements qui s'en mêlent. Ottawa, qui refuse de délivrer des permis aux mineurs, à la porte du Klondike, *via* Dyea ou Skaguay, au lac Tagish, là où il y n'y a pas de marchands canadiens à enri-

chir; Washington, qui prévient l'achat des marchandises du Canada par mille et une mesures vexatoires de douane, au passage de sa zone de 30 à 60 kilomètres, entre la mer et le haut Yukon. Et les rudes émigrants arrivent tous les jours, pressés d'acheter à n'importe quel prix une année de provisions, d'outils, de vêtements, pour filer ensuite au nord avec leurs chiens, leurs bœufs, leurs chevaux, même leurs rennes, la plus étrange, la plus pittoresque des caravanes depuis celle du père Noé. Des troupes américaines sont enfin parties pour Dyea et pour Skaguay, où l'ordre et la police laissaient fort à désirer.

Quant à la fameuse expédition de ravitaillement qu'avait organisée Washington, personne ne sait au juste pourquoi on y a renoncé, lorsqu'on a appris de source certaine qu'il n'y avait pas de famine à Dawson city, mais seulement une certaine réduction de vivres, histoire de serrer sa ceinture et de regarder ses pépites pour prendre patience.

Les bateaux du Pacifique ne suffisent plus à la tâche : ils partent ou reviennent, à huit jours près de retard, quand ils ne sombrent pas comme cinq d'entre eux en deux mois. Depuis une semaine, nous sommes des centaines à nous morfondre dans Vancouver, attendant ce *Centennial* dont on a annoncé l'arrivée et le départ pour le 28 février, puis pour le 3 mars et enfin, définitivement, paraît-il, pour le 5 mars. Espérons-le. D'autre part, le chemin de fer vomit ici chaque soir d'innombrables nouveaux arrivants, qui profitent des taux réduits de moitié — cent cinquante francs de Montréal à Vancouver, près de 4 700 kilomètres — depuis la lutte qui a éclaté entre le colosse canadien et ses rivaux des États-Unis — toujours à propos du Klondike!

A Vancouver, vous trouvez tout ce qu'il vous faut pour monter au nord, même les thermomètres gradués jusqu'à 90 degrés *au-dessous de zéro*. Partout on vous prend au collet par les plus aimables et les plus énervantes offres de service; si bien que, lorsque notre voisin de table à l'hôtel Vancouver, un « proéminent » de la cité, M. Rubinstein, est venu nous demander s'il ne pourrait pas nous vendre quelque chose, T... lui a répondu avec le beau flegme qui le caractérise :

— *Yes, sir*, vos deux filles !

De fait, elles étaient passables, du moins à la lumière électrique.

Hier, le *Coquitlam* est parti pour la Sitkeen river, une vraie coquille de noix tant bien que mal radoublée, où se sont engouffrés trente chevaux, vingt vaches, cent quarante mineurs : la ligne de flottaison était sous l'eau et on chargeait toujours, et on s'embarquait toujours. Il paraît qu'il existe quelque part, à Vancouver, un inspecteur de la navigation. Il devrait assurer de tels départs à son bénéfice : ce serait un petit Klondike « at home ».

Comment décrire les choses si drôles, parfois, qui se passent ici? Par exemple, l'histoire de cet Écossais arrivé en août 1897, pour aller, lui aussi, curer là-haut sa fièvre d'or. Par bonheur, il manque le dernier bateau, loue un hôtel « à pied et à cheval » pour s'occuper pendant l'hiver, et le garde maintenant, tant l'affluence des mineurs lui apporte quotidiennement de pépites rêvées. C'est un sage. Un sage aussi, cet Anglais arrivé hier en droite ligne de Londres, avec de beaux knicker-bockers, une tenue sobre et élégante de « chasseur sauvage », que la vue des montagnes Rocheuses d'abord, ensuite la ren-

contre de plusieurs découragés de Skaguay ont ému.

— Mon entreprise m'apparaît sous un jour nouveau : je vais rester ici quelques semaines pour réfléchir. Le climat me semble sain...

— Excellent parti, cher monsieur.

— Oui, ce sera plus sage : les routes laissent à désirer, là-haut, en hiver, et quant à la nourriture...

— Exécrable, sir : du lard qui laisse un goût pénible au palais...

— Tandis qu'ici la table est passable, n'est-ce pas? Décidément je reste!

Combien de centaines — combien de milliers qui, dans un an, deux ans, reviendront perclus de rhumatismes et de misère pour dire : « Ah! si j'avais fait comme lui! »

A côté d'eux, il y a les intrépides, ceux que Maurice Barrès pourrait appeler les « vingt fois déracinés ». Hier soir, au départ du *Coquitlam*, je causai avec l'un d'eux, un Suédois qui arrivait de Johannesburg et qui s'en allait à Dawson.

— Il faut bien essayer sa chance tant qu'on a du sang dans les veines! On va si vite, à présent! Au revoir, donc!

Le *Coquitlam* a dérapé, il s'est vite perdu dans la nuit où l'on n'entendait plus que l'essoufflement de ses vieilles machines, et quand j'ai regagné le port, voilà que sous une lampe électrique j'ai aperçu une gigantesque affiche de railroad américain :

« *Champs d'or du Sud africain* ».

« Tickets réduits pour le Transvaal. — Départ de San Francisco le 25 mars. — Prenez vos billets sans retard. »

INDIENNE THLINKIT DU SUD ALASKA.

*Post-scriptum* à ajouter à mon Guide du mineur.

N'était la question de fret, il vaudrait mieux s'équiper entièrement à Montréal, où l'on pourrait prendre en même temps *d'avance* ses billets de steamers [1].

A Vancouver, en achetant ses provisions, il faut exiger trois factures, dont une visée par la douane canadienne, pour la *rentrée* en franchise au lac Tagish, les deux autres pour la douane américaine, à Dyea, qui toutes deux vous font payer les droits d'entrée et les remboursent à la sortie de leur zone [2].

Ne pas oublier en hiver des traîneaux pour tirer son bagage, en été des courroies-havresacs pour le porter. Quant aux animaux de bât, les plus utiles sont les chiens, et il est préférable de les acheter à Montréal (terre-neuve, saint-Bernard, ou mieux, chiens d'Esquimaux), au lieu de les acheter à Vancouver où les moindres roquets se vendent cent cinquante francs.

Fret d'un chien de Montréal à Vancouver, quarante-cinq francs, de Vancouver à Dyea, de même. Éviter ceux qui ont du poil aux griffes, à cause des pelotes de glace. Les voyageurs qui ne veulent pas construire eux-mêmes un bateau de l'autre côté des passes feront bien d'emporter un canot, de Peterboro, en trois sections, recommandé par le guide officiel du Klondike, de W. Ogilvie, et quelques gaffes, en bois dur, de huit à dix pieds de long. Les canots en toile ou en tôle n'ont donné aucune satisfaction.

1. A la Compagnie du Canadien-Pacifique.

2. Ceci peut changer d'un moment à l'autre, les rapports entre les deux gouvernements étant très tendus à ce sujet.

Le fret des compagnies de navigation, au poids ou au cube, selon leur bon plaisir, est ruineux. Nous avons payé près de cinq cents francs pour trois mille livres, dont un canot cubant quatre-vingt-dix pieds.

## VI

### DE VANCOUVER A SKAGUAY.

LES ÉMIGRANTS. — L'ENTASSEMENT A BORD. — LA MORT DES RENNES. — WRANGEL.

Vancouver, 11 mars 1898.

Figurez-vous un quai de madriers bruts, sans garde-fous, où s'entassent plus de neuf cents mineurs, avec un nombre au moins double de curieux : trois grands steamers, le *Tees*, le *Danube* et le *Centennial*, dont les grues balancent au-dessus des têtes les paquetages du Nord : lard, jambon, pois, farine, provisions ou vêtements pour un an au minimum; des trains entiers de marchandises qu'amènent au dernier moment, et sur le même quai, les puissantes locomotives du « Canadien-Pacifique ». Leurs halètements traversent la nuit d'éclairs rouges, tandis qu'à l'arrière-plan, la mer reflète en serpents de lumière les lampes électriques de Vancouver; de l'autre côté de la rade, une très petite chapelle, où viennent prier les Indiens de la presqu'île, se profile vaguement encore sur l'ombre des grands pins, des cèdres gigantesques

de Colombie. La sirène crie une fois, on lève l'ancre, on entend quelques adieux isolés :

— Bonne chance! Au revoir, mon vieux!

Les chiens commencent à hurler à la mort, et puis c'est tout : nous nous perdons dans les ténèbres, tandis que les derniers mineurs qu'a amenés le chemin de fer — trois trains en vomissent actuellement quatre cents tous les soirs dans Vancouver — nous regardent partir en silence vers cet inconnu où demain ils s'enfonceront eux-mêmes. Et dans tous les cerveaux, à terre comme à bord, il n'y a qu'un mot, qu'une pensée, qu'une aspiration :

— Le Klondike!

Or, ce 11 mars, où nous sommes partis à la recherche de l'or à travers les glaces polaires, nous étions huit cents bêtes à bord du *Centennial* : Yankees, Anglais, Australiens, Sud-Américains, Sud-Africains, Suédois, Canadiens ou Français, près de cent cinquante chiens, cinquante chevaux, quatre-vingts bœufs et rennes de Finlande, et il n'y avait pas encore dix-neuf siècles que Notre-Seigneur avait dit : « Hommes de peu de foi! ne vous mettez donc point en peine du lendemain, ne dites pas : « Où trouverons-nous » de quoi manger, de quoi boire, de quoi nous vêtir? » Considérez comment croissent les lis des champs : ils ne travaillent point, ils ne filent point, et cependant je vous déclare que Salomon, dans toute sa splendeur, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux! »

Samedi, 12 mars 1898. (A bord du *Centennial*.)

Les relevés officiels du Canadien-Pacifique portent à dix mille le nombre des mineurs qui ont quitté

Victoria ou Vancouver pour le Nord, du 6 janvier au 19 février. Ce nombre a dû doubler depuis cette époque, à tel point que, faute d'avoir retenu d'avance nos billets de steamboats, il nous a fallu patienter quinze jours à Vancouver. Et cependant, nous avions des lettres de recommandation pour les bateaux du Canadien-Pacifique, la meilleure ligne de navigation actuelle entre Skaguay, Dyea et Vancouver. Mais toutes les cabines étaient retenues jusqu'au 15 avril, et pas un de ceux qui envahissent journellement les villes de cette côte ne sont disposés à céder leur tour. Si cette formidable impulsion ne se ralentit pas, le chiffre de cent mille émigrants vers le Nord sera vite dépassé, puisque le gros de l'armée ne s'ébranle qu'au printemps. Jusqu'aux Australiens qui se mettent de la partie : cent trente nous sont arrivés la veille de notre départ, par l'*Aorangi*, de Sidney; on annonçait en même temps la prochaine venue de cent Norvégiens qui, sous la conduite d'Andrew Helman, vont former un village aux sources de la rivière Copper, en Alaska, là où l'on a récemment trouvé de nouveaux gisements d'or. Si l'on se rappelle que chacun de ces émigrants dépense, en approvisionnements de tout genre, une moyenne de deux cents dollars dans les ports du Pacifique, on devine la prospérité qu'ils y laissent et l'ardeur que les marchands apportent à « boomer » leurs « capitales ».

Le gouvernement fédéral y trouve également une manne d'or, à dix dollars par permis de mineur. Et pour donner une idée de l'importance de ces revenus, disons ici que le gouvernement de la Colombie britannique a retiré de ses seuls droits miniers, en 1897 — avant le « boom » du Yukon — trois cent cin-

quante-trois millions huit cent soixante-dix-huit mille cinquante et un dollars, plus du double de 1896 et, au total, le quart de son revenu.

Le *Centennial* est un steamer de deux mille tonnes. Il arrive de Chine. Deux Vancouvérites l'ont loué; une armée de charpentiers ont transformé les cabines de 1re classe à deux lits en cabines à quatre lits, tout simplement. Les secondes classes sont devenues un labyrinthe à passages de quatre pieds de large, avec tréteaux sur les côtés prenant trois pieds sur la largeur et quatre sur la hauteur qui est de douze pieds. Au centre, une sorte de fosse aux lions où les mineurs mangent debout, et dont les émanations tueraient des animaux ordinaires. Eux, ils ont payé trente-cinq dollars pour vivre là dedans cinq ou six jours : les noirs d'Afrique, jadis, devaient être mieux traités.

Notre situation n'est guère meilleure, au reste, si ce n'est au point de vue de la table. Quant au pont, l'avant, l'arrière sont couverts de hangars temporaires où fraternisent les chevaux, les ânes, les bœufs et les rennes. Les chiens sont partout, surtout dans vos jambes. Nous avons eu deux heures de roulis ce matin — bêtes et gens, tous ont été malades — et j'aurais voulu condamner les propriétaires du *Centennial*[1] à passer le reste de leurs jours dans l'atmosphère qui s'en exhalait, pour leur faire expier leurs dollars mal acquis. Nul doute que de tels entassements, de telles infections ne produisent un choléra très asiatique, quand viendront les chaleurs, si les autorités des ports n'y remédient le plus tôt possible.

1. Ce vaisseau a été plus tard réquisitionné par le gouvernement des États-Unis et armé en guerre contre l'Espagne.

Comme je l'ai rapporté, nous avons embarqué une quarantaine de rennes qui arrivaient en droite ligne de Laponie [1]. Ce matin, j'ai abordé le Finnois qui les nourrit, sans succès, au reste, car il en meurt tous les jours. Et je lui ai posé la grande question yankee :

— Comment trouvez-vous le pays?

Sans doute, il a compris, pour l'avoir probablement entendu mille et une fois, de New York à Vancouver. Il a regardé autour de lui, puis il a craché, et comme il n'est pas encore assez civilisé pour chiquer, j'ai compris et me suis retiré sans insister. De fait, à bord du *Centennial*, il avait diablement raison, ce sauvage-là!

Dimanche, 13 mars.

Et pourtant, ils sont si beaux, ces fjords, ces presqu'îles, ces îles aux pins déjà poudrés de neige parmi lesquels nous glissons comme sur un grand lac! En partant de Vancouver, nous avons filé entre la côte et l'île de Vancouver par un temps admirable, presque celui des côtes d'azur, et, sur notre passage, des milliers d'oiseaux aquatiques de toute espèce se levaient en vol serré pour gagner ces rives où n'apparaît jamais la neige, mais qu'inondent au printemps des pluies torrentielles. Plus au nord, nous avons commencé à sentir le froid, quoiqu'il n'ait pu nous chasser du pont, admirant le sauvage pittoresque de ces rivages découpés ainsi qu'une dentelle, avec çà et

1. Le gouvernement des États-Unis en avait fait venir cinq cents avec quarante-trois Lapons, dix Finnois et leurs familles, cent treize personnes en tout.

là des échappées vers la pleine mer. Parfois, dans les bois noirs, de jolies maisonnettes blanches, des huttes d'Indiens et leurs *totems* hiératiques, leurs cimetières entretenus de façon à faire rougir beaucoup de leurs frères civilisés, où dorment les anciens, avec leurs armes, leurs canots, au grand air libre des forêts vierges, sous cet incomparable ciel du Nord quand resplendissent au soir les aurores boréales et les étoiles... Vraiment, elle serait idéale à bord d'un yacht de plaisance, cette navigation de Vancouver à Skaguay....

## WRANGEL. — PRIX DES TERRAINS. MINEURS IRRÉSOLUS.

Lundi, 14 mars.

Quatre heures de pleine mer, encore du roulis, tout le monde malade, les chiens surtout, ce qui ne les empêche pas de hurler comme des enragés, hélas! et les rennes qui meurent toujours; il n'en reste plus que neuf sur quarante... Pauvres bêtes, venues de si loin et pour lesquelles on n'a plus de lichen. Aussitôt jetées à la mer, elles commencent à être dévorées par les mouettes.

Nous voici donc dans les eaux américaines, le long de cette bande étroite de territoire qui a si bien aigri les relations d'Ottawa et de Washington, et qui complique au plus haut point l'invasion des mineurs, puisqu'il faut payer des droits énormes, ou bien entrer en franchise, moyennant un dépôt qui doit être remboursé plus tard. La douane américaine, sur Mary's

TOTEMS AU PORT WRANGEL. — INDIENS DE LA COTE. — ÉGLISE GRECQUE A SITKA.
TOMBES INDIENNES.

Island, se trouve non loin de Fort-Simpson, le dernier poste canadien, charmant petit village de pêcheurs.

On sait qu'au sud la limite du Canada et des États-Unis fut fixée au 49° de latitude par l'arbitrage de Guillaume, en 1873. Mais le territoire de cet Alaska que les États-Unis ont payé, en moyenne, deux sous l'arpent à la Russie, n'a jamais éte délimité d'une façon aussi satisfaisante le long du golfe.

Voici Wrangel, un village qui « boome », un grand hôtel tout neuf, le « Warwick », sa scierie marchant nuit et jour, ses vingtaines de maisons en construction, depuis le fameux contrat du chemin de fer de MM. Mann et Mackensie. Le quart de nos passagers y descend. Il paraît que la rivière Sitkeen commence à dégeler... Je n'en crois rien pour ma part ; mais il est évident que la route de traîneaux qui devait être ouverte le 10 mars jusqu'à Glenora (près de Telegraph creek), ne l'est pas du tout : il est profondément regrettable que les guides annoncent officiellement son ouverture : je frémis en pensant aux malheureux qui quittent en ce moment le *Centennial* pour faire un « portage » — quelques-uns d'entre eux ont plus de deux mille livres à transporter par tête ! — de quatre cent trente-quatre kilomètres, en remontant les glaces de la Sitkeen et à travers les bois ! Malgré leurs bœufs, leurs chevaux, leurs chiens, quatre-vingt-dix sur cent n'arriveront pas. Plusieurs d'entre eux ont voulu remonter dans le navire pour se rendre à Skaguay ou Dyea, mais la douane américaine s'y est opposée, quoique leurs marchandises ne fussent pas encore mises à quai, sous le prétexte qu'un navire étranger ne peut transporter de fret ou de passagers d'un port américain à un autre !

Il est curieux de constater l'irrésolution, à la dernière heure, des chasseurs d'or encore novices. Les rumeurs circulent par milliers : la Sitkeen impassable, Dyea bloquée, Skaguay remplie de bandits et en proie à une mystérieuse épidémie : ajoutez-y la vue de quelques malheureux qu'on vient de rapporter en litière et dont les pieds ont été gelés dans les dernières tempêtes des montagnes : tout cela les impressionne au point que plusieurs d'entre eux cherchent déjà à revendre leurs équipements pour retourner au pays...

Quatre grands steamers ont abordé Wrangel peu après nous : ils venaient de Skaguay, et s'en retournaient à Seattle, chercher de nouveaux émigrants dont la cohue devient, paraît-il, excessive. Il y a également beaucoup de monde ici, dans les cabarets « saloons », les salles de danse, les roulettes de tout camp minier digne de ce titre.

Mann et Mackenzie ont loué un paquebot pour amener leur matériel et les ouvriers du futur chemin de fer. Il serait possible qu'ils aient à le prolonger jusqu'à Fort-Simpson, afin d'éviter les tracasseries des douanes yankees.

Les prix de Wrangel n'ont rien d'anormal, sauf celui des chiens, cent dollars pour le moindre roquet : la farine se vend douze francs cinquante les cent livres, quand on la vend à Montréal treize francs... Les terrains, par exemple, sont en hausse, et un Indien m'a demandé, avec ces accents gutturaux qui exigent une salive extraordinaire, mille francs pour vingt-cinq pieds carrés, sur la Grand'Rue.

Mardi, 15 mars.

Les collines se sont transformées en montagnes, et le vent est devenu glacial après l'île du Prince-de-Galles. La neige s'est rapprochée, mais pas encore jusqu'au rivage; j'ai bien peur de ne pas en trouver dans Skaguay, ce qui compliquera fort le transport de nos approvisionnements pendant les six ou sept premiers kilomètres. Nous avons décidé de suivre la White pass, des rapports sérieux nous étant parvenus sur l'encombrement du Chilkoot, au Sheep camp, où gisent à terre près de quatre mille tonnes, dans la plus grande confusion. Nous laissons à l'ouest l'île de Baranof, où se trouve Sitka, capitale de l'Alaska. Les Russes y ont bâti une église grecque qu'administre un prêtre indien. C'est de là que partirent, en 1880, Joseph Juneau et Richard Harris à la recherche de l'or, dont ils rapportaient quelques mois après soixante mille francs en pépites, glanées dans le Silver Bow bassin. Il y eut alors une première invasion.

Juneau fut fondée plus au nord, sur la rivière Taku et, en 1882, on découvrait la fameuse mine Treadwell, où deux cent quarante pilons broient jusqu'à mille cinq cents tonnes de quartz par jour, donnant huit francs cinquante de profit net chacun (coût d'extraction : six francs vingt-cinq). Les puits atteignent une profondeur de cinq cents à mille pieds. A côté, le Mexico mill fait marcher jusqu'à cent vingt pilons. John Treadwell avait acheté la mine qui porte son nom pour deux mille francs en 1882; elle rapporte actuellement deux millions cinq cent mille

francs par an à ses actionnaires et, au taux de pulvérisation actuel, elle a encore cent ans de minerai à produire...

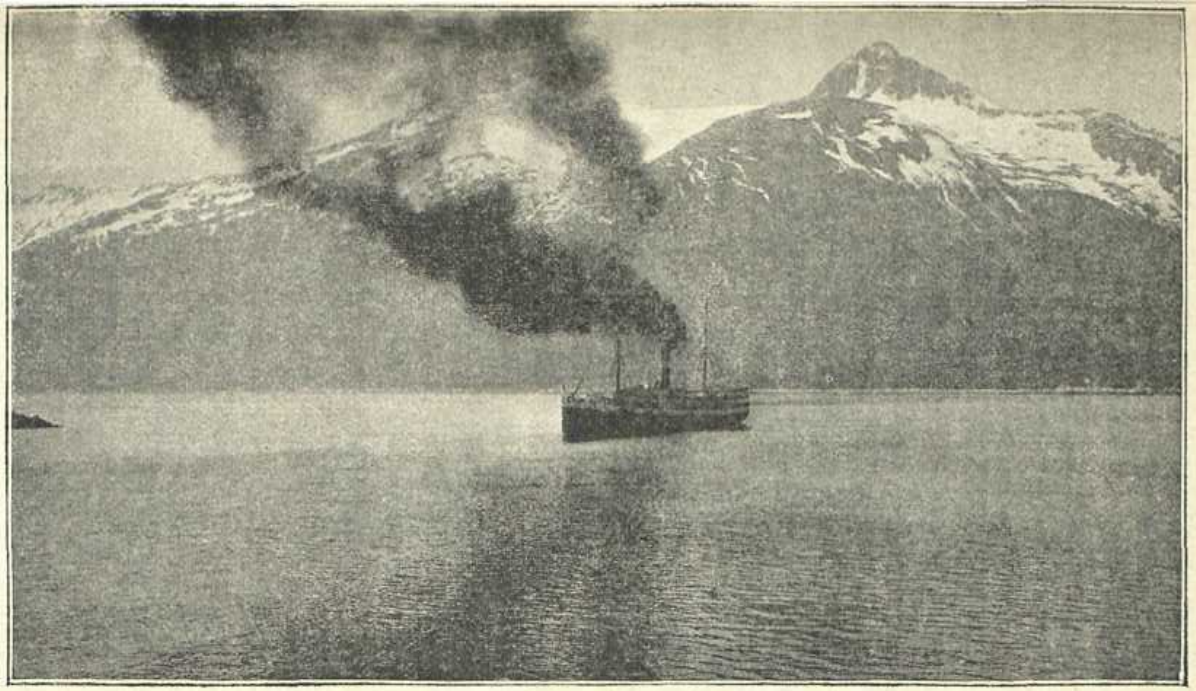
Enfin, le Lynn canal, et en même temps le vrai Nord commence à se révéler en d'admirables visions sur le glacier Davidson, sur celui de Muir, qui a neuf mille pieds de long, deux cent quarante de haut et plonge de trois à quatre cents pieds dans l'Océan, où il s'éboule constamment.

Nous marchons péniblement contre un vent de tempête, et voici qu'à l'horizon il chasse vers nous quelques fumées bleuâtres.

— Hourra, *boys!* C'est Skaguay! C'est le Sésame des trésors polaires! Hip, hip, hourra!

Ils sont tous là, à l'avant, les gars qui s'en vont monter à leur assaut; têtes énergiques d'hommes dont bien peu ont dépassé la quarantaine et qui, silencieusement, presque tristement, regardent les déserts glacés. Autour, les Japonais de notre équipage babillent à qui mieux mieux, sourient et rient à faire plaisir; ils savent bien, eux, qu'il n'y a pas d'autre richesse que la vie, la vie d'amour et d'admiration.

Ah! si le docteur Édouard Toulouse se trouvait à bord du *Centennial*, quelle belle « observation » il pourrait faire sur le maximum d'énergie de toutes ces volontés! Combien réussiront, même avec les incontestables qualités « d'arrivage » qui se lisent au fond de ces yeux bleus d'Écosse, si mystiques vers le ciel, si pratiques vers la terre, de ces yeux veloutés du Sud, qui disent trop de choses pour qu'on les croie toutes, de ces yeux bruns de France ou du Canada, plus près que les autres de l'humanité? Combien resteront dans les glaces aurifères de cet Occident qui



ARRIVÉE DU « CENTENNIAL » A SKAGUAY.

finit, de cet Orient qui commence? Peu importe, après tout : l'homme ne vaut que par l'énergie, comme la femme que par la chasteté, et si la lutte est plus dure qu'ailleurs, mes *boys*, plus grande aussi peut être la réussite. Que ceux qui doutent s'en retournent par le même navire, tandis qu'il en est temps encore!

## VII

### SKAGUAY.

#### PRÉTENTIONS DE LA DOUANE AMÉRICAINE.

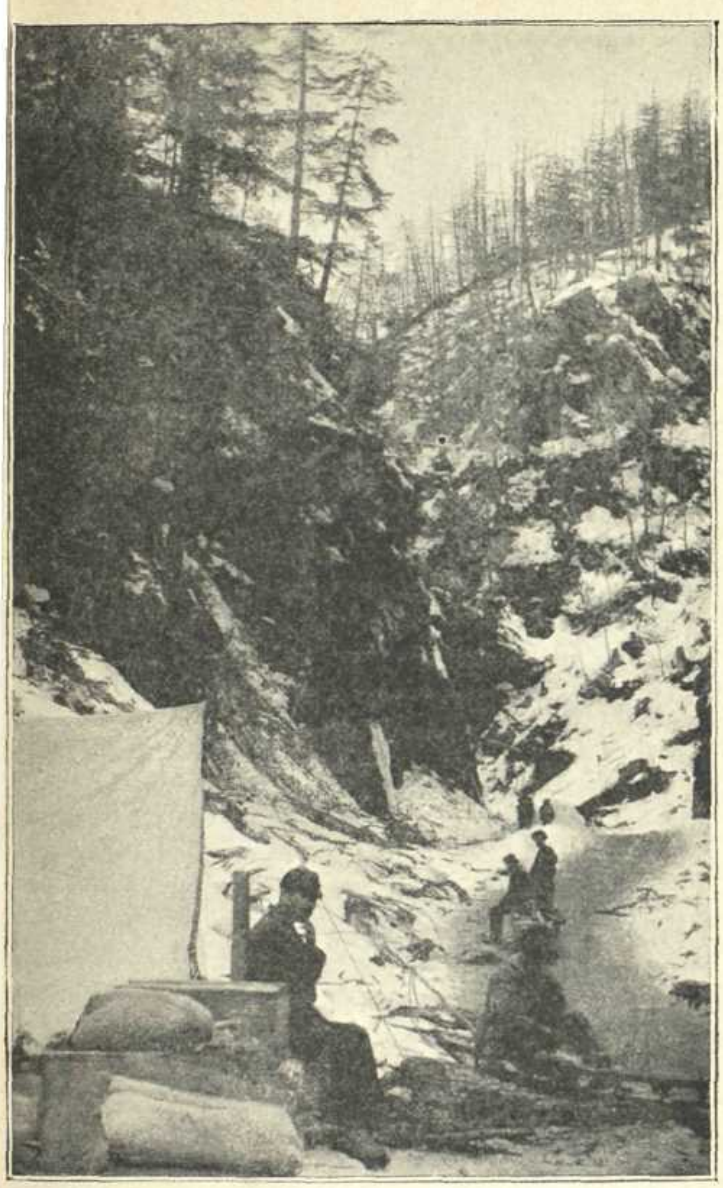
Skaguay (Alaska), 19 mars 1898.

— Ohé, mes petits *boys*, voulez-vous entrer prendre un verre avec moi? J'ai tant soif!

C'était sur le seuil de l'Aristocratic hall qu'une fille nous saluait ainsi, toute rose de vermillon, et si violemment parfumée d'un patchouli quelconque que nos chiens en ont éternué. Comme ça, elles sont peut-être huit cents dans ce Skaguay où des centaines d'émigrants débarquent quotidiennement [1], avec de l'argent plein les poches, celui qu'elles récolteront, ces assoiffées, si la roulette, les tripots des bars, presque aussi nombreux qu'elles, ne leur font pas trop de concurrence. Et d'abord, et surtout aussi, la douane américaine.

Faut-il le dire? Eh bien, c'est cette douane qui arrête ici tous ceux qui y arrivent des quatre coins

1. En moyenne, un grand steamer par jour.



AU DÉPART DE DYEA. — AVRIL 1898.

du monde jusqu'à ce qu'ils aient passé sous ses fourches caudines, à tant pour cent de taxes de tous les genres : cautions de courtiers en douane : quand vous traverserez le désert américain, 32 kilomètres de large, sans y vendre vos marchandises canadiennes! ci, cinq à sept pour cent, à volonté — surveillance d'un citoyen de Skaguay assermenté à cet effet pour vous escorter jusqu'à la frontière, à trente francs, à cinquante francs par jour, et sa nourriture, disons vingt francs par jour, sans oublier les frais de retour.

Alors, très humblement, on attend son tour, et le soir, quand raclent les violons, mugissent les trombones, glapissent les femmes, et que l'or roule partout au seuil de cet Alaska, où nous n'aurons qu'à nous baisser pour le récolter, que voulez-vous qu'on fasse après six ou dix jours de mer et d'effroyable entassement?

— Ohé, mes petits *boys*, voulez-vous entrer?...

En 1825, le traité russo-britannique fixait la frontière commune au faîte des montagnes qui forment le golfe d'Alaska, en principe trois lieues marines, des rives de l'Océan à l'intérieur des terres. Les États-Unis prétendent que cette ligne de démarcation doit suivre les innombrables sinuosités de tous ces fjords : le Canada affirme qu'elle doit traverser les coupures ou « canaux naturels », selon une ligne parallèle aux *côtes*. Dyea et Skagway, à cinq milles l'une de l'autre, à l'extrémité de ce canal Lynn, long de plus de 240 kilomètres, large à peine de 3 kilomètres, ont été bâties par les Yankees, en vertu de leur prétention; et le fait accompli leur permet de prélever ainsi les droits les plus exorbitants sur l'armée qui se dirige vers le Klondike. Le drapeau canadien flotte à 32 kilomètres plus loin, au sommet des montagnes, tandis

que les rapports des deux gouvernements, Ottawa et Washington, sont de plus en plus tendus.

Comme pour aider à cette douane maudite, la neige a reculé jusqu'à dix kilomètres à l'intérieur, et les routes commencent à se défoncer. Tout conspire à vous retenir à Dyea ou à Skaguay, villes de tentes et de cabanes, « de futures capitales, sir, sept à huit mille âmes déjà ; vous devriez vous hâter d'y acheter des lots ! »

Les gorges des défilés sont remplies d'émigrants qui font la navette entre les différentes stations de leur calvaire, portant à dos, tirant sur leurs traîneaux, les douze cents livres environ que pèsent leurs provisions et équipements de mineurs : le fret actuel, avec animaux de bât, varie de quatre à six sous la livre, de Skaguay au sommet de la White pass, 32 kilomètres et une altitude de 1 792 mètres.

De Dyea à Sheep camp, par charrettes, ensuite par câble d'acier au sommet du Chilkoot, sept sous par livre. Sur le revers de ces cols, il est relativement aisé de descendre vers le lac Bennett ou le lac Linderman, avec des attelages de chiens. La White pass est plus accessible que celle du Chilkoot, pour le moment. Au printemps, quand les routes seront défoncées et que les cadavres des quatre mille chevaux qui y ont péri en 1896 commenceront à dégeler, la passe du Chilkoot sera préférable. Seulement, le manque de quais à Dyea oblige les grands steamers à débarquer leurs marchandises à Skaguay pour les recharger sur des bateaux à fonds plats, qui vont s'échouer près de Dyea à marée haute (dix à douze pieds de marée). Aussitôt la mer retirée, des charrettes viennent emporter ce qui reste de toutes vos provisions, après une extraordinaire série de mani-

DÉPART DE SKAGUAY.

pulations avec *crocs d'acier*, et les déposent au centre du village. Décrire la confusion de cet entassement de marchandises d'où s'échappent des haricots, de la farine, de l'avoine, du sucre, du café, etc., les hennissements des chevaux, les hurlements enragés des chiens, les beuglements des bœufs d'attelage est impossible. Si l'on a été assez avisé pour mettre ses provisions en sacs noirs, avec marques spéciales, on les reconnaît vite, tous les autres étant blancs; sinon, il faut attendre et prier les dieux qu'il n'en reste pas trop à la mer, pour les poissons...

Nous partons demain matin, nos bagages sur des mulets de bât, jusqu'au sommet de la White pass; de l'autre côté, nous redescendrons avec nos chiens amenés de Montréal; mais, pour cela, il nous faut en finir avec la douane et les citoyens de Skaguay! Une ville vertueuse au reste, car l'importation de tout spiritueux est interdite en Alaska : il en coule ici des flots dans les innombrables bars, mais le whisky vient probablement de la frontière canadienne, quelques entrées clandestines de contrebandiers, sir : ces gens-là sont capables de tout!

Jadis, certains hauts et puissants barons de France, postés sur les hauteurs propices, ne laissaient passer les manants et leurs marchandises que moyennant un droit féodal, et une escorte de leurs gens d'armes. Du moins, on nous le raconte à l'école, et d'aucuns le croient. Mais ce doit être un conte : encore que barbares, comment nos pères auraient-ils pu se soumettre à de telles exactions?

# VIII

## LES DEUX PASSES.

DE SKAGUAY AU LAC BENNETT PAR LA PASSE DE WHITE. — RETOUR A DYEA PAR LA PASSE DU CHILKOOT.

Chilkoot, 6 avril 1898.

Maintenant je voudrais faire admirer l'inoubliable spectacle qui vient de nous surprendre si loin du pays, presque au sommet du monde, mais que les mots, seuls, sont impuissants à évoquer. Comment décrire en effet la sauvage horreur de ces déserts de glace, à travers lesquels se ruent non pas quelques pauvres isolés, mais une armée, un peuple en marche, avec bateaux, traîneaux, provisions, tout un encombrement effroyable de bagages que, les reins cassés en deux, il lui faut transporter par-dessus le Chilkoot...

Véritable échelle de Jacob, que l'interminable procession escalade marche à marche, tandis qu'à côté, ceux qui redescendent chercher une autre charge par d'étroits sillons de neige, se laissent glisser sur le dos. D'en haut, quand le soleil brille et scintille sur les

glaciers à reflets glauques, et qu'il éclaire à leur base ces myriades de fourmis affolées, si le regard plonge dans les noires profondeurs de Sheep camp, dans les forêts où dorment les petits morts des Indiens de la côte, l'extraordinaire vision vous éblouit comme celle d'un autre monde à l'envers de notre humanité. Et toujours ils montent, ils arrivent à Sheep camp, ces émigrants innombrables, attelés deux à deux, quatre à quatre, à de petits traîneaux que surchargent leurs approvisionnements. Un moment ils s'y arrêtent, dans l'horrible cohue des poussées de hordes; les revendeurs de toute espèce, les tripots en plein air viennent les relancer jusqu'à ces confins extrêmes de la civilisation au milieu des tentes de rafraîchissements où on lit ces pittoresques ou étranges réclames : « Café tel que le faisait jadis votre mère... deux francs cinquante la tasse — verre d'eau pure, sans or... cinquante centimes. — Cocktail testamentaire trois francs. » Ils déposent là leurs effets, se mettent une cinquantaine de livres sur le dos, et, un bâton à la main, cramponnés à un câble de secours, commencent le va-et-vient au moyen duquel ils transportent en haut leurs deux mille livres environ de bagages. Et ils se pressent, ils se hâtent tant dans leur taciturne transport, que le dimanche, 3 avril, ils ont voulu tenter l'assaut habituel, malgré un ouragan de neige à ne pas y voir à deux pas devant soi. Mais qu'était-ce que cela pour les décidés, les énergiques qu'ils étaient, jusqu'au moment où la mort s'est dressée devant eux et leur a dit : « Allons, reposez-vous, il est temps! » Tandis qu'elle parlait, l'avalanche a glissé silencieuse, rapide, étouffante : comme ils dorment bien maintenant sous ses blancs replis, les fiévreux d'hier!...

Par Skaguay et la White pass, c'est la grosse artillerie qui s'avance, un autre torrent d'hommes, cette fois, ayant pour tirer leurs plus lourds bagages, chevaux, bœufs, rennes ou chiens. Rouge est la trace où ils piétinent, car ils s'y déchirent aux cailloux, aux glaçons de la route, et leurs maîtres les poussent toujours en avant, presque sans nourriture, pour les abandonner ensuite au bout de l'étape, mourant de froid et de faim. Les échos répercutent les blasphèmes en feux de file, car les hommes souffrent presque autant que les malheureuses bêtes : si ce n'est pas l'enfer, c'est, certes, la route qui y mène : et l'armée s'en va toujours vers le nord, le nord tout en or. Régiments du Chilkoot, escadrons de la White pass, ruées de bêtes, troupes d'hommes des quatre coins du monde, une force mystérieuse autant qu'irrésistible pousse à l'assaut du Klondike, ceux à qui les mauvais bergers laissèrent perdre l'Espérance!

J'ai voulu, pour en comparer les difficultés, franchir les deux passes : la passe de White et la passe du Chilkoot. Ceux dont la pensée m'accompagne pendant mon voyage pourront me suivre sur cette double route [1].

Partis de Skaguay le 20 mars, nous avons franchi le 23 la passe de White, et le 5 avril nous avions terminé la « cache » de nos provisions, bagages, etc., à l'extrémité du lac Bennett. Le lendemain, j'ai remonté le lac Lindeman pour gravir ensuite le Chilkoot, examiner cette passe si célèbre et redescendre sur Dyea.

1. Voir la carte.

La simple copie de mon agenda sera, je crois, la meilleure narration de notre trajet de Skaguay au lac Bennett. Je le transcris donc.

*20 mars.* — Enfin! nous quittons Skaguay, son atmosphère infecte, ses bars et ses tripots. Brooks, un vieux bonhomme madré qui a cent soixante-dix mules de bât dans la montagne, s'est engagé à nous livrer au sommet de la White pass les trois mille livres de nos bagages, moyennant six sous la livre. La « Hunker transportation C° » nous avait demandé dix sous, ajoutant : « Cinq minutes pour vous décider! » Ç'a été vite fait.

Nous nous sommes réservé le transport de notre bateau en sections, la *Belle-France*, et nous avons loué un cheval pour tirer le traîneau qui le porte. Il reste juste assez de neige pour le faire glisser tant bien que mal. A sept kilomètres de Skaguay, la route, praticable jusque-là, s'encaisse entre des rochers qui finissent par nous barrer le passage. Des traîneaux [1] du Yukon s'y faufilent, mais la *Belle-France*, large de cinq pieds, n'y arrive pas. Déjà, une foule se presse derrière nous, fiévreuse, impatiente :

— Vous ne passerez jamais! Êtes-vous fous! Brûlez votre bateau, il ne vous servira à rien là-haut!

Et de toutes les tentes qui garnissent ces gorges, sortent des têtes un tant soit peu goguenardes.

Nous rangeons la *Belle-France*, sur le côté, la démontons, et nous nous retirons avec dignité.

— Je le savais, me dit mon trappeur : c'est dimanche aujourd'hui.

Au fond, je crois qu'il a raison. Donc, à demain.

1. Longueur, 1 m. 80, largeur, 0 m. 50.

*21 mars.* — Éclatante revanche, aujourd'hui. Le passage où nous sommes immobilisés est fort difficile : çà et là la neige a cédé, on voit bouillonner tout au fond un torrent; quelques traîneaux s'y effondrent; leurs propriétaires s'en vont, découragés. Vraiment ce n'était pas la peine de venir de si loin!

Nous empoignons les sections de la *Belle-France*, et en avant. Au sortir de l'escalade de la Porcupine, six kilomètres, la route redevient tolérable : nous attelons, mangeons une livre de lard dans un « Loge à pied et à cheval » d'occasion, à un dollar par tête, et repartons à travers de jolis bois poudrés de neige, et des tentes, et des amas de provisions, bagages de tout genre, accumulés le long de la « trace ». Leurs propriétaires se livrent entre deux points donnés à des navettes perpétuelles, à cent cinquante ou deux cents livres par étapes. Rude métier que ce halage de traîneaux sous un vent glacial. Sept degrés au-dessous de zéro. Rencontré un joueur de bonneteau qui me trouve sans doute une tête de naïf. Un de ses compères me demande de jouer pour lui un dollar. J'en gagne vingt!

— Oh! vous avez de la chance, essayez vous-même à présent!

— Merci, je ne suis pas un *tenderfoot.*

Et je m'en vais.

Dix jours plus tard, le même industriel a eu la mâchoire cassée par une balle. Bien fait. Exception, du reste, car on est trop occupé, il fait trop froid pour se quereller par ici, et l'ordre « règne » parmi tous ces gens armés jusqu'aux dents.

Depuis Skaguay, c'est une file indéfinie de tous les animaux de bât de la création, avec des fers à glace qui les font se cramponner sans cesse. La piste est

LES GORGES DE LA PORCUPINE. LA PASSE DE WHITE.

rouge de leur sang. Un seul juron dans la bouche de leurs conducteurs, l'éternel « Goddam! » Qu'Albion est donc pauvre sous ce rapport et que nos pères avaient donc raison d'appeler ses enfants des Goddem!

*22 mars.* — Avons couché à l' « hôtel » de la White pass, à cinq kilomètres du sommet. Cinquante sous une planche sans paille pour dormir, un dollar le souper de lard et de pain sans levain. Toute une compagnie de Yankees : un colonel — il pèse deux cent cinquante livres dans ses bottes; un juge — il a une grande barbe; un professeur — il a des lunettes. Farceurs! j'aime encore mieux nos comtes ou marquis de contrebande. Ce sont des joueurs de profession qui s'en vont à Dawson.

Le temps s'est mis au froid; chacun fait sécher son linge devant le feu. Par bonheur, nous avons de vigoureux rhumes de cerveau. Des hauteurs, où les sentiers deviennent très à pic, dégringolent d'innombrables muletiers, blancs de neige, les moustaches dans un bloc de glace. Brrr! Ça gèle dur là-haut. Ici, nous avons dix degrés au-dessous. Et l'armée monte toujours, silencieuse quand elle ne jure pas.

Nous partons, nous aussi.

*Midi.* — Nous y voilà, après une ascension presque à pic, par un sentier où les chevaux ont peine à se tenir, et où l'on avance pas à pas, avec des arrêts toutes les trois ou quatre minutes lorsque succombe, à l'avant-garde, quelque malheureuse bête surmenée.

Nous suivons maintenant une région d'environ 15 kilomètres de long, dépourvue de tout bois. Nous débouchons enfin sur un grand plateau, un lac,

paraît-il, éblouissant de blancheur, où flotte le drapeau britannique : puis, un défilé de deux kilomètres entre des murailles de bagages; à chaque extrémité, une veste rouge; c'est le policeman canadien de garde. Quel contraste de tenue avec l'infanterie américaine de Dyea et de Skaguay!

Une horde s'agite autour de cet amoncellement : on ne reconnaît personne sous les énormes fourrures du Nord. Le vent siffle en tempête. Nous gelons. Pas un abri sur ce désert glacé qui vous aveugle. Nous dressons une tente; le vent l'emporte. Pas de bois, au surplus. Non, décidément...

*Trois heures.* — C'est fait, la douane nous rend enfin notre liberté. Nous filons avec nos chiens et nos traîneaux surchargés d'une partie des bagages livrés par Brooks. La neige commence à tomber, le thermomètre est descendu à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro. Les rafales nous fouettent la figure. Nous pressons le pas, il y a un refuge à douze kilomètres de là, à la limite des bois sur ce versant. Nos traîneaux versent des milliers de fois; deux corbeaux passent avec leur cri triste, et la nuit vient. Çà et là, des traîneaux abandonnés devant l'ouragan de neige. Rencontre d'un cheval gelé, puis, vision rapide d'un Lapon qui hale un renne, et crache... celui du *Centennial*. On l'appelle, il disparaît. Abomination de la désolation! Nous marchons toujours. Soudain, une ligne noire à l'horizon : des bois, enfin de quoi se chauffer! Alors le refuge n'est pas loin... Et non, pardieu! le voilà : cette lumière là-bas, à droite, qui déjà nous réchauffe. Arrivée « ventre à neige », dévoré lard sur lard, rance et pourtant délicieux; séchage devant un poêle rouge, nuit pleine d'amertume et de

AU SOMMET DE LA PASSE DE WHITE.

quintes de toux en *ut* au fond de nos sacs-lits, qui nous sauvent la vie. Il est dur, le métier. Brooks nous l'avait bien dit :

— Vous feriez mieux de laisser mes mules transporter vos bagages jusqu'au lac Bennett pour quatre sous de plus!

*23 mars.* — Trente-cinq degrés au-dessous de zéro. Nous nous dirigeons de nouveau vers le sommet afin d'aller chercher l'autre partie de nos bagages, et nous reviendrons au refuge loger et souper en vrais sybarites, au lieu de faire la popote nous-mêmes, comme les sept à huit cents tentes qui sont alentour. Le soleil brille, les plateaux resplendissent de diamants, le sang frissonne dans les veines : ah! que c'est beau et bon!

Et mon trappeur entre deux bouffées de pipe de s'écrier :

— Il fait brave de se sentir vivre ce matin, monsieur!

*24, 25 et 26 mars.* — Le thermomètre remonte, il dégèle presque. Les sentiers se gâtent : nous achevons de transporter nos bagages du sommet au refuge, et nous recommençons le même manège du refuge à Log cabine, étape située à 9 kilomètres plus loin. Métier fastidieux, interminable; c'est deux cents livres par traîneau, qu'il nous faut haler nous-mêmes quand nos chiens n'en peuvent plus. Toujours des gens qui arrivent et, comme nous, font la navette. Que de millionnaires en perspective! Et partout des Canadiens français, et notre belle langue qui s'affirme devant l'autre, l'anglo-saxonne.

— Bravo, les Canadiens!

D'innombrables cas d'ophtalmie, ces jours-ci, devant l'éclat mat de la neige prête à fondre. T... en a une qui le fait beaucoup souffrir. Les pupilles deviennent très dilatées, le regard est fixe comme celui de l'aveugle, et vraiment effrayant. Remède : trois jours de souffrances et d'obscurité. Tout le monde met des lunettes bleues, ou se barbouille de charbon de bois les cils et les paupières. On dirait une armée de « vigilants ».

Les chevaux commencent à tomber partout, au grand profit des chiens. Le foin vaut quatre cents dollars la tonne, l'avoine trois cents. On ne nourrit plus les malheureuses bêtes. Les chiens, qui ne valent rien pour tirer aux montées, redeviennent très utiles sur les lacs et aux descentes : mais quel métier de patience pour les conduire, les dresser! Batailles sur batailles, nœuds gordiens qu'ils font avec leurs traits en une seconde, emballements dans les bancs de neige d'où vous ne pouvez plus les retirer, refus de marcher quand ça ne leur plaît pas. Ce sont là autant d'exercices que je recommande au premier fondateur d'un nouvel ordre de moines... Ceux qui passeront à travers ces épreuves sans jurer une fois, une seule petite fois, ceux-là auront leur brevet de saints tout prêt de l'autre côté du ciel!

*28, 29 et 30 mars.* — Encore et toujours la navette entre le Refuge et la Log cabine, camp d'un millier de tentes. C'est un joli coup d'œil le soir de contempler ces tentes où fument les poêles rougis à blanc, dans les grands froids, et dont les fumées se tordent en spirales légères sur l'azur bleu acier du ciel. Et toujours, toujours du monde qui arrive. Mauvais chemins. Pourquoi le gouvernement n'emploie-t-il

pas un peu de l'argent de ses permis de mineurs à les entretenir? Température : 10° au-dessous de zéro, juste de quoi chausser ces délicieux mocassins, véritables bottes de sept lieues. On s'y sent si souple, si dispos à la marche, avec trois ou quatre paires de chaussettes!

*31 mars.* — Premier voyage sur le lac Bennett! Altitude, deux mille cent pieds : altitude de la White pass, deux mille huit cents pieds; douze kilomètres de sentiers effroyables où l'on passe sur les cadavres des chevaux crevés sur la route, et gelés sur place. Les dégeler, les retirer? Allons donc, qui en aurait le temps? Il est plus simple de piétiner sur leurs entrailles et de passer outre, comme font ces files indéfinies de muletiers, de charretiers, dont les plus pratiques transportent les colis dans des peaux de bœuf, qu'on traîne simplement sur la neige.

Bourrasques violentes de neige, et le chemin est si mauvais que, partis à huit heures du matin, nous n'arrivons qu'à huit heures du soir : un kilomètre par heure!

*1, 2, 3, 4 et 5 avril.* — Les jours suivants nous prenons un autre sentier à travers bois, praticable seulement aux piétons et aux chiens; il nous allonge de quatre kilomètres, mais il est tellement préférable que nous l'arpentons chaque jour dans tous les sens, et, le 6 avril, hourra! ce fastidieux transport de nos effets est enfin terminé en dépit de la neige, de la pluie, de la tempête, comme le 3 avril, le jour de la désastreuse avalanche du Chilkoot...

*6, 7 et 8 avril.* — Sur les lacs, les transports sont plus faciles, les charges peuvent se quadrupler, et les

vents du sud peuvent souvent les faire avancer seules, à l'aide de grandes voiles.

Les lacs sont couverts de monde : toutes mes prévisions sont dépassées. Hier, du lac Bennett au sommet du Chilkoot, sur un parcours de 25 kilomètres, de huit heures du matin à deux heures, j'ai compté mille cinq cent cinquante-six mineurs, et traversé deux camps d'environ cinq cents tentes chacun; du sommet du Chilkoot à Schep camp, j'ai compté le même jour, de deux heures à quatre heures, sur un parcours de six kilomètres et demi, trois mille cinq cents personnes, dont quinze cents portefaix attitrés que l'on ne peut ranger au nombre des émigrants. Sur le sommet si étroit du Chilkoot, l'entassement des hommes et des marchandises était effroyable, les caches sont souvent sous une couche de neige de dix pieds. C'est au bas de cette escalade presque verticale de mille pieds, qu'on gravit pas à pas, sans danger, au reste, qu'avait eu lieu le 3 avril l'avalanche qui a emporté cinquante-neuf malheureux, dont vingt-quatre ouvriers du fameux câble aérien, si bien « annoncé » et qui n'a pu encore fonctionner.

Ce très mauvais pas franchi, on arrive à Sheep camp, un village de cinq à dix mille habitants plus ou moins temporaires; ensuite une belle route de sept kilomètres vous emmène jusqu'à Dyea, à travers des gorges très pittoresques, presque grandioses.

*
* *

Après un examen attentif de ces deux passes, je n'hésite pas à préférer celle de Skaguay (White

LE CHILKOOT.

pass), parce qu'on peut y utiliser les chevaux ou les bœufs, ce qui est impossible au Chilkoot, et que, malgré ses étapes plus nombreuses, l'émigrant pauvre s'y fatigue moins qu'au formidable « coup de collier » du Chilkoot. Un bœuf, qu'on tue pour la boucherie une fois parvenu sur les lacs, est l'animal le plus utile à emmener. Il sort des trous où le cheval reste ou se débat. Une fois sur les lacs, les chiens rendent des services inappréciables et se nourrissent de bien peu de chose.

Si, à Dyea, on vous offre de transporter vos bagages au sommet du Chilkoot pour un prix égal à celui que l'on demande de Skaguay au sommet de la White pass, il ne faut pas hésiter à opter pour le Chilkoot, parce qu'il n'est qu'à 16 kilomètres du lac Lindeman, et par une bonne route, tandis que la White pass est à 33 kilomètres et demi du lac Bennett, par une mauvaise route. Ceux qui ne reculent pas devant cette dépense devront visiter Dyea (trente minutes de mer de Skaguay) avant de conclure aucun marché à Skaguay [1].

Le lac Lindeman a 8 kilomètres de long; un « portage » de deux kilomètres le sépare du lac Bennett, mais un particulier ingénieux cherche à le rendre navigable pour la saison d'été, se réservant un droit de péage.

Le lac Bennett a 40 kilomètres de long; ses rives sont assez boisées pour y permettre la construction d'un bateau, et il y a déjà deux scieries. Le prix de la planche est de vingt-cinq sous le pied.

1. La police canadienne a réduit à sept cents livres le minimum de provisions à emporter par tête; il était de mille auparavant.

Nous chercherons à gagner les rapides du White-Horse à 160 kilomètres plus bas, peut-être y attendrons-nous le dégel, pour descendre ensuite par eau les 722 kilomètres qui nous séparent encore de Dawson city.

Nous avons été trop occupés jusqu'ici pour chasser, mais nous avons déjà relevé quelques pistes de l'orignal. En l'air, beaucoup de ces oiseaux blanc de neige si fins à manger.

Des chaudières tubulaires, des roues de fer commencent à arriver par la White pass au lac Bennett, où l'on va construire de petits steamers pour la navigation du haut Yukon. Tout un village y sort de la neige en ce moment. Cependant l'immigration s'est ralentie à Dyea et à Skaguay, probablement avec la disparition des neiges au pied des gorges : on en annonce une autre plus considérable encore pour le printemps...

Et cependant, il y en a déjà tant et tant en marche, depuis la mer jusqu'aux rapides du White-Horse, donnant tout le maximum d'efforts dont est susceptible la machine humaine! D'ailleurs rien ne les arrête. Il y a deux jours, sur le lac Bennett, passait à côté de moi un vieux mineur qui marchait presque à tâtons :

— Pourriez-vous me dire où se trouve le refuge du lac Bennett?

— Vous y êtes!

— Je ne le vois pas! Mon Dieu, je n'y vois plus!

Je l'ai regardé : il avait une atroce ophtalmie causée par la neige : je l'ai conduit à l'hôtel où se trouvaient déjà nos gars, très démoralisés par une abominable journée de tempête. Personne ne parlait, tandis que,

AU SOMMET DU CHILKOOT.

dans un coin, on bandait les yeux au vieux qui poussait de gros soupirs.

Tout à coup, au dehors, des grelots qui sonnent comme ceux de Santa-Claus à Noël, le Noël des foyers domestiques, loin du Yukon et des placers. Dix chiens arrivent, et d'un traîneau s'élance un petit paysan normand, bien râblé, M. Pelletier, Canadien de Newport, propriétaire d'un claim sur l'Eldorado. Il arrivait de Dawson en dix-huit jours, soixante-quinze milles [1] par jour, les deux derniers jours. Il soupe, tous le regardent, et, au dessert, il parle :

— De l'or! mais il y en a partout là-bas, mes enfants ; tenez, voyez mes pépites : j'en ai envoyé pour trente mille piastres à ma vieille, aux États : on vient d'en trouver sur le Big Salmon, deux dollars à l'écuelle. Oh! vous êtes nombreux, dix mille à Dawson, quinze mille en route, des feux partout, des tentes; mais il y en aura pour tous ceux qui ne se décourageront pas : moué, j'ai passé trois ans à percer des trous sans rien trouver! Les trois quarts de ceux que j'ai vus le long de la route se seraient découragés à ma place, et alors quoué? rien en toute, n'est-ce pas? Maintenant, je vais me reposer. Faites comme moué, attendez, continuez, ne chétivez pas à la besogne, et vous trouverez de l'or, sûr! .

Tous ces hommes qui, vingt minutes auparavant, étaient anéantis physiquement par une très dure journée s'étaient relevés à ces paroles magiques, et le vieil aveugle, lui aussi debout, son bandeau à terre, cherchait à voir celui qui parlait ainsi!

1. 120 kilomètres et demi.

## IX

LE LAC BENNETT. — RIVIÈRE DU CARIBOU. — LACS TAGISH ET MARSH. — RAPIDES DU WHITE-HORSE (CHEVAL BLANC). — LAC LABERGE.

*A monsieur le baron E. de G...*

Lac Bennett, 10 avril 1898.

« Les vents alizés du sud qui s'engouffrent dans ce gigantesque entonnoir du canal Lynn ont commencé à balayer les lacs, et ce fut vraiment le plus étrange des spectacles que de voir arriver, passer et disparaître à travers la tourmente mille et un traîneaux envolés sur la glace vive. Sur la croix des mâts improvisés au milieu des charges, les voiles latines étaient tendues à se rompre, blanches, jaunes, bleues ou noires, toiles de paquetage, couvertures de laine, imperméables, sacs cousus ensemble, tout ce qui tombait sous la main dans la hâte d'une aussi bonne fortune. Appuyés sur le bâton guide de l'avant, les émigrants couraient à perdre haleine, se maintenant à peine en droite ligne, leurs habits aux bigarrures multicolores, véritable épouvantail à gibier, tout

TRAÎNEAUX A VOILE SUR LE LAC BENNETT.

nouchetés de neige fondante. En arrière, aboyant
aiement au vent, sans compter une ou deux « ba-
ailles » en règle par kilomètre, les chiens galopaient
ans le triomphe des harnais bouclés sur leurs reins.
» Parfois, un traîneau versait, sans arrêter le fré-
étique défilé qui le contournait d'une oblique quel-
onque, pendant que son propriétaire hors de souffle
ous regardait passer en dévorant un morceau de
ard cru. Saindoux ultra-huileux, briques de pain à
vain artificiel, déchets d'abattoirs mis en boîtes,
é éventé, café traité à la saccharine — douze cents
is plus douceâtre que le sucre — que ne digère-t-on
as après de telles courses où Borée vous fait enjamber
ente à quarante kilomètres en deux heures! Quand
fatigue devient trop grande, on s'assied à la proue
u navire improvisé, quitte à virer de bord malgré
s coups de talons, et perdre un temps précieux à
gagner la « glissade », où l'on file, l'on file avec
ne sensation étrange d'aéronaute...

Caribou crossing, 13 avril.

Calme plat aujourd'hui. Au loin, deux ombres fan-
stiques se démènent sur place, sans avancer. Nous
allons : c'est le cheval de l'Apocalypse avant l'heure
un vieux mineur presque aussi décharné.

— Il ne veut plus marcher : jamais je ne pourrai
rer seul mon traîneau!

— Comment voulez-vous qu'il marche s'il ne mange
as? Vous voyez bien qu'il crève de faim.

— C'est vrai. Mais je n'ai plus de foin depuis
uatre jours, et pas d'argent pour en acheter. Allons,
onnez-moi un coup de main. S'il le veut, il peut

encore se rendre jusqu'au lac Tagish. *Get up, you son of a gun!*

Il le tire par devant, je pousse par derrière, le cheval tombe, de grosses larmes plein ses yeux malades. C'était la nuit.

Et le lendemain, nos chiens achevaient de le dévorer. La glace était souillée de pus et de sang, une odeur fade s'en dégageait qui, longtemps, bien longtemps, nous a suivi sur la plaine des lacs.

Lac Tagish, 15 avril.

Ils étaient au moins sept cents mineurs en ligne sur la glace. Pas le moindre zéphyr pour sécher leur sueur sous un brûlant soleil, tandis que tous regardaient venir un traîneau rouge... La vîtes-vous, en tête des chiens, gracieuse silhouette qui se redressa, et, nullement intimidée, défila fièrement sous quatorze cents regards? Plumes au vent, fourrures au cou, sourire aux lèvres, ce fut Ève et le paradis devant la brute déchue, trop rapide vision d'une femme, une vraie femme, marchande de plaisir ou d'idéal selon votre tempérament.

Et c'est pour elle que se trouva le Klondike.

20 avril.

Ce n'est pas la seule dans notre avant-garde, puisqu'aujourd'hui j'ai fait la connaissance de miss Ida Pincett, un petit garçon à cheveux ras dont les hanches et la voix avaient éveillé mes soupçons. Très brave, très crâne dans son costume masculin, et vraiment spirituelle, si peu flatteuse pour la race gauloise. Vous en jugerez par ce résumé des impressions

de voyage qu'entre deux tasses de tisane anglaise elle m'a confié, avec un joli mouvement de tête penché et moqueur.

— C'est mon appréciation sur les différentes nationalités du troupeau où nous sommes que vous désirez? Peut-être auriez-vous mieux fait de ne pas me la demander. Quoi qu'il en soit, voici : vous savez que la très grande majorité en est américaine : longs ou courts, gras ou maigres, loquaces ou taciturnes, ils n'offrent aucun caractère uniforme, si ce n'est leur bon cœur et leur esprit vraiment chevaleresque. Quels que soient leurs préjugés, ils sont toujours prêts à secourir leurs camarades du jour, les plus faibles surtout, sans se préoccuper de leur origine ou s'attendre au moindre remerciement. Après eux, viennent les Canadiens français, de beaux hercules « savages », pas trop vifs d'intellect, mais qui parlent, rient et chantent du matin au soir sans que leur langue se fatigue jamais, pas plus que leurs bras, au reste. Vous les trouverez très empressés à porter indifféremment secours aux chiens, aux hommes ou aux femmes.

» Ces dernières, monsieur qui avez les yeux si clairs, vos compatriotes à vous les aident si elles ne sont point laides... Pourquoi êtes-vous si difficiles, je me le demande? car, physiquement, votre race semble dégénérée : sans doute, votre cerveau a gagné ce qu'a perdu votre masculinité. Ce doit être son hypertrophie qui vous tourne la tête ou plutôt vos éternels romans d'amour... devrais-je dire de secousses nerveuses idéalisées? Le Français se persuade qu'une femme ne peut le voir sans éprouver pour lui une passion soudaine autant qu'irrésistible... Comme si nous pensions à tout ça aussi souvent que les

hommes! Mais le prologue seul, le flirt en est aimable : pour ce qui suit, pouah!

» Le Suédois marche isolé, remorquant d'énormes charges, six à sept cents livres, sans parler, regarder ou aider personne. Pourtant si par hasard il aperçoit une femme qui tire un traîneau, il s'arrête en point d'exclamation : « Vous devez être une Suédoise! »

» Moins taciturnes sont les Allemands, qui travaillent ainsi que des galériens et sont prêts à faire le possible et l'impossible pour la *deutch sprechendes Fräulein*. Leurs accès de colère ressemblent aux bourrasques du Lynn, violentes autant que brèves. Il leur est beaucoup pardonné parce que de la très bonne musique ils... Bah, quelle langue de ruminant!

» Rares sont les Anglais, quoiqu'ils fussent en grand nombre au pied du Chilkoot. Les trois quarts sont retournés en arrière au confort du *swet home* et de la Bible avec du thé beurré... Cependant, quand on rencontre un traîneau chargé de deux cents livres au maximum, avec deux hommes en avant et un troisième poussant par derrière, vous pouvez risquer deux contre un sur leur nationalité; mais si, en passant, ils crient à une pauvre femme aux trois quarts morfondue : « Votre charge est trop lourde! vous n'arriverez jamais! Laissez-en la moitié au prochain restaurant... » oh, alors, vous pouvez jurer qu'ils sont des pur-sang d'Angleterre!

Ile de Richtofen,
Sur le lac Laberge, 8 mai.

Je voudrais avoir la plume d'un Fromentin pour décrire notre arrivée, je devrais plutôt dire notre

débarquement sur le lac Laberge, le 6 mai, par un dégel qui faisait sombrer les glaces, à peine étions-nous dessus, et ce, pendant que nos provisions ayant été empilées à la hâte sur nos traîneaux, nous nous sauvions vers le centre du lac, où la glace avait conservé plus de solidité. Une centaine de barques, de bateaux en fonte, en toile, à rebord à air comprimé, et jusqu'à des canots indiens ont accosté en même temps que nous; ce fut un spectacle surprenant que cette activité muette, rapide, vraiment « au point », sans un seul faux mouvement, qu'ont alors déployée tous leurs propriétaires, l'avant-garde de cette armée qui va descendre le Lewes-Yukon. La glace se gondolait sous les pieds, craquait avec un bruit sinistre; çà et là de noires plaques apparaissaient tout d'un coup, puis une embarcation trop chargée passait au travers, et il fallait la sortir de l'eau, à grand renfort de muscles, la sueur ruisselant sous un soleil déjà fort. Le soir venu, de ces soirs lumineux où il fait encore demi-jour à dix heures du soir, une flottille étrange a campé sur ce lac, à 5 kilomètres plus loin, là où la glace semblait plus résistante, avec des monceaux de provisions accumulés un peu partout, entre lesquels couraient des chiens affamés...

Sur le rivage, au pied des épinettes du Nord, les feux de bivouac se sont allumés; les chasseurs d'or sont venus s'y réchauffer, mais dans ce grand silence triste des foules anglo-saxonnes où montait aujourd'hui la panique, celle qui prépare les défaites, le découragement des efforts suprêmes et inutiles. Ainsi donc, 254 kilomètres à travers la neige et les ouragans du Chilkoot, des lacs Lindeman, Bennett, Tagish, Marsh (je devrais même dire 772 kilomètres, puisque chacun, attelé à son traîneau, avait parcouru

en moyenne trois fois cette distance), les rapides du White-Horse, la descente de la rivière libre, tous ces efforts venaient s'épuiser en vain devant la barrière flottante du lac Laberge; il fallait s'arrêter, reperdre l'avance gagnée sur les quinze ou vingt mille hommes qui, en arrière, attendaient la débâcle, et, comme eux, piétiner sur place à travers la pluie, malgré l'ennui et les maladies.

Tout à coup, des chants ont éclaté qu'ont répétés dix fois les échos : « A la claire fontaine », la célèbre chanson des coureurs canadiens.

A la claire fontaine
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je me suis baigné.
Y a longtemps que je t'aime
Jamais je ne t'oublierai.
.....

C'étaient des Québecquois qui narguaient, en chantant, la mauvaise fortune, comme jadis leurs pères de la légion de l'Alouette, avec César, sous les cieux des Gaules. Voix de France, du pays qui ne mourra jamais, qui viennent remettre aux cœurs l'entrain et l'espérance. Nous en avions besoin, devant nos embarcations qui, lentement, insensiblement, s'enfonçaient à travers les glaces.

Enfin, dans la nuit, il a gelé un peu, et nous sommes repartis au matin pour gagner le milieu du lac, où nous avons trouvé une glace aussi solide qu'un roc. Nous campons sur l'île de Richtofen, mais il faut nous hâter si nous voulons atteindre l'autre extrémité du lac, près de 50 kilomètres, avant que la « trace » soit devenue impraticable, puis nous embarquer définitivement pour Dawson. De ma tente,

j'aperçois cette nappe de glace étincelante telle qu'un gigantesque skating ring, avec, au milieu, une traînée sombre que suivent vite, sans dire un mot, sans perdre une minute, des hommes blonds avec leurs bateaux, leurs traîneaux et leurs chiens. Plus de bœufs ni de chevaux; la glace est devenue trop dangereuse pour eux. Plus loin, des rochers dénudés, mis à vif par la période glaciaire, et qui dominent le lac d'environ sept cents mètres. Sur l'île, haute elle-même d'environ trois cents mètres, quelques pins centenaires semblent regarder passer l'armée envahissante. Si le feu ne les décime pas, ils la verront peut-être revenir bientôt, découragée; ce sera la vraie panique, cette fois-là, car il y a deux manières de franchir ce seuil des portes d'or, qu'est ce lac Laberge, où commence le *gold belt*, la région aurifère du Yukon : il y a l'aller, il y a aussi le retour.

*
* *

Reportons-nous à quelques jours en arrière et expliquons comment nous avons gagné le lac Laberge.

Nous venons de « sauter » ces fameux rapides du White-Horse avec la *Belle-France* et le *Bel-Ami*, une barque qui nous a coûté trois cent cinquante francs à une scierie temporaire du lac Tagish. Nos deux bateaux se sont bien comportés sous l'aviron du pilote qui nous les a fait franchir moyennant huit louis. Un métier préférable à celui de chercheur d'or, puisqu'il pagaye ainsi trois à quatre embarcations par jour, grâce à la mauvaise réputation de ces récifs. Pourtant, leurs trois kilomètres et demi n'offrent rien de

bien formidable avec leurs gorges profondes de basalte, entrecoupées de bassins circulaires volcaniques et leur courant de 19 kilomètres à l'heure. Le dernier « saut » seul peut être dangereux à eaux basses, parce qu'il est hérissé de rochers, et que les barques, sinon les vies, s'y perdent fréquemment. Cependant, le plus grand nombre de ceux qui nous suivent se contentent de décharger leurs bagages avant le White-Horse : puis ils s'y risquent sans pilotes et finissent par en sortir sains et saufs, après avoir viré bout pour bout trois ou quatre fois, embarqué pas mal d'eau et, surtout, passé par des transes violentes. Ainsi, un malheureux s'y est échoué au beau milieu, avec son pilote, et a perdu toutes ses provisions dans le torrent. Avant lui, un vieux Québecquois est arrivé, fumant son bout de pipe à côté de son poêle, sur un radeau — je n'ose le dire, je sais qu'on ne me croira pas — sur un radeau de sept pieds carrés. Eh bien, il a passé, Dieu seul sait comment, dans un tourbillon d'écume, avironnant toujours, avec son « brûle-gueule » à la bouche, persuadé qu'il manœuvrait, et, quand il a émergé dans les eaux tranquilles et qu'on l'a interpellé :

— Holà, père, vous avez vu l'eau de près?

— Eh, un p'tit brin, pas tant seulement de quoi me laver les pieds!

Ce vieux réussira au Yukon : il a la « luck »[1].

De nouvelles embarcations arrivent, ce sont des voyageurs du nord de Québec, accoutumés à des torrents autrement périlleux; à l'avant de leurs grosses barques si commodes, où ils mangent, dorment, marchent jour et nuit, un homme se tient, scandant une

1. En patois canadien : il est né coiffé.

cadence sur laquelle se règlent les rameurs, et avec des gestes de nocher antique pour celui qui manœuvre l'aviron à l'arrière et ne peut entendre sa voix à travers le fracas des eaux.

Pour nous, il nous a fallu « portager », c'est-à-dire porter sur notre dos les trois quarts de nos bagages. Notre pilote en avait exigé le déchargement. Nous n'avons trouvé personne pour nous aider, la neige ayant disparu des rives et chacun étant trop occupé pour son propre compte. Ils sont tous si pressés! c'est une course au clocher qui vous gagne, comme s'il n'y avait là-bas de belles, de grosses pépites que pour les premiers arrivés.... Or donc, nos reins ont portagé durant quatre kilomètres : dur métier, et qui, mieux que le pas gymnastique sur les lacs, fait digérer l'éternel lard!

Les vents alizés des lacs nous ont subitement abandonnés après Bennett, et il nous a fallu haler à bras et à chiens toute notre caravane, jusqu'à l'extrémité du lac Marsh, après le lac Tagish, à 162 kilomètres de Dyea. Tout le long de ces lacs [1] dispersés dans des bois malingres de pins ou d'épinettes, des milliers de mineurs construisent leurs embarcations, et, du matin au soir, retentissent partout les coups de hache ou de maillet. Ceux qui, comme nous, ont leurs bateaux prêts, les tirent sur la glace jusqu'à l'extrémité du lac Marsh, où la rivière, déjà libre, les emportera jusqu'au lac Laberge, soit un parcours de 85 kilomètres coupé en deux par les chutes du White-Horse, trente-deux pieds en trois kilomètres et demi. Oh! ces départs de grand matin, à trois heures, quand le jour se lève — se couche-t-il, ici? — et que la glace

1. Altitude, à l'anéroïde, 650 mètres.

craque, se fend, exécute de véritables détonations d'artillerie! On se lève, brisé encore par l'étape de la veille; le cuisinier vous fait avaler un morceau de saindoux, bien chaud, avec des haricots; une tasse de tisane anglaise, et par là-dessus.... du thé, parbleu! Qui donc trouvera pour l'humanité souffrante le vin compressé? Et puis, « hô donc », disent les Canadiens, en route!

Il faut alors atteler les chiens, c'est-à-dire :

1° Administrer un fouet général;

2° Le faire suivre de coups de pied qui vous font plus mal qu'à eux, grâce aux mocassins ou aux caoutchoucs;

3° Quand ils commencent à se mettre dans la tête qu'il faut tirer bon gré mal gré, crier de tous ses poumons : « Marche! »

Les Yankees crient : « Mouche! » Les Canadiens hurlent : « Màarche dein! » Mais les chiens comprennent toujours.

Ils partent : une fumée légère s'élève bientôt, droite, au-dessus d'eux. Pauvres bêtes, si utiles, et qu'on tuera pour la plupart après le lac Laberge! Il fait beau, doux, trop doux même, une moyenne de 10 degrés au-dessous de zéro et, à midi, zéro. Alors, le sang frissonne dans vos veines, votre puissance de vie se décuple en une de ces secondes d'extase que connaissent bien les voyageurs et qui, à elles seules, valent leur vie, si dure au sortir de la civilisation. Mais ça ne dure pas au Yukon, hélas! Soudain, un chien s'arrête... un besoin aussi naturel qu'irrésistible... le traîneau lui passe dessus; hurlements, bataille, brouillamini effroyable de harnais. Je vous fais grâce du reste, qui est malpropre, ainsi que des jurons, quand le traîneau verse avec sa charge. Qu'elles sont

EN AVANT SUR LES LACS! — CARLO DICK, MÉDOR.

donc courtes, en ce bas monde, les minutes « ruskiniennes »! Si vous menez six chiens au Yukon, eh bien, il vous faut compter douze « accidents » de ce genre, à deux — toujours — par animal.

Enfin, vous repartez; puis, peu à peu, vous dépassez ceux qui tirent seuls leurs charges, à pas cadencés comme leurs coups d'épaules de bêtes de somme, et dont les souliers formidablement ferrés criblent la glace de trous. Leurs rangs s'éclaircissent petit à petit par la maladie ou la mort — mon trappeur a ainsi acheté les vêtements d'un malheureux, — par le découragement, surtout. Au poste du lac Tagish, j'ai enfin obtenu des chiffres sérieux, puisque tout le monde est censé y faire viser ses reçus de la douane : deux mille personnes étaient en avant de nous et, par derrière, près de dix-huit mille venaient de traverser le Chilkoot ou la White pass. Au White-Horse, les deux mille étaient déjà réduits à onze cents.

Un poste important a été créé sur le lac Tagish : cinquante chevaux, soixante chiens, vingt-deux hommes, dont le service sur le Yukon n'est que de deux ans. Ils sont ainsi deux cents répartis sur ce nouveau district, et il est incontestable que leur présence, leurs patrouilles assurent l'ordre dans les rangs de cette invasion vers le Nord. Le poste de Tagish, formé de simples cabanes en troncs d'arbres à toits de terre, a été construit à côté des seules maisons indiennes qu'on trouve dans l'intérieur du pays. Leurs propriétaires, des Tagish à faces de Mongols, y gîtent une partie de l'année, quand ils ne font pas de « portages » au Chilkoot, où ils gagnent pas mal d'argent, à cent cinquante livres par étape, sur leurs reins d'acier.

Les montagnes qui entourent ce lac Tagish se res-

sentent encore de la période glaciaire, de même qu'au lac Bennett : çà et là, d'immenses terrasses rectangulaires que n'eût pas reniées Vauban barrent l'horizon de leurs lignes droites ; au nord-est le terrain s'abaisse et devient argileux ; le sud offre quelques veines de quartz aurifère, trois à quatre dollars la tonne à première analyse. C'était le premier or que nous voyions au Yukon.

Le lac Marsh, plus varié comme rivage, présente un beau panorama de petites Alpes, dont l'arrière-fond semble porter des neiges éternelles. Il a trois kilomètres de large sur trente et un de long, c'est certainement le plus pittoresque de ceux que nous venons de traverser.

Nous en avions atteint l'extrémité le 29 avril, au moment où un misérable bœuf venait de s'effondrer à travers la glace, et disparaître dans l'eau profonde sous les yeux de son propriétaire. Le même jour, nous avons enfin lancé à l'eau la *Belle-France*, après ses 4 900 kilomètres en chemin de fer, steamboats, traîneaux, portages, etc., et, pour la première fois sans doute, le drapeau tricolore a déroulé ses plis aux brises du Lewes-Yukon, tandis que nous exécutions un feu de salve et que, sur la rive, une vingtaine de Canadiens criaient :

— Hourra ! les Français de France !

Les braves gens ! Depuis notre départ il ne s'est pas écoulé un seul jour sans que nous n'ayons entendu résonner notre langue, et ceux qui ont voyagé savent bien quelle profonde sensation elle produit en pays étranger. Eux, les gars de Québec, rieurs, hâbleurs, ils ont gardé cette belle humeur qu'on dit avoir eu en France jadis, avant 1870, et il faut avouer que, sans vin, ils y ont du mérite. Il est vrai qu'ils

ont un joli faible pour le whisky, et leurs cris, leur animation, leur joie de vivre contrastent heureusement avec le travail taciturne, presque morose des Yankees.

*1er mai.* — Grises ou blanches, haut dans les airs, les oies montées du sud nous ont claironné ce matin le premier de mai. Elles passaient par bandes serrées, en triangle, et quand le chef de file était fatigué de fendre l'air, il allait se remettre en queue. J'ai trouvé çà et là, au pied des roches nues, à travers les bois misérables, quelques anémones. Jadis, enfants, nous chantions :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau,
A la vierge Marie,
Disons un chant nouveau.

Et puis, par les bois qui sentaient si bon, petites filles, petits garçons, nous courions ramasser les gentianes, les primevères, les roses de Bengale, les orchis-mouches ou les orchis-abeilles... Que tout cela est loin, et la France, et ceux que nous aimons!...

René Bazin a su nous dépeindre ce charme unique de nos printemps de France, et j'ai pensé à son beau livre : *De toute son âme.* Dieu a mis chez nous un je ne sais quoi qui fait de notre pays — la belle France — le meilleur à vivre. Seulement, il ne faut pas trop y penser avec la vie que nous menons depuis trois mois.

*2 mai.* — Première étape dans nos bateaux. Tous les deux prennent l'eau. Rien d'étonnant après un si long séjour hors de leur élément.

Rencontre d'un colosse chevelu, barbu, qui nous annonce que le 18 avril les États-Unis ont déclaré la

guerre à l'Espagne. Voilà qui va nous faire deux fois regretter notre isolement presque absolu, loin de toute civilisation. Gare aux corsaires espagnols à la sortie du Yukon! Mais nous nous méfions encore du jingoïsme yankee. Tout à coup, le porteur de nouvelles s'écrie :

— Mais, n'est-ce pas à monsieur Auzias-Turenne que je parle?

— Lui-même!

— Impossible! Avez-vous assez vieilli!

— C'est ma barbe; et, vous êtes?...

— Mac Intosh, votre confrère de l'exposition de Chicago!

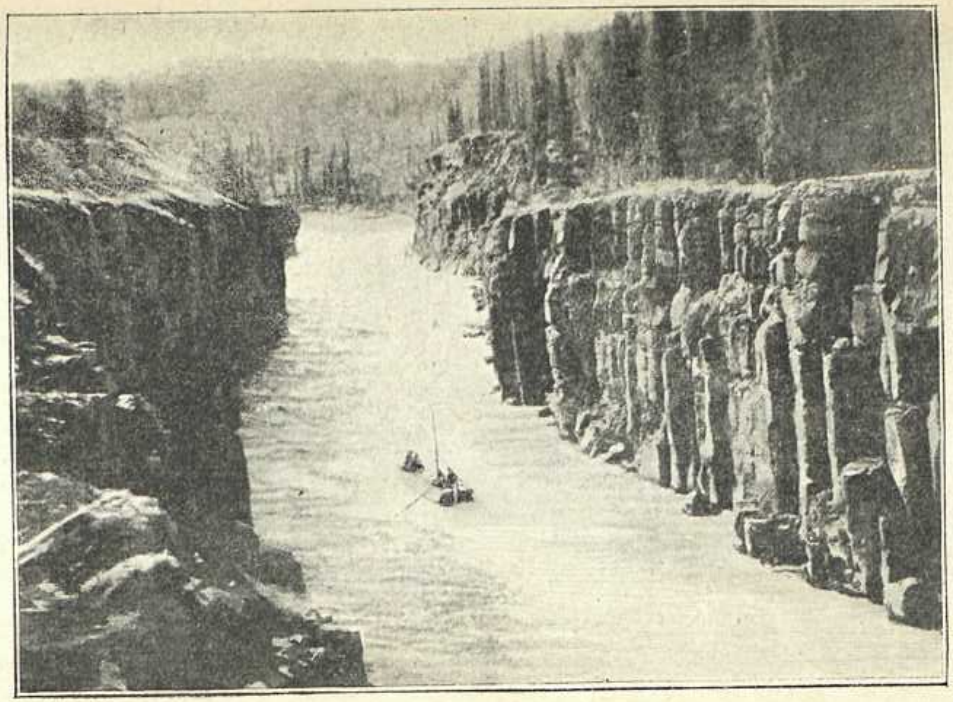
— Allons donc! où est votre moustache?

— Coupée : elle m'enrhumait.

Le soir — tel Narcisse au temps où les dieux venaient quelquefois sur la terre — dans une onde pure, je me suis miré et j'ai fui. Avis : ne pas emporter de miroir au Yukon...

*3 mai.* — Dégel. Menace de pluie. Coups de soleil qui font saigner nos oreilles. Tué quelques « perdrix des savanes », une sorte de gélinotte à oreillons rouges et plumes aux pattes. Vu d'innombrables canards de toute espèce. Le temps nous a absolument manqué jusqu'ici pour chasser. Il faut nous hâter pour traverser à temps le lac Laberge. On nous a volé un pic, hier, sur une de nos « caches ». Alors, il y a donc des voleurs ici? L'humidité commence. N'en déplaise aux mânes du bon abbé Kneipp, il n'y a encore de pratique que la laine pour la vie au dehors.

*4 mai.* — Dégel complet, guigne sur toute la ligne, la *Belle-France* s'ensable une demi-douzaine de fois,



LA « BELLE-FRANCE » ET LE « BEL-AMI » DANS LES RAPIDES DU WHITE-HORSE.

il n'y a pas un pied d'eau à certains endroits de la rivière. Notre barque finit par se crever en eau profonde sur un tronc d'arbre pointu, aux trois quarts submergé; nous coulons, nous jetons les chiens à l'eau, et nous ramons pour sauver notre vie, puis nous abordons sur un banc de glace, afin de réparer l'avarie et repartir pour le White-Horse. Sur la rive, de petits Indiens s'amusent à glisser sur des traîneaux que pousse le vent. Ils chantent, et juste : « Alleluia! Alleluia! » Pas nous.

*5 mai.* — Nous arrivons au White-Horse déjà décrit. Des escouades d'ouvriers y préparent un tramway, qui doit transporter les bateaux tout chargés en deçà des brisants. Il y aura aussi un restaurant et deux vapeurs, le premier entre Lindeman et les rapides, l'autre entre les rapides et Dawson; coût du voyage, cent dollars. Comme tout ce pays va changer! En attendant, il est inhospitalier. Cette nuit nous avons trouvé notre lard, nos biscuits que « des chiens dévorants se disputaient entre eux »! Salves de revolver; disparition des bêtes féroces : seulement on voit bien que leurs propriétaires ne les nourrissent plus! Eux, les maîtres, que feront-ils à Dawson lorsque le dernier sac de farine sera dévoré et qu'ils n'auront trouvé ni veine, ni filon, ni pépites?

*6 mai.* — Arrivée au lac Laberge. La glace y coupe les pattes de nos chiens : ils touchent heureusement au terme de leurs misères — et nous aussi, — sauf les pluies. Plus de « portages », de « traînages », de paquetages, mais une descente du Yukon, s'il est libre de glaces, de 630 kilomètres, avec seulement deux ou trois passages difficiles.

Nous voilà à 305 kilomètres de Skaguay, que nous avions quitté le 21 mars avec trois chiens, trois mille livres de provisions et un bateau. Nos étapes, toujours triplées, sans être très rapides, nous ont cependant mis en tête de colonne. Nous allons maintenant descendre ce Yukon, et nous allons « prospecter » par-ci par-là tous les jours : départs à trois heures du matin, campement à midi. Nous avons lavé du sable hier sur la berge et nous n'avons rien trouvé que des fossiles crétacés. Nous ne sommes pas encore dans la vraie région de l'or.

Je profite d'un moment de calme pour effleurer une question très parisienne, qui me fut déjà posée au retour d'un voyage en Dakota :

— Et les femmes?

Il n'y en a pas au Yukon. Si, pourtant, je me trompe. Depuis notre départ, nous en avons rencontré une vingtaine sur la route, deux entre autres, attelées à leurs traîneaux comme des hommes, et c'étaient, vous le devinez, des Françaises, une Normande et une Savoyarde. Les Américaines ne peinent pas ainsi; pour être juste, il faut ajouter que leurs maris ou leurs frères ne les laisseraient pas travailler. Et ces deux rencontres de simples paysannes en plein tourbillon d'effort humain maximum nous ont charmé, nous ont reposé. Quelle musique, quelle mélodie a jamais valu une voix profonde de Française, surtout de Paris, — la ville où elles n'ont pas la beauté plastique de certaines autres races, il est vrai, mais où leur puissance de séduction, leur grâce souveraine les font vraiment reines de leur sexe?

## X

LA RIVIÈRE DES QUARANTE-HUIT KILOMÈTRES. — LE HOOTALINQUA. — LE « BIG SALMON ». — RAPIDES DES FIVE-FINGERS. — FORT-SELKIRK ET CONFLUENT DU PELLY-YUKON. — FORT SIXTY-MILE. — L'INDIAN RIVER.

Indian river (Klondike),
Camp de l'Espérance, 22 mai 1898.

— Oui, messieurs, ce pays-ci est une blague. La rivière du Klondike n'a que deux ou trois affluents, le Bonanza, le Bear, le Hunker, où l'on trouve de l'or en quantité suffisante. Ailleurs, rien qui vaille la peine : rien sur le Too Much Gold, en amont; pas grand'chose sur le Dominion, rien sur le Nine-Mile, qui se jettent tous deux dans l'Indian river, — affluent du Yukon, comme le Klondike, — rien, si ce n'est dans les journaux de l'Est, à trois ou quatre dollars la ligne. Et vous dites qu'ils sont quinze mille fous derrière vous et que, sans la guerre d'Espagne, il en viendrait davantage. *Great Scott!* Mais tout ce monde-là va s'entre-dévorer durant l'hivernage, et il n'est jamais en retard, je vous l'assure : voyez, la

terre ne dégèle même pas, sous la mousse. Moi, je m'en vais, ils sont déjà trop, à mon idée, dans le pays. Auriez-vous une pipe de tabac?... Merci. Je n'en ai que de l'indien. Me permettez-vous un bon conseil en retour? Vous ne vous fâcherez pas? Eh bien! ne restez pas au Yukon. Qu'y venez-vous faire? Dawson city? Oh! oui, un campement de joueurs qui ratissent la poussière d'or des travailleurs, ceux qu'on paye un dollar et demi l'heure à creuser les bons placers. Les payes sont bonnes, mais le travail n'est pas toujours assuré. Quand le propriétaire ne lave plus assez pour régler ses terrassiers, il les congédie, et les voilà alors à courir l'hiver, comme les autres, aux quatre points cardinaux, où l'on fait de nouvelles découvertes, toutes plus riches les unes que les autres, dit-on dans les bars ; et puis, son nom inscrit sur un ruisseau quelconque, il lui faut revenir battre la semelle à la porte du bureau d'enregistrement par des froids de trente-cinq à quarante-cinq degrés en attendant son tour d'inscription pour des « claims » la plupart du temps sans valeur... Non, vrai, sauvez-vous d'ici... plus tard, comme moi, vous serez pris et vous aurez cette damnée fièvre de l'or... Le pays est trop grand... l'or trop disséminé, le climat trop dur. La vie d'un homme s'y use. Regardez-moi plutôt. Ah! Dieu, c'est dur!...

Ainsi parla Bill-Eau-qui-court, un de ces vieux « prospecteurs » de l'Alaska, de ceux qui n'ont pas fait fortune au Klondike, et que le hasard venait d'amener à notre campement de l'Espérance, sur l'Indian river, le 19 mai 1898.

Pour arriver bons premiers au pays de l'or, au Klondike, nous brûlions depuis sept jours nos étapes, à la voile, à la rame, de trois heures du matin à sept

ures du soir. Ni les rapides ou remous du Yukon bordé, ni la débâcle des glaces, ni l'écroulement s hautes falaises, ni le dégel, rien ne nous avait rêtés ou même retardés pour arriver au but.

Enfin, nous y étions! Et pendant que nos chiens, ui ne comprenaient pas Bill, s'étiraient joyeusement terre, les paroles du vieux mineur s'en allaient une une au cœur des *boys* silencieux. A leurs pieds, ndian river courait vers le Yukon; ses eaux rou-âtres rongeaient peu à peu la falaise où dormait haut, sous quatre piquets et une toile cirée, selon coutume des Tagish, un vieil Indien mort du orbut. Pour lui, du moins, elle n'était plus dure, la e; il avait fini de trimer. Bientôt ce serait le tour de ill : ses paupières et ses lèvres bleuies, son nez ninci d'homme qui a faim, son teint de cadavre... ne serait pas long.

*
* *

*11 mai.* — Nous avons terminé notre traversée, je evrais dire notre patinage du lac Laberge par un ent d'une telle violence qu'il nous a fallu dételer nos hiens et « glisser à la voile ».

Eux, dont les pattes se coupaient atrocement sur glace fraîche ne demandaient pas mieux : ç'a été lors de véritables courses, à côté d'autres navigateurs enchés à l'avant de leurs bateaux pour diriger les raîneaux qui les supportaient. A les voir, on eût dit es figures que sculptaient aux proues des navires s anciens marins, ceux des temps passés, alors que utile n'avait pas encore tué l'art...

En certains endroits, plusieurs « barges » trop chargées ont passé à travers la glace, où elles se sont aussitôt immobilisées : voilà leurs propriétaires obligés d'attendre la débâcle, à moins qu'ils ne réussissent à les hisser de nouveau sur la glace solide, ce qui est plus que douteux. Cependant d'autres, plus heureux, arrivent à l'endroit où la rivière, dégelée, sort du lac, ils s'y précipitent en poussant des hourras de triomphe.

*13 mai.* — La *Belle-France* et le *Bel-Ami* prenant beaucoup d'eau, il a fallu les radoubler, et puis nous nous sommes lancés sur la rivière dénommée des « Quarante-huit kilomètres », entre le lac Laberge et le confluent du Hootalinqua. A eaux basses, la navigation en est des plus difficiles : la rivière se trouve hérissée de rochers qui émergent de toutes parts et à travers lesquels il faut décrire une foule de zigzags, par un courant de douze kilomètres à l'heure. Le salut dépend de l'attention de celui qui manie la godille (un gouvernail serait trop faible sur le Lewes-Yukon), et j'avoue avoir été, ce soir-là, plus las qu'au temps bienheureux où nous bûchions les logarithmes à Saint-Cyr.

Enfin, nous avons passé à côté de trois ou quatre bateaux échoués, empalés, disloqués ; une énorme roche noire nous a même fascinés ; la *Belle-France* y est venue donner un formidable coup d'arrière, malgré tous nos efforts. Elle a bien résisté, au reste ; le lendemain, un canot de la police se crevait sur le même écueil.

D'après le décompte de la police, nous étions la deux cent quarante-septième embarcation à descendre ces rapides, et les trois quarts de ceux qui sont en

rrière devront attendre la débâcle des lacs, devenus mpassables, soit plus de trois semaines.

*14 mai.* — Nous partons de notre campement du Hootalinqua, une rivière dont le débit semble presque égaler celui du Lewes-Yukon [1], vers quatre heures du matin. L'eau bleue du Lewes, qui court deux fois plus vite que celle de son affluent, est complètement altérée par celle du Hootalinqua : et la vitesse n'est plus que de 8 kilomètres à l'heure. Nous demandons au poste si des bateaux sont déjà descendus du lac Teslin. Non, pas un; trois sont venus de la rivière qu'ils avaient remontée l'hiver dernier, pour « prospecter ». Notre pensée se porte vers nos pauvres compagnons du *Centennial*, débarqués à Wrangel, sur la foi des prospectus, pour remonter 201 kilomètres de glace sur la Sitkeen, puis, couper à travers bois, de Glenora (Telegraph creek) à Teslin, 203 kilomètres, et, ensuite, descendre le lac et la rivière jusqu'au confluent où nous sommes en ce moment, soit 301 kilomètres... Et nous qui avons eu tant de peine à transporter nos personnes et nos provisions jusqu'au pied du lac Laberge, soit 305 kilomètres de Skaguay, et par des lacs où il n'y avait qu'à glisser!... comme en politique, quel abîme il y a entre la pratique et la théorie!

Il paraît que le Sénat d'Ottawa a refusé tout crédit pour le fameux chemin de fer Mann Mackenzie, de Glenora à Teslin...

Nous passons la rivière du « Big-Salmon » [2], puis le

1. Lewes, dix-huit mille six cent quarante-quatre pieds d'eau; Hootalinqua, onze mille quatre cent trente-six par seconde.

2. Rivière du *Gros Saumon*, marquée sur la carte.

ruisseau Walsh, dont on parlait tant l'hiver dernier, car on y trouvait dix sous à l'écuelle! Quoi qu'il en soit, il est abandonné, et les mineurs qui sont venus le cribler de trous ont rallié Dawson avec la débâcle. Nous côtoyons aussi le fameux banc de sable, le Cassiar, où quatre mineurs lavèrent trente mille francs en trente jours en 1886. D'autres bancs analogues apparaissent çà et là au travers des eaux basses, et il paraît qu'après les crues on y trouve un peu de poussière d'or.

Vers sept heures, tandis que nous fumions avec sérénité le calumet du bivouac, nous avons vu une fumée légère s'élever d'une haute falaise, à cinq cents mètres de nous; tout à coup, une tranche énorme de terrain s'en est détachée, a glissé dans la rivière. Roulement de tonnerre souterrain, bouillonnement des eaux où s'entrechoquent les arbres, racines en haut, sommets en bas, ce fut vraiment fort beau... Ce qui l'a été beaucoup moins, à notre point de vue, c'est la vague formidable qui s'est levée « au bout de l'horizon », l'irrésistible remous qui vint soulever nos deux embarcations malgré leur cargaison, et les jeter à trois pieds de haut sur le rivage, où elles sont restées à sec sur un lit de cailloux. Comme la coque de la *Belle-France* se compose de deux plaquettes de bois canadien, d'une épaisseur totale de un centimètre, on comprend nos transes. Heureusement, elle avait résisté; après deux autres vagues, la rivière reprit son cours ordinaire, mais nous dûmes décharger notre bateau, pour le remettre à l'eau. De tels éboulements sont, paraît-il, très fréquents par ici à la sortie de l'hiver quand le dégel commence. Vraiment, Jules Verne n'a rien inventé dans ses *Voyages extraordinaires*.

*15 mai.* — Rencontre d'un brave Savoyard qui a passé le Chilkoot le 16 mars et a transporté, tiré lui-même ses mille livres de provisions, sans chiens, à travers les montagnes et les lacs. A présent, il vogue vers Dawson... Et nous aussi, nous nous décidons à faire force voiles et rames pour ce fameux eldorado. Comme sur terre, c'est une course au clocher qui recommence. Tout le monde veut arriver. Avec nos embarcations plus légères, nous pouvons défier les autres; nous arborons donc le drapeau tricolore, et en avant!

Étapes de dix heures en bateau, avec une demi-heure de lunch sur le pouce, à midi, et, le soir venu, nous campons auprès d'une petite rivière de la rive gauche que n'indiquent pas les cartes, le Nordenskiöld; nous avons parcouru 109 kilomètres dans la journée.

*16 mai.* — « Rien ne sert de courir... », car nous avons pris trop court un brusque tournant du Lewes dont la largeur varie ici de un à deux kilomètres, et nous voilà lancés, bon gré mal gré, dans un torrentueux chenal à l'extrémité duquel nous apercevons un radeau échoué. Cinq hommes, dans l'eau jusqu'à la ceinture, le déchargent en portant sa cargaison sur un îlot à côté.

L'un d'eux nous crie :

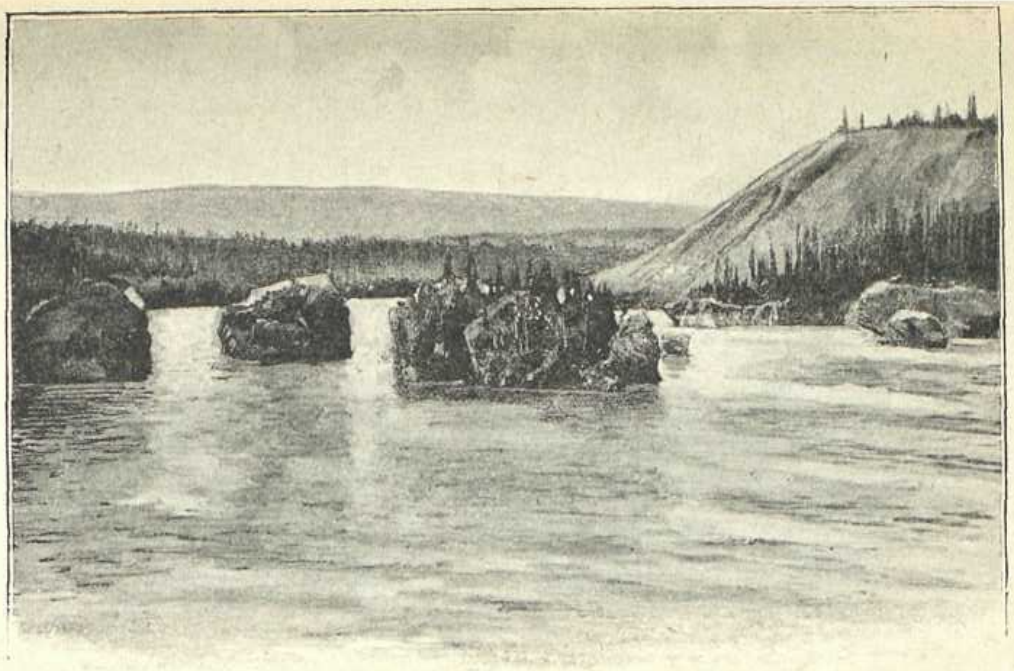
— Au secours! venez nous aider!

Les aider! Ah bien! oui, est-ce le moment de sauver un noyé quand on commence soi-même à boire? Nous sommes emportés, mieux qu'une plume, vers une crête de cailloux, où rejaillit l'eau blanche. Oui, nous y voilà, la *Belle-France* échouée à pleine course. Nous avons juste le temps de faire signe au *Bel-Ami*,

derrière nous, de prendre à droite — il tirait à gauche, le malheureux! — et le voici, lui aussi, qui arrive, crie sur les rochers, se ralentit une seconde, passe, repart comme une flèche... Notre trappeur nous dit quelque chose : impossible de rien comprendre dans le fracas des eaux. Jamais il ne pourra revenir nous aider. Encore un des avantages de cet abominable Yukon! Nous entrons dans l'eau après y avoir jeté nos chiens et voilà que la *Belle-France* tremble, s'incline un peu, vire de bord et passe. Bravo le tricolore! l'honneur est sauf. A peine une seconde pour y sauter, tandis que le courant nous emporte avec nos chiens, que nous reprenons trois kilomètres plus loin. Ils deviennent du reste de vrais poissons.

Depuis cette aventure, nous faisons à chaque tournant des détours d'un kilomètre et plus. Quelquefois d'autres barques, persuadées, voyant nos zig-zags, que nous connaissons les moindres secrets du Lewes, nous suivent rames à rames, et ce farceur de B... leur fait alors décrire des méandres extraordinaires. Tels les Indiens avant de se rapprocher de votre hutte et de regarder, par la fenêtre, qui se trouve au gîte...

Oh! ce qu'ils sont laids ces Indiens du pays de l'or! non, pour le dire, il faudrait trouver le terme qu'ils doivent employer à notre égard. De grands cheveux huileux sur des épaules étroites, des bustes déjetés sur des jambes plutôt grêles, des anneaux dans le nez, un teint noir d'Esquimau et des traits sans la moindre *race*. Avec cela, très mendiants et demandant toujours le prix de tout ce que vous avez, *how much?* mais ne voulant rien payer. Nous bourrons de saccharine un bébé moins repoussant que les autres : il rie, se frappe le ventre, et ses yeux disent : « Que c'est donc bon! » Pauvre petit, le



RAPIDES DES FIVE FINGERS.

voilà sucré pour un an au moins, et il tire la langue pour en avoir encore.

Le même jour, nous sautons les fameux rapides des Five-Fingers à 257 kilomètres du lac Laberge, cinq îles qui barrent la rivière, très resserrée en cet endroit, et causent un remous, plutôt une chute d'un pied de haut, avec, çà et là, quelques brisants. Nous avions décidé de les examiner avant de les « sauter », mais comme un Yankee qui nous précède les franchit sans hésiter, nous nous lançons à sa suite. T... rame comme le ferait un forçat devant son garde-chiourme; je manœuvre l'aviron à grands renforts de biceps, nous tournons à droite dans un fracas d'eau qui écume, et nous passons sans rien toucher et filons à raisons de dix-huit kilomètres à l'heure. En arrière est l'Américain, qui, paraît-il, avait déjà sauté une fois ces écueils; en arrière aussi est une autre embarcation échouée sur un banc de sable, et qui paraît fort en peine, car elle porte un cheval! Ça ne se jette pas à l'eau comme un chien! Nous ne sommes plus qu'à 95 kilomètres de Fort-Selkirk.

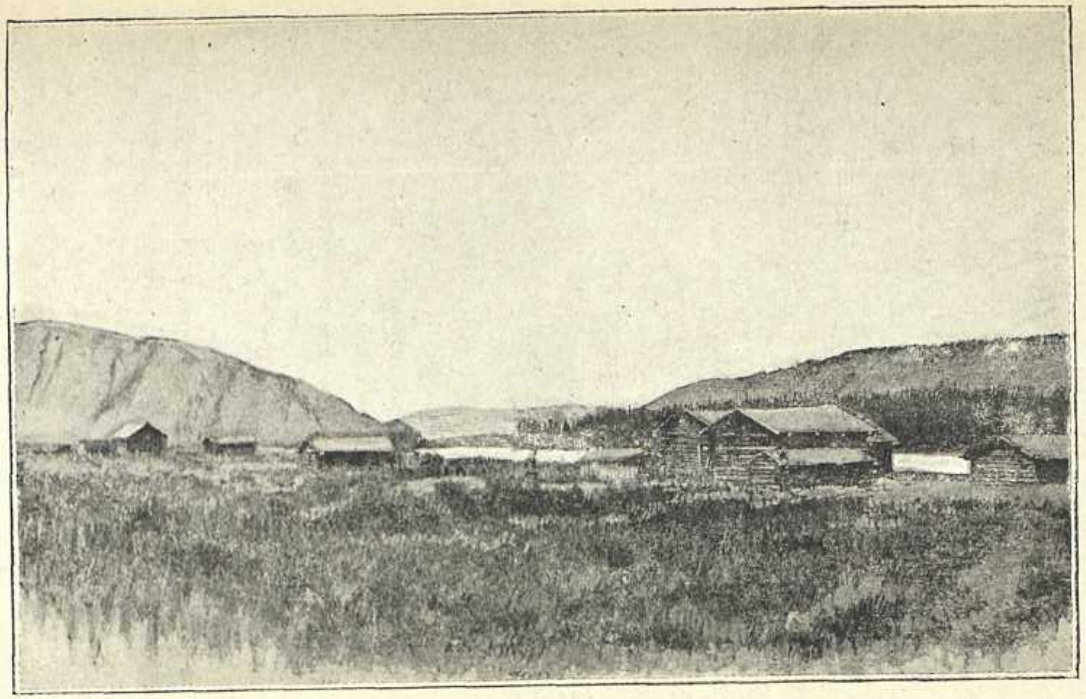
Les rapides du Rink, quelques kilomètres plus bas, et que les guides mentionnent « dangereux » ne le sont pas moins que ceux de la rivière des « Quarante-huit kilomètres » si on les saute à droite, comme les Five-Fingers.

Le soir, nous avons couché à la belle étoile, au camp Turenne, sur une haute falaise toute parsemée déjà d'anémones, de crocus, de genièvre, avec des bouquets de pins, çà et là, sur un terrain absolument horizontal, une vraie terrasse d'un parc en France. Les grives chantent dans les halliers où commencent à percer les feuilles malgré les gelées de chaque nuit : les nuits, je ne devrais plus employer ce mot, il n'y

en a plus, un demi-jour plutôt qui vous laisse parfaitement voir l'heure à votre montre après minuit. Nous avons passé là une soirée délicieuse, ayant encore dans les veines le frisson des dangers de la journée, cette exaltation de la vie au sortir de réels périls qui, à elle seule, vaut la peine de tels voyages...

*17 mai.* — Ainsi que des feux de file, les glaces des rives éclatent soudainement, formant des aiguilles prismatiques qui s'en vont à la dérive et rendent bien difficile la navigation. Sans doute, la débâcle date d'hier, à voir les arbres écorchés, coupés, hachés sur certains points, à sept, huit, dix pieds de haut. La pluie commence, et nous campons, à deux heures, sans la moindre exaltation, cette fois ! A quatre heures, un bruit assourdissant se fait entendre : nous courons au rivage; une nouvelle débâcle arrive on ne sait d'où, des glaces monstrueuses, qui s'entrechoquent, descendent en balayant tout sur leur passage. Nous avons à peine le temps de conduire nos embarcations dans une petite baie où un abatis d'arbres leur donnera une sûreté relative. S'il le faut, nous les déchargerons et les hisserons sur la rive. Décidément, notre voyage est fertile en surprises.

*18 mai.* — Les glaces ont presque disparu ce matin, mais une forêt d'arbres entiers leur a succédé. Cependant nous abandonnons notre marécage et cinglons vers Fort-Selkirk, où nous arrivons vers onze heures. Il est placé sur un grand plateau de la rive gauche, au sortir d'un labyrinthe d'îles, les îles Myersall. Une cinquantaine de huttes indiennes l'entourent, et aussi quelques tentes de mineurs. Primitivement,



FORT- ELKIRK.

ce fort se trouvait au confluent du Pelly, cette rivière-fleuve, qui prend sa source à 24 kilomètres du lac Frances (altitude 960 mètres), dans la Colombie britannique, et par où descendront les chasseurs qui gagneront Edmonton, la Peace river et le fort Saint-John. Le principal affluent du Pelly est le Mac Millan. Le Pelly offre un volume d'eau d'environ un tiers moins considérable que celui du Lewes, et son courant est moitié moins rapide. Le volume total des deux rivières formant alors le Yukon à Fort-Selkirk est de cent soixante-sept mille quatre cents pieds cubiques par seconde au temps des grosses eaux et soixante-six mille neuf cent cinquante-cinq à eaux basses. Bâti en 1848, par la Compagnie de la baie d'Hudson, ce fort Selkirk fut pillé et démoli en 1852 par les Indiens du Chilkoot. Actuellement, c'est un simple magasin d'approvisionnements de tout genre.

Nous y trouvons le gouverneur du nouveau district, le major Walsh, ancien officier de la police montée. Il nous donne rendez-vous à Dawson, avec l'urbanité qui le fait si bien apprécier partout où il passe. Ensuite, des connaissances de Toronto, quatre hommes d'une grande expédition à « fonds social », partie l'automne de 1897, et dont les journaux nous avaient déjà raconté les découvertes aurifères. Leur tente est ouverte à tous les vents : ils fument, mangent, digèrent, pour le plus grand bien des actionnaires.

— Qu'est-ce que vous faites ici?

— Rien, nous attendons des provisions de Dyea, où sont allés quatre des nôtres.

— Et le chef?

— Pas de nouvelles : il est à Toronto, nous l'attendons aussi. Avez-vous des journaux?

— Non, mais la guerre est déclarée entre l'Espagn et les États-Unis.

— Vraiment! Nous ferions mieux d'aller armer en corsaires au lieu de rester ici!

Nous repartons, ils attendent toujours : les action naires aussi, là-bas, à l'autre bout du Canada!

*19 mai.* — Le Yukon nous emporte. Que d'eau, que de boue, et que d'or! dit-on.

Où? Au fond de votre tasse de thé, dans le doigt de sable que vous y trouvez régulièrement! Qui nous donnera, hélas! de l'eau potable?

Nous voilà devant la rivière Stewart, un magni fique cours d'eau que vont remonter bien des pros pecteurs; sa longueur approximative est de 321 kilo mètres. Il y a déjà un certain nombre de huttes au confluent. Le Yukon est, en cet endroit, tout parsem d'îles avec, quelquefois, de très beaux arbres.

Le soir, arrivée au fort de Sixty-Mile, dans un île en face de la rivière de ce nom, à gauche. Ell prend sa source à 150 kilomètres de là, sur le terri toire des États-Unis. On y découvrit de l'or en 189 et Joseph Boudreau y lava cent mille dollars sur l Miller creek. Une seule personne habite à présent l fort, où il n'y a rien à vendre de ce qui se mange sauf des habits en cuir. Au reste, c'est un nouveau venu, il ne sait rien, les questions l'ennuient, i veut aller dormir.

— Voyez, tout le monde est parti pour Dawson et ils n'ont pas de quoi manger là-bas! Trois dollars pour un repas! Moi je m'embête ici, mais j'ai de quo manger, *pour moi seul, par exemple.*

Tout ça pue la famine, la fièvre typhoïde, la mort voilà le désenchantement qui commence! Les *boys* s

egardent. Soudain deux mineurs apparaissent en n petit bateau. Ils remontent le courant le long des ives avec des perches.

— Où allez-vous ?

— Prospecter sur le Stewart.

— Et Dawson ?

— Dawson ? Plus rien à faire là : tout est pris, et l n'y a pas de nouvelles découvertes !

Un cheval errant qui veut se précipiter dans la *Belle-France* pour y dévorer notre farine apporte une heureuse diversion à nos pensées amères. Nous le repoussons, et ce n'est pas chose facile.

Nous levons l'ancre et fuyons ces rives abandonnées...

Le Yukon est devenu mer, avec de véritables vagues, au milieu, quand se lève une brise. Campé le soir dans une île, et arrivé le lendemain matin à l'Indian river, que la plupart des cartes tracent par une grossière erreur en amont de Sixty-Mile quand elle se trouve à 27 kilomètres en aval, à 45 kilomètres de Dawson. Nous devons y laisser notre trappeur B... avec notre principal campement, de façon à pouvoir plus tard traverser en tous sens la région aurifère proprement dite entre Dawson, le Klondike et l'Indian river. Et ce doit être un paradis de chasse à en juger par les traces fraîches d'ours, de caribous que nous apercevons, par les canards et les bécassines que nous tirons en mettant pied à terre.

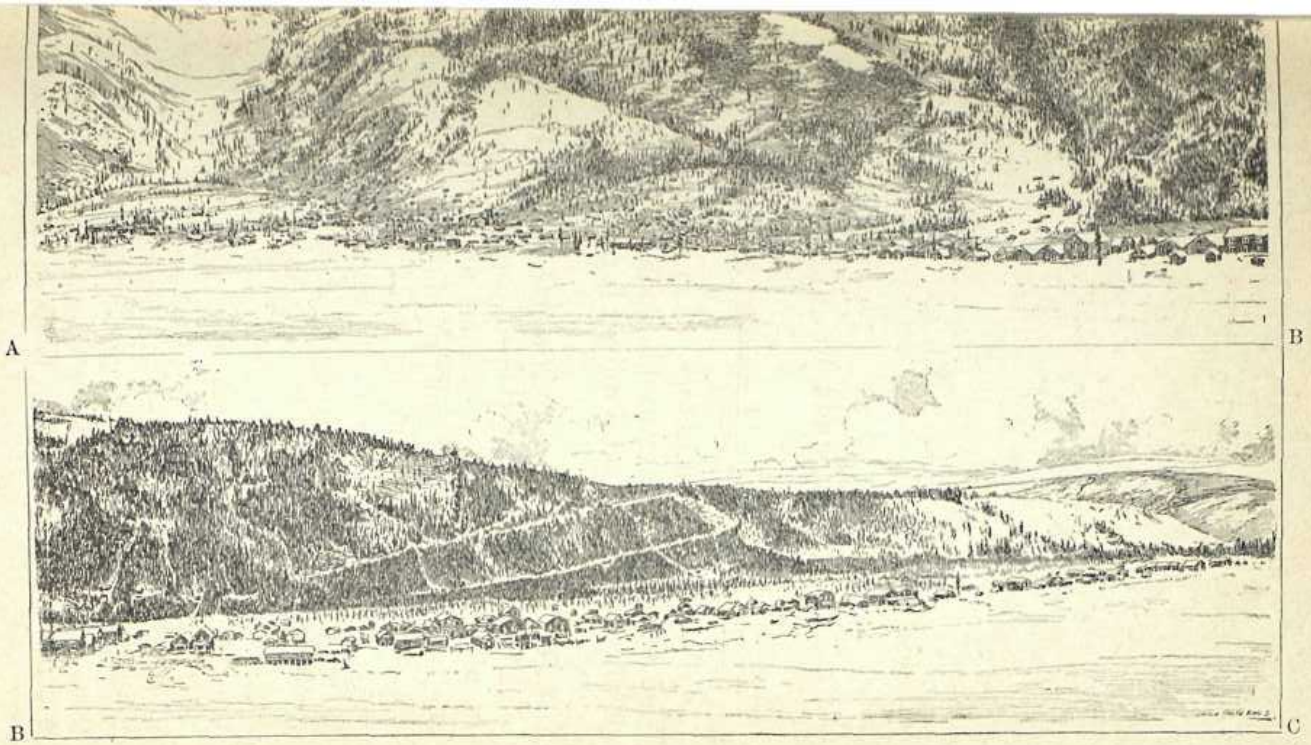
## XI

### LES PLACERS DU KLONDIKE.

*A monsieur Paul Bourget.*

« Pour peu qu'on se serve de sa raison, on avouera que de tous les animaux l'homme est le plus parfait, le plus heureux et celui qui vit le plus longtemps... »

« Quand le Yukon nous a jeté sur la rive basse, où à toutes les heures de la nuit comme du jour s'élève la plus jeune, peut-être, mais assurément la plus malsaine des cités du nouveau monde, Dawson city, ces paroles de Voltaire me sont revenues obstinément en tête. Sur les quatre kilomètres carrés que forme la jonction du Klondike et du Yukon, les spéculateurs ont tracé les artères de la future reine de l'or ; la montagne qui la circonscrit presque à pic au nord et à l'est, entièrement recouverte de mousse glacée, de pins centenaires, hauts de pas plus de six mètres, larges d'à peine vingt centimètres, ne leur laissait pas d'autre alternative, et ils ont enfoncé dans la boue les jalons de chaque avenue, quoique, à un pied de profondeur, la glace défie les chaleurs




LE TERRITOIRE DU YUKON. — DAWSON CITY.
(Panorama se raccordant en B.)

de l'été. Ils demandent de cinq à six mille francs pour les lots d'arrière, de cinquante pieds sur cent; de trente à quarante mille francs pour les lots qui donnent sur le fleuve et sur la Grand'Rue parallèle. Une centaine de bâtiments en planches grossières y ont surgi comme des champignons, d'abord ceux de l'Alaska commercial C° et de la North American Trading and Transportation C°, les deux grandes compagnies de navigation sur le Yukon; trois scieries, ensuite, grinçant nuit et jour; puis les « offices » de cent pieds carrés que vous louez mille francs par mois, les innombrables bars, salles de danse, les officines de médecins et d'apothicaires, etc.

» L'autre jour, nous les avons visités en canot; le Yukon débordé les avait inondés d'un mètre d'eau boueuse, mais qu'importe ce petit désagrément? Il y avait de l'or dans ce limon, paraît-il; il y en a partout, ici, surtout dans la cervelle des arrivants; les inondations, les débâcles de glace, les chaudes émanations d'un marécage où s'engendrent myriades sur myriades de microbes, tout cela n'arrive qu'une fois l'an, n'est-ce pas, et ça dure si peu? Après, l'hiver rétablit l'ordre et l'état sanitaire, avec la valeur des terrains.

» En attendant, vous pouvez camper derrière les baraques de la Grand'Rue, parmi les sept à huit cents tentes où gîtent deux à trois mille chercheurs d'or, y respirer les mêmes exhalaisons, coucher sur la même pourriture, bois, mousse ou excréments si décomposés qu'on ne saurait plus les distinguer, subir enfin les honteuses, les plus honteuses promiscuités humaines. La belle humanité assoiffée d'or, usée, fourbue par l'hiver, par l'épuisant transport des provisions aux ruisseaux magiques, le Bonanza, l'Eldorado, le

Hunker, où ils sont près de quatre mille à creuser la terre; vrais animaux de bât, si tarés déjà, que pas un ne donne cette sensation de la beauté humaine qui parfois émane d'un souple corps d'athlète ou de portefaix, visages d'anémiques, de dyspeptiques, de scorbutiques, les plus déformés assurément de tous les êtres animés du Yukon. Voltaire fut-il jamais chasseur, ou bien se moquait-il de tout le monde et de lui-même, quand il écrivit ces lignes en marge des pensées de Pascal? Heureux, oui, peut-être le sont-ils, puisqu'ils vous disent tous : « *I do not come here for my health* »[1], qu'ils gagnent facilement beaucoup d'or, sept francs cinquante par heure aux placers, six francs dans Dawson, et qu'ils n'ont en tête qu'une idée fixe : en « faire » plus encore, tirer le gros lot, un million ou deux, comme tel, tel ou tel. Cinquante fois sur cent, c'est la mort qu'ils sortent de l'urne; à la suite des fièvres typhoïdes, bronchites, rhumatismes inflammatoires, et surtout du scorbut, aidant ainsi à nettoyer les camps, à faire place nette pour les nouveaux arrivants. Le cimetière déborde de jeunes, dix-huit, vingt, vingt-cinq ans; il en vient toujours, et pour mieux s'étourdir, le soir, dans les bars, ceux qui restent s'en vont trépigner avec quelques « females », à cinq francs l'entrechat, deux francs cinquante pour la femme, le reste pour le whisky. Voilà, de tous les animaux, « le plus parfait, le plus heureux », qu'a voulu créer Dieu.

» Ceux qui ont vécu, ceux qui aiment la vie sauvage où rayonne la splendeur des animaux libres et sans frein, comprendront que ces réflexions nous viennent à l'esprit, le jour de notre débarquement à

1. « Je ne suis pas venu ici pour ma santé. »

LE PREMIER « SALOON » CONSTRUIT A DAWSON CITY. — MILLIONNAIRES.

Dawson city, dont je viens de vous donner une trop faible esquisse. Je pensais à vous, cher monsieur, quand on a sonné la cloche de l'église catholique, à côté de l'hôpital où achèvent de pourrir une soixantaine de scorbutiques et où, pour cinquante dollars par an, vous pouvez d'avance retenir votre lit. Nous nous sommes trouvés plus de cent hommes devant l'autel, un troupeau riche, peut-être, misérable et pouilleux pourtant. Le prêtre est venu; il nous a parlé de ce qui ne se voit pas ici-bas, de ce qui existe en dehors de la vie animale, celle où l'on ne passe pas douze heures sur vingt-quatre à chercher dans la boue de petits morceaux du métal jaune : la vie du Yukon. J'ai regardé mon voisin, jadis un vigoureux paysan de Silésie, à présent un pauvre anémique. Il priait presque à haute voix, et à travers ce corps que la mort eût eu grand'peine à faire plus hideux que la vie, j'ai deviné, j'ai vu une âme qui attendait, et qui espérait une terre promise, celle que vous nous avez fait entrevoir un jour, et qui, après tout, est notre seule raison d'être en ce monde, que vous soyez à Paris, la ville-lumière, ou à Dawson, la ville-ténèbre, puisqu'il y fait nuit six mois sur douze. »

***

Dawson city, 18 juin 1898.

Un mois bientôt s'est écoulé ici avant de partir pour les placers du Klondike, où j'ai « croqué » une carte des principaux gisements aurifères[1]. La grande

1. Voir la carte des Placers à la fin du volume.

débâcle des glaces avait eu lieu sur le Yukon, le 13 mai; le 17, nous passions à Fort-Selkirk; le 1er juin, pour la seconde fois, Dawson était inondé, et le 5 arrivait la débâcle des lacs avec l'armée que nous avions laissée derrière nous à Bennett, Tagish, Marsh, Laberge, six à sept mille embarcations de tout genre, une descente qui dépasse en nombre ce que j'avais pu à peine me figurer.

Sur les rives du Yukon comme sur celles de tous ses affluents, le Pelly, le Stewart, le Sixty-Mile, l'Indian river, le Klondike, etc., partout des émigrants. Un bébé est né sur le lac Laberge, à la profonde stupéfaction des auteurs de ses jours, depuis longtemps en voyage; j'ai vu hier deux manchots qui s'en allaient « prospecter », et il y a dans Dawson un nouvel arrivé qui n'a qu'une jambe, qui ne vient pas mendier, mais, comme les autres, *chercher fortune*. Mieux que la débâcle des glaces, c'est un torrent irrésistible, torrent d'hommes et d'énergies, presque tous Anglo-Saxons, ne l'oublions pas, à l'heure où, pardessus l'Océan, leurs deux grandes fourmilières semblent se concerter pour l'avenir. Ils viennent, ils montent par degrés à l'assaut du globe, oui, du globe entier. Ne les entendez-vous pas? Sur un petit point du cercle arctique, un demi-Esquimau découvre quelques pépites d'or; la presse en parle, celle surtout du littoral du Pacifique, où tant de cités languissaient d'une croissance forcée; elle s'empare du veau d'or, le tourne, le retourne aux yeux de tous, et voyez la levée en masse, la ruée d'ambitions qui s'est faite aussitôt au nord! Le Canada même, notre pays frère, en conçoit certaines inquiétudes de propriétaire, et voilà qu'à sa police montée il ajoute toute une garnison de troupes régulières. Cependant, les

Yankees arrivent toujours, surtout à Dawson. Mille et mille bateaux s'accrochent à ces rives, et leurs habitants étalent devant les mineurs étonnés les marchandises les plus extraordinaires, sorte de bazar asiatique où se promènent jusqu'à des popes russes. D'autres trouvent de nouveaux moyens de battre monnaie, comme cet industriel qui nous a fait payer cinquante sous l'entrée dans une salle où il nous a lu ensuite la *Gazette de San Francisco*, les dernières nouvelles de la guerre (je traduis exactement) :

*La plus grande bataille navale dans l'histoire du monde!!*

*La flotte espagnole complètement anéantie par la marine américaine!!*

Si bien qu'en sortant, un vieux mineur se frottait les mains, disant : « Maintenant, je pourrai envoyer mon or par Saint-Michaël, sans crainte des flibustiers d'Espagne », et qu'un Français chantonnait : « Oh! c't'Amérique, je l'haïs-t-y, laïtou! »

Le fait est qu'ils ne pèchent pas par modestie, les Yankees ; mais ici, du moins, ils sont passés maîtres en l'art de « faire de l'argent », nerf de la guerre. Une fois leur pacotille ou leur blague vendue contre pépites sonnantes, ils s'en vont remonter les rivières où ils « prospecteront » deux ou trois mois. Quand l'eau est trop basse pour la remorque, ils établissent des « caches » sur poteaux, où ils laissent le gros de leurs provisions, et emportent le reste dans des canots.

Leur arrivée, leur départ n'a pas influé sur le prix du travail manuel ou des denrées alimentaires. Un repas au restaurant coûte encore douze francs cinquante, une pension de huit jours cent cinquante francs; le lard cependant a baissé à deux francs la

livre, la farine à trente-cinq francs les cinquante livres; sept francs cinquante une coupe de cheveux, rien que cinq francs pour une barbe; le reste à l'avenant. De grands steamers sont arrivés de Circle City, où ils ont hiverné, mais tous ces prix ne baisseront guère avant l'arrivée des steamers de Saint-Michaël. Chacun, au reste, se suffit à soi-même, et, je le répète, il en arrive toujours des Anglo-Saxons. « Ils sont trop », voilà le cri d'intime angoisse du voyageur français, même ici, où filtre encore le vieux sang gaulois, ce sang rouge, et chaud, et gai à travers la veine canadienne. Oui, ils sont trop, et si bien taillés pour la lutte pour la vie! Je descendais ces jours-ci le Yukon, matelot improvisé sur la barque d'un pauvre diable d'entre eux qui m'avait demandé de le piloter (!) entre l'Indian river et Dawson; il venait de Pittsburg, en Pensylvanie, avec sa femme; leur voyage ne leur avait pas coûté plus de deux mille cinq cents francs, déjà regagnés par un mois de « portage » au Chilkoot, à trois sous la livre; seulement, ils avaient aux trois quarts coulé dans la rivière des « Quarante-huit kilomètres » au sortir du lac Laberge, et n'avaient pu sauver qu'une petite partie de leurs provisions. A midi, ils m'ont offert un morceau de lard moisi, tout ce qu'ils avaient...; cette graisse, mes chiens ne l'auraient pas voulue... et voilà qu'au milieu de ce fleuve sauvage, l'homme s'est découvert, la femme s'est inclinée, et, rappelant le couple de l'*Angelus* de Millet, ils ont dit leur action de grâces, ils ont remercié Dieu de leur accorder cette pitance....

Ces gens-là, plus nombreux en Amérique qu'on ne le croirait d'abord, que ne feront-ils pas à Dawson ou ailleurs? Que leur importe la mort ou les maladies? Ils sont déjà bien nombreux ceux qui ont jalonné la route

le leurs tombes; ils le seront plus encore, ceux qui esteront ici. Mais sur leurs ossements, si les placers lonnent du travail, ces puritains bâtiront envers et ontre l'hiver arctique une nouvelle cité anglo-saxonne, parce qu'ils ont gardé au cœur un peu de ette force indomptable que Cromwell sut trouver en ses « côtes de fer » et qui les fit invincibles. Ils ne sont pas tous éteints, les croyants que Taine évoque si magnifiquement au cours de ses études anglaises; grattez un peu le Yankee des campagnes, celui qu'on ne saurait apercevoir en un voyage rapide, et vous le retrouvez comme la véritable assise de cette encombrante démocratie américaine.

Pendant ce temps, que faisons-nous en France, repliés sur nous-mêmes, sur les théories de Malthus, au milieu de notre petit paradis terrestre? Où allons-nous? Nos diplomates, nos soldats nous ont conquis un des plus beaux empires coloniaux du monde. Qui le peuplera? Hier, en dépouillant mon courrier, le premier depuis trois mois, j'ai trouvé plusieurs lettres de reproches de parents « suffoqués » par le départ de leurs fils pour l'Alaska; mes récits les avaient tentés! Je ne vois pas grand mal à ces équipées de fils de famille; ces jeunes gens jetteront vite leur gourme au Yukon; elle y gèlera, et ça les calmera. Rien de tel que le nord pour cela; quant aux autres, les vrais émigrants, ceux qui savent que ce n'est pas l'or des mines qui a enrichi la France, et que c'est lui qui a appauvri l'Espagne, ceux qui cherchent d'abord l'*aisance* plutôt que la *fortune*, eh bien, je ne me pardonnerais pas d'en détourner un seul de nos colonies, de notre Afrique surtout, la France de demain.

## XII

### LES GISEMENTS DU BONANZA ET DE L'ELDORADO.

Dawson city, 6 juillet 1898.

Quinze mille fiévreux, dont le nombre augmente tous les jours, quatre mille chiens qui hurlent vingt heures sur vingt-quatre et dans toutes les gammes que peut rêver un patient de l'institut Pasteur, des scieries qui grincent sans une minute, sans une seconde de relâche et, sur cette cacophonie, un soleil qui se lève en ce moment à une heure trente du matin et se couche à dix heures trente du soir, tout ce qu'il faut en un mot pour détraquer la machine humaine et empêcher un honnête homme de *vivre*, voilà le Dawson city de juillet 1898. La nouvelle cité a pris la vie nocturne de Paris, la croissance spontanée et la fébrile activité de Chicago. Cosmopolite autant que Rome, elle compte déjà, toutes proportions gardées, plus de chiens que Constantinople, et les dieux ont permis qu'elle fût hier prise d'assaut par un détachement de ces derviches hurleurs de Londres qui s'appellent l'Armée du Salut. Désormais, pour y

dormir, il faudra aller demander l'hospitalité aux ours qui abondent dans les environs : philosophes revenus du tohu-bohu humain, ils ont horreur du bruit, ils savent penser, ils peuvent méditer, ils ne connaissent pas la fièvre de l'or.

Cette fièvre, il faut s'en garder comme du feu antique de Déjanire, car jamais elle ne cesse de brûler si ce n'est au jour où il faut s'arrêter bon gré mal gré parce que le dernier « rien ne va plus » a été prononcé, et qu'il faut céder la place à ceux qui, en arrière, ont hâte de jeter, eux aussi, leur enjeu sur le grand tapis vert de la vie. Et si l'épidémie fut jamais contagieuse, c'est bien celle des placers du Bonanza et de l'Eldorado, car leurs rives sont d'or, sinon d'azur, et, à les remonter, on éprouve de véritables éblouissements. Ce n'est pas l'étendue actuelle des nouveaux gisements aurifères qui peut les justifier : elle est plutôt restreinte, quels que soient les récits à sensation qui s'envolent chaque jour de Dawson, plus vite que les canards du Yukon. Mais c'est leur richesse qui est incroyable, et ils sont une ou deux centaines qui ont vécu le rêve de Monte-Cristo : pauvres à mourir de faim la veille, ils se sont éveillés, un beau jour d'été, riches à ne savoir que faire des poignées d'or ramassées sur leurs « claims ». Comme on comprend bien alors le cri que je vous ai déjà cité, de ce mineur auquel W. Ogilvie, le célèbre explorateur canadien, dit, au lendemain de la découverte :

— Votre lot vaut un million de dollars !

Lui alors, ce vieux, perdu si loin, depuis si longtemps à travers ces déserts du Nord, s'écria :

— Grand Dieu ! que ferai-je de tout cet or ?

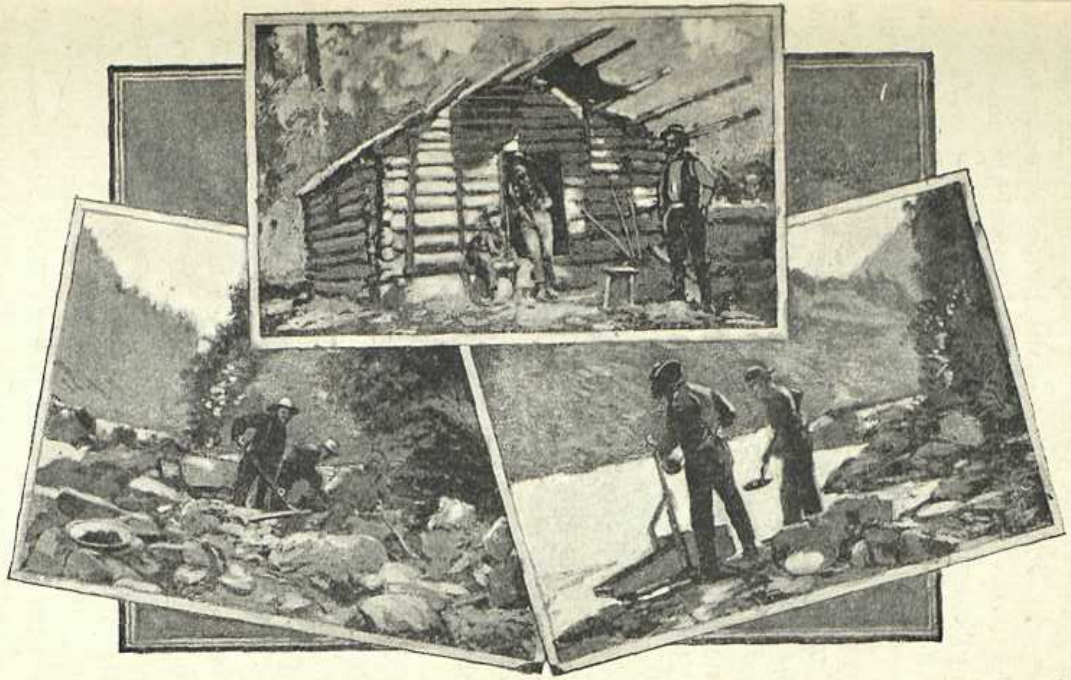
Arrivé au moment le plus délicat de ma tâche, j'hésite à porter seul le poids de ce que l'on pourra

penser ou déduire de cette étude sur les trésors du Klondike. Voulez-vous me faire la grâce de partager avec moi cette lourde responsabilité? Nous prendrons avec nous Carlo, le dogue de Montréal qui nous a tiré jusqu'à sept cents livres sur la glace vive des lacs, et qui nous portera maintenant un paquetage de trente livres, votre imperméable et le mien pour dormir, dix livres de provisions pour lui et quinze pour nous, en un mot, de quoi vivre six jours à la belle étoile, ou dans les cabanes des mineurs. Et dans une semaine nous aurons bien le temps de tout voir, de tout examiner, tout vérifier par nous-mêmes sur le Bonanza et l'Eldorado.

Vous vous rappelez l'historique que je vous ai fait de ces placers. Peu après leur découverte, on se rua sur le Klondike, de Sixty-Mile, de Forty-Mile, de Cercle-City, etc., de tous ces petits centres miniers qui existaient déjà le long du Yukon; plus de quatre cents lots de cinq cents pieds chacun furent réservés sur le Bonanza ou ses affluents aux premiers arrivés dans cette course au clocher, et numérotés selon la coutume des mineurs de 1 *en-dessous* de la découverte à l'embouchure du cours d'eau, de 1 *au-dessus* de la découverte à la source du même.

En l'absence de l'arpenteur officiel, les mineurs en élirent un qui se chargea du travail si délicat de la délimitation exacte; il commit tant d'erreurs « involontaires » que W. Ogilvie, emprisonné par l'hiver cette année-là à Cudahy, fut obligé de recommencer ce travail, et le nouveau cadastre trouva de nouveaux lots entre les anciens, tels le 27 A, le 27 B, etc., dont nous reparlerons plus loin. Inutile d'ajouter qu'ils furent immédiatement occupés, anciens ou récents.

Tenez-vous à les voir? Il y en a cent au-dessous de



LE « PAN ». — UNE CABANE DE MINEURS AU KLONDIKE. — LE « ROCKER ».

la découverte du Bonanza et cent vingt-trois au-dessus. Comme le mille anglais a cinq mille deux cent quatre-vingt pieds, il y a dix lots et demi au mille (1 609 mètres).

Le Bonanza a 41 kilomètres de long, en tenant compte de ses détours; les lots se mesurent autant que possible en ligne droite.

Nous voilà partis à trois heures du matin : sur le sentier qui s'élève le long de la montagne, au sud-est de Dawson, nous rencontrons des centaines de porteurs revenant des mines, exténués par leur dur labeur, désorganisés aussi par le dérèglement de leur vie, au sens strict du mot, courses de nuit, repas à toutes les heures du cadran, repos limité à quelques heures quand il est absolument nécessaire et que la bête est à la veille d'être fourbue. Le fret, chevaux (il en est arrivé quelques-uns ici, qui nourriront les chiens en hiver) ou hommes, se paye vingt-cinq sous la livre entre Dawson et la bifurcation de l'Eldorado et du Bonanza, soit 21 kilomètres. Au bout d'une lieue et demie, nous apercevons à nos pieds la jolie rivière bleue et transparente du Klondike qui, trois kilomètres plus loin, se jette dans le Yukon en séparant Dawson de son faubourg, Klondike city. Il y a un mois, elle débordait et inondait avec le Yukon toute la capitale, emportant le pont qui réunit les deux « cités »... Aujourd'hui, ses eaux sont si basses que nous parvenons au bac en oscillant sur un pont temporaire dont les trépidations rappellent les tremplins de nos collèges. Deux francs cinquante par tête au passeur, et nous voici de l'autre côté, devant sa cabane où nous arrête une grande affiche :

A VENDRE

| | Francs. |
|---|---|
| N° 57 au-dessus, Bonanza | 125.000 » |
| Lot de montagne sur le Skookum | 2 500 » |
| Café et pâté | 2 50 |

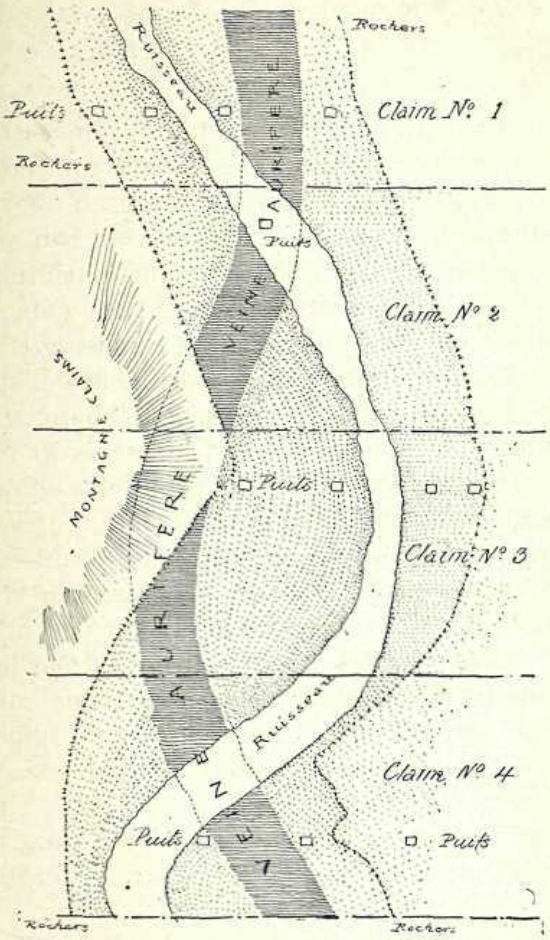
Ce ruisseau de huit à dix mètres de large dont l'embouchure sur le Klondike forme un marécage de près de cinq cents mètres de large où nous nous embourbons, c'est le fameux Bonanza : son volume d'eau troublée par les lavages égale à peine par ce temps de sécheresse cinq cents inches cubiques [1]; nous allons en remonter le cours en visitant la plupart des lots; le lecteur s'en fera une idée d'après le croquis ci-contre, car les propriétaires changent, non les numéros; c'est au moyen d'eux seuls qu'on distingue à Dawson ces différentes propriétés, et qu'elles se négocient jusque sur le marché de Londres. Déjà, nous apercevons les poteaux qui les délimitent tous les cinq cents pieds. Passons du claim n° 100, à l'embouchure, au claim 85, car aucun des intermédiaires n'a encore été travaillé, si ce n'est par le grattage superficiel qu'exige la loi, avec trois mois de résidence par an. Les propriétaires qui fument et boivent à Dawson, en attendant les ventes si ardemment désirées, nous diront :

— Mon lot est très riche : j'y trouve douze francs cinquante au plat. J'en ai *refusé* cent vingt mille francs.

C'est là un refrain auquel on s'habitue vite en ce Klondike où plus de huit mille claims ont déjà été pris et enregistrés, les neuf dixièmes d'entre eux uni-

1. Un inche ou pouce vaut deux centimètres et demi.

quement pour être revendus aux novices. Ils y trouveront de l'expérience s'ils n'y trouvent pas d'or.




PLAN DES CLAIMS.

Le croquis indique seulement les lots situés aux embouchures des différents affluents du Bonanza,

mais il est facile de placer les autres numéros, dont nous aurons à parler.

Le claim 85 appartient à un gentleman très aimable, T-A. King. Ses travaux consistent en trois puits dont l'orifice est de deux mètres carrés, et la profondeur de cinq à huit mètres. Les déblais du sol éternellement congelé, enlevés pendant l'hiver par tranches de quinze à trente centimètres à la suite de feux continus, ont été envoyés à l'extérieur au moyen d'un tourniquet et d'un seau. Rappelons ici, en quelques mots, ce genre d'exploitation, le seul actuellement employé sur ces placers.

A une profondeur de trois mètres, en général, on a traversé la couche de terre végétale, mousses, débris de tout genre et successives alluvions, qui ne contient que peu ou pas d'or du tout; alors succède une couche de cailloux aigus et de sable, où apparaissent les pépites, puis enfin le lit de roches, « *bed rock* », où se trouvent les plus riches gisements aurifères. C'est une masse compacte de rochers qu'on dirait avoir été brisés sur place par un formidable coup de massue — en dessous ou en dessus, — en mille et un galets, aplatis, non roulés et chacun encore dans sa gaine primitive, où les retient de l'argile glissée par les fentes. Il s'y trouve aussi beaucoup de sable noir ferrugineux très lourd. Jusqu'à quelle profondeur ce substratum de schiste micacé est-il ainsi brisé? on l'ignore, parce que personne n'a cherché encore à descendre au-dessous de la veine aurifère et qu'elle n'y pénètre pas à plus de quatre à cinq pieds. Généralement, cette veine ne correspond pas à la largeur de la vallée, mais présente seulement un cours analogue à celui d'un ancien ruisseau desséché. Avant de la trouver, il faut parfois percer une vingtaine de

rous sans aucun résultat. Le tracé donné plus haut e fera comprendre mieux que n'importe quelle xplication. Seul le numéro 2 y a atteint les gisements qui payent.

La veine de l'Eldorado présente une largeur presque égale à celle de la vallée, et l'or y est d'une grosseur anormale. Celui du Bonanza est beaucoup plus ténu.

Le percement des trous d'où s'échappent parfois des gaz fort dangereux exige un minimum de trois semaines, à deux hommes. Jusqu'ici les bois d'épinette, de peuplier, de bouleau qui poussent dans les vallées, larges de deux cents à six cents mètres, ont suffi à alimenter les feux durant l'hiver; mais les seuls travaux de 1897 ont déjà fort déboisé le Bonanza et il faut, maintenant, payer cent à cent cinquante francs les cent vingt-huit pieds cubiques de bûches rendues sur place. Le puits creusé, on le laisse se remplir d'eau au printemps, tandis qu'on commence à laver le gravier et les galets aurifères. Cette eau gèle plus tard, se transforme en une colonne solide de glace qui ne fond plus et permet de creuser d'autres trous à côté.

Nul doute qu'avant longtemps on n'ait découvert un mode d'exploitation plus économique et plus rapide, tels que jets de vapeur, forages à l'acier, etc., qui permettra d'exploiter des claims tels que ceux du 100 au 85, où il y a sans doute de l'or, mais en quantité insuffisamment rémunératrice au coût des exploitations actuelles.

Au moment du lavage qu'opèrent les terrassiers à raison de sept francs cinquante l'heure (maintenant à cinq francs avec une baisse probable), les cailloux sont triturés dans des conduits à rainures où se

dépose l'or, tandis qu'un rapide courant d'eau entraîne la boue et le sable : les plus gros éclats de schiste ou de quartz s'enlèvent à la main ou au moyen de tridents.

Au bout de deux ou trois jours, le propriétaire s'arme d'un petit balai et il récolte la moisson dorée avec une pellette de cuivre. Ce balayage, que tout le monde ne laisse pas voir, donne, sur certains claims, le vertige; à le contempler, on oublie vite la somme de travail qu'il a exigé et coûté, soit près de trente à quarante pour cent de sa valeur. Ne comptons pas, pour le moment, ni les pertes qui sont deux fois plus considérables que les propriétaires actuels ne le croient, ni l'impôt que vient de créer sur ces revenus le gouvernement canadien, c'est-à-dire dix pour cent du produit brut.

Revenons au 85. Le lavage des tumulus s'achève autour des puits d'exploitation. Nous posons plusieurs questions au propriétaire, presque les mêmes partout au cours de notre excursion. Nous ne pouvons que transcrire ici les réponses obtenues, en ajoutant les expériences personnelles qu'on nous permettra de faire, ce qui ne s'obtient pas facilement surtout depuis l'établissement des derniers impôts.

— Quelle est la profondeur de vos puits?

— Elle varie de vingt à trente pieds.

— A quelle profondeur trouvez-vous les premiers dépôts aurifères?

— A dix ou quinze pieds.

— Quelle est l'épaisseur de cette couche?

— Près de six pieds, deux dans le gravier, au-dessus du lit de rochers, et quatre dans ce substratum.

— La largeur?

— Environ quatre-vingts pieds.

— Quelle est la moyenne de vos plats [1] ?

— Cinq à quarante sous : j'ai même lavé des plats de quinze francs dans ma meilleure veine qui court perpendiculairement à la vallée. Tenez, voyez mon or!

Nous le regardons : aplati comme les galets, presque passé au laminoir, il est très fin; les pépites de la grosseur d'une perle sont rares; il est à noter que leur volume augmente à mesure qu'on remonte le ruisseau.

— Quel est votre prix, monsieur King?

— Je vendrais le 85 avec le 86 et le 87, qui appartiennent à mes associés, pour cinq cent mille francs.

Reprenons notre route! je devrais plutôt dire notre « grimpillon », comme dans les Alpes : une suite de sauts de chèvre sur le flanc des collines, dans une mousse gluante qui dégèle en dessous et retient son eau, tandis que le Bonanza diminue tous les jours. Quel étonnant pays! et à quoi peuvent servir les impôts si ce n'est à tracer au moins un sentier de mulets où l'on ne s'enlize pas dans une boue glaciale sous un soleil de trente-trois degrés à l'ombre!

Les rues de Dawson où les chevaux traversent à la nage les fondrières sont encore préférables!

Du n° 85 au n° 60, pas de travaux. Évidemment leurs propriétaires basent leur estimation sur le résultat des forages du 85.

Le 73 possède une cabane, le 67 un petit trou. Les inspecteurs chargés de vérifier les trois mois d'ouvrage de rigueur se rendent-ils sur place pour vérifier les assertions des intéressés?

1. Un plat reçoit deux pelletées : il y a dix plats au pied cubique (un ouvrier en pourrait laver quatre-vingt-dix par jour).

Passons maintenant les premiers affluents du Bonanza, le Tail creek, le Cripple, le Pure Gold; ces petits filets d'eau sont également divisés en lots numérotés de l'embouchure (n° 1) à la source. Inutile d'ajouter que leurs possesseurs essayent de les vendre, alors qu'ils n'y ont pas trouvé, souvent même, pas cherché de l'or. Or, de tous les tributaires du Bonanza, un seul présente de riches gisements aurifères : l'Eldorado. D'autre part, les meilleurs claims se trouvent à l'embouchure de ces affluents, soit qu'ils y aient apporté leur or, soit que leurs alluvions aient barré le passage aux pépites du Bonanza. Je suis trop ignorant pour risquer là-dessus la moindre théorie, car ces placers de l'extrême nord avec leur or aplati, non roulé, leurs sautes aurifères extraordinaires, rien en bas, ni aux coudes des rivières, tout en haut, mais à deux, trois et quatre cents mètres, ne ressemblent pas à ceux que j'ai déjà vus aux Black hills du Dakota.

Le 59 n'offre rien de remarquable, si ce n'est un refuge de passage, *road house*, avec pain, lard et vermine à douze francs cinquante le repas ou la nuit.

Le 60 appartient à une société qui a déjà acheté vingt claims dans le Klondike. Les puits y sont de quinze à vingt pieds de profondeur; l'épaisseur de la tranche à exploiter est seulement de deux pieds, très irrégulièrement répartie. Il a fallu percer cinq à six trous, sur une ligne perpendiculaire à la vallée, pour la trouver. Ce claim donne des plats de dix sous à cinq francs, nous dit-on. Le salaire des terrassiers vient d'y être réduit à un dollar à l'heure, tant est grande l'affluence des nouveaux arrivants.

C'est là que nous apercevons les premiers claims de montagne, les « Hill claims », ceux qui se prennent par derrière les lots du ruisseau, sur une ligne paral-

LE BONANZA. — CLAIM N° 38 AU-DESSUS.

èle de deux cent cinquante pieds et dont la longueur atteint le sommet de la colline, avec un maximum de mille pieds. Si au delà il y a place pour d'autres lots, ils sont de deux cent cinquante pieds carrés. Ceux du 60 sont situés à cent cinquante mètres de haut, sur la rive gauche, et produisent parfois jusqu'à mille francs par ouvrier et par jour. Seulement, leur exploitation se trouve limitée aux eaux d'écoulement qui se recueillent au printemps ou après les pluies. A partir du 60, les travaux sérieux se continuent presque sans interruption sur le Bonanza, jusqu'au 43 *en dessus*.

Au 52, il fallut percer quinze puits avant de découvrir la veine aurifère.

Une petite station au n° 46, quoiqu'il n'y aboutisse aucun affluent : il appartient à un de nos compatriotes, Benneton, un Savoyard, le quinzième enfant des Alpes que je rencontre au Klondike. Il a acheté cette propriété dès les premiers jours de la découverte, mais après sa onzième année d'Alaska. Cette fois, contrairement au proverbe, à force de rouler, la pierre a ramassé sa mousse, ça se voit au fond de ses petits yeux tranquilles quand il nous dit qu'un de ces jours il retournera acheter une vigne à Montmélian. Trois de ses nièces habitent Paris; ce sera un oncle d'Amérique, un vrai! En attendant, il a bâti une bonne maison, et il cultive un minuscule jardinet où pointent les légumes qui ont bravé le gel de presque toutes nos nuits de juin. Nous lavons deux ou trois plats et y récoltons, chaque fois, de quinze à vingt sous.

Le 45 a plusieurs excavations de douze pieds de profondeur. Comme au 85, la veine aurifère court dans quatre pieds de galets et deux pieds de gravier superposés. Moyenne des plats, un franc cinquante à

vingt francs, nous dit-on. Ce lot est loué en partie à des Italiens qui y travaillent à « mi-fruit », ce qu'on appelle ici des *lay*. En six mois, ils y ont creusé plusieurs trous de dix-huit pieds; des sources d'eau souterraines qui ne gelaient pas en hiver les ont arrêtés; ils viennent de laver avec cinq hommes, en quatre jours, une partie de leurs déblais d'excavation, et ont récolté seulement trente-deux onces d'or (deux livres et demie), soit, à quatre-vingt-deux francs quarante l'once, deux mille six cent trente-six francs quatre-vingt (douze onces à la livre de quatre cent quarante-neuf grammes). La moitié en reviendra au propriétaire, qui demande deux cent mille francs de son claim. Ce ne sont pas ses « métayers » qui les lui donneront, car ils sont loin d'être satisfaits.

Nouveaux lots de montagne, toujours sur la rive gauche, à deux cents pieds de haut; ils sont seulement de cent pieds carrés, selon la loi un moment en vigueur en 1897, quand les lots de ruisseaux avaient été réduits de cinq cents pieds à deux cents. Ici, le lit de rochers ne se trouve qu'à six pieds de profondeur, toujours de l'argile, des morceaux brisés de rocs que nous appelons galets, et du sable ferrugineux : épaisseur de la couche aurifère, un pied et demi; mais elle est riche, un franc cinquante à trois francs au plat et uniformément. Prix du claim, vingt mille francs.

Le 43, sur le Bonanza, trouve le lit de rochers seulement à dix pieds et a déjà quelques grosses pépites.

Le 35, comme le 36, se trouve au confluent du Boulder, où un de nos compatriotes, le baron de P..., possède le n° 20. Les rochers s'y rencontrent à une profondeur de dix-huit pieds; la veine aurifère est de

aleur égale partout, me dit un des ouvriers, trois ous au plat. Sur la rive droite, cette fois, quelques ots de montagne où les travaux sont poussés avec ne activité qui dénote de riches gisements. N'ou-lions pas, en effet, que nous sommes encore dans 'ère des travaux payés au moyen de ce qu'on retire lu sol et non de ses poches!

Rien de fait aux 34, 33, 32. Le 27 donne dix sous au plat, et le lit de rochers ne se trouve en certains endroits qu'à sept pieds de profondeur. Les terrassiers qui y travaillent pour le compte d'une société se répandent en malédictions sur les journaux qui les ont attirés dans « ce pays abandonné de Dieu... » Ce ne sont pas des hommes à coup sûr, et il y en a des files qui se succèdent sur la trace où nous barbotons lourdement, et qui, lorsque les soixante à quatre-vingts livres qu'ils portent deviennent par trop pesantes, se jettent sur la mousse humide, n'importe où, s'endorment sous un ciel brûlant, à côté de ceux qui ont passé la nuit à marcher, et gisent çà et là sans mouvement, presque sans vie. Corruption de demain sur pourriture d'aujourd'hui, dans cette seconde vallée de Josaphat! Ah! qu'il est dur le calvaire du veau d'or!

Au 25, je vous présente Rudy Corner, du Yorkshire, arrivé de Forty-Mile en 1896, juste à temps pour choisir ce lot. Ses puits sont de seize à dix-huit pieds; la meilleure veine suit une diagonale par rapport à la vallée; il a fallu creuser trois trous pour la trouver. On y lave vingt-cinq centimes à un franc au plat, et dans le roc deux francs cinquante à sept francs. Épaisseur de la couche aurifère : huit pieds, dont quatre dans le gravier et quatre dans les galets. Prix du claim : deux cent cinquante mille francs.

Le 22 appartient à M. Laroque, un Canadien français aux traits antiques, ainsi que beaucoup de ses compatriotes. Son lot est riche, on y trouve de grosses pépites, à six ou huit pouces des galets.

M. Laroque possède également le 11 du Queen, le 12 en dessous du Bear et vendrait le tout pour trois cent mille francs. Moyenne des plats, de cinquante centimes à cinq francs. J'en lave un : résultat, un franc cinquante.

Madame Laroque, qui lit Longfellow pendant notre entrevue, possède aussi le 4 du Queen et le 190 en dessous du Dominion.

— Et j'ai quelque chose de plus précieux encore, ajoute-t-elle en sortant d'une valise une monstrueuse molaire, celle d'un mammouth, trouvée à huit pieds dans le sol. Le croiriez-vous? Une pépite d'au moins dix dollars y est incrustée. D'où l'on peut déduire deux conclusions scientifiques, la première de moi : à savoir que ce mastodonte était un Yankee, puisque ses dents étaient aurifiées; la seconde d'un savant, M. G.-M. Dawson d'Ottawa : ce fossile prouve la connexion qui existe au Yukon entre la formation du quartz aurifère et le soulèvement du granit aux âges paléozoïques.

La vallée se resserre à trois cents pieds maintenant; nous arrivons au 6; il se fait tard; si le jour ne nous en prévient pas, nos jambes nous le disent; notre estomac nous le crie. Il est temps de songer à trouver un asile pour la nuit. Je vais à une porte et, soudain, j'aperçois cet écriteau que jamais plus je n'oublierai de ma vie :

« Je suis à dormir : laissez-moi tranquille! »

Évidemment, c'est un mauvais coucheur qui habite là; tentons quand même la fortune, nous sommes

ien las et la baraque paraît un peu moins sale que s autres. Pan, une fois; pan, pan, deux fois; on uvre et, furieuse, se dresse devant moi cette abomiation antiesthétique qui marquera d'un stigmate la n de notre pauvre siècle : une femme en bloomers t en papillotes...

Or, ce jour-là, je ne suis pas allé plus loin. Sur la nontagne, haut, bien haut, en arrière du ravin de 'Adams, j'ai grimpé, j'ai tristement médité sous ma oile cirée, et là, à 12 000 kilomètres de Paris, entre Carlo et deux cent mille maringouins, pour la première fois j'ai compris Schopenhauer...

Le lendemain, de très bonne heure, car il ne fait pas bon dormir sur la mousse de ce pays, je redescends cet « Adams » où les journaux ont jadis trouvé tant d'or, et dont les seuls dépôts aurifères qui comptent sont les lots de montagne sur le versant du Bonanza. Nous passons devant le Little-Skookum, puis le Skookum où Alexandre Bielenberg trouva pour la première fois en 1897, à dix heures du soir, ces claims de montagne qui se succèdent sur la rive gauche du Bonanza en sautant quelquefois sur la rive droite sans raison appréciable. Ceux du Skookum sont extrêmement riches; on y a lavé jusqu'à cent dollars à l'heure par ouvrier : le revers de la médaille est la difficulté d'une exploitation « au rocker » avec l'eau des neiges, au printemps, ou, plus tard, avec celle qu'on va puiser à la main au Bonanza! En pomper il n'y faut pas songer, puisqu'il n'y en a pas assez pour les riverains et que la plupart des lavages n'y sont pas encore terminés.

Une personne du beau sexe, qui se dit Française, y possède un lot à côté de ceux qui ont commencé la

fortune du « roi du Klondike », pauvre hier, millionnaire aujourd'hui : A. Mc Donald.

Le 5 en dessous appartient à J.-R. Dodson, qui arriva à l'embouchure du Klondike le 23 août 1896. Comme beaucoup d'autres, il n'ajouta aucune foi aux rumeurs de la découverte de Cormack et descendit jusqu'à Cercle-City, d'où il remontait, en février 1897, sur la glace et acheta douze mille dollars le lot qui le fait presque millionnaire aujourd'hui.

Au numéro 1, de grands travaux ont été méthodiquement organisés; on enlève sur toute l'étendue de trois claims la couche végétale grâce au courant très rapide du Bonanza en cet endroit. Nous sommes chez Georgie, autrement dit Mc Cormack, le Christophe Colomb du Klondike. Profondeur des gisements, quatorze pieds, plats de vingt-cinq centimes à sept francs cinquante. La moitié du 2 fut vendue le 16 avril 1897 par le beau-frère de Mc Cormack, un Indien, cinq mille dollars, cinq cents comptant, le solde au 1er juillet; à cette date, l'acquéreur avait retiré huit mille dollars d'un trou de vingt-quatre pieds de long sur quatorze. Deux mois de travail acharné l'avaient rendu propriétaire du placer.

Cormack demande sept cent cinquante mille francs pour ses claims, le 1 en dessous et le 1 au-dessus qui lui appartiennent. Tandis que nous discutons ces chiffres dans la misérable cabane où il habite, sous le jour de ses fenêtres faites de bouteilles vides superposées, faute de vitres, deux *squaws* s'échappent en caquetant de derrière un rideau, viennent l'agacer comme des chattes en bonne humeur. On sait qu'il a épousé une Tagish; elle ne fume pas, au surplus, et ne porte pas de bloomers; d'instinct, elle sait la disproportion qui existe entre les jambes et le buste

ninins, et qu'une robe idéalise si habilement. C'est e sauvagesse.

Je demande à aller voir l'endroit précis de la décourte. C'est au pied d'un rocher que brillaient au soleil petites pépites d'or, lorsque Cormack s'en vint

L'INDIEN SKOOKUM JIM
Claim n° 1, au-dessus. Bonanza.

ranchir là le Bonanza. Il n'y a pas encore de niche pour y jucher un gros veau d'or; sans cela nous y urions fait notre prière, la grande prière humaine que nous répétons tous depuis l'âge d'homme jusqu'à la ombe, avec orgueil, avec envie, avec haine ou colère, par notre faute, notre faute, notre très grande faute.

Sept degrés au-dessus. Une pompe à vapeur qui crache et halète jour et nuit : c'est la seule du Bonanza; deux francs au plat; huit associés qui demandent six cent mille francs. Le lavage n'est pas terminé. Nous sommes à l'embouchure du célèbre

Eldorado, auquel nous reviendrons après le Bonanza. Nous entrons dans une région de gisements excessivement riches.

D'après Ogilvie, la moyenne des plats y varie de vingt-cinq à trente-cinq francs; en supposant une veine de trente pieds de large sur cinq cents de long, telle que la décrivent les propriétaires, et cinq pieds d'épaisseur, on obtiendrait vingt millions de francs.

Aussi, tous ces lots-là se vendent-ils de gros prix. Le 21 vient d'être acquis par une société anglaise : ce fut ce lot dont les trous déterminèrent la valeur du Bonanza. Son ancien propriétaire lavait un baquet de gravier tous les soirs et payait ainsi ses terrassiers au taux de sept francs cinquante l'heure. Un autre syndicat de Londres vient d'acquérir le 27 A, avec deux claims sur le Bear et le Dominion, pour dix-sept cent cinquante mille francs. Je puis garantir ce chiffre, car le 27 A appartenait à mon voisin de tente à Dawson, R. Butler, venu du Wisconsin en 1896, pour tenter la fortune sur la rivière Stewart. Descendu au Klondike sitôt qu'il eut appris la merveilleuse découverte, il arriva trop tard pour occuper un lot; tout était déjà pris. Mais en vérifiant les dimensions de chaque claim, il s'aperçut que le 27 s'étendait sur plus de quatorze cents pieds et il s'empara immédiatement du 27 A, tandis qu'un de ses amis prenait possession du 27 B. Il y a trois ans de cela, et le voilà déjà reparti riche vers le pays natal.

Il ne reviendra plus au Yukon! J'ai vu, avant la vente, un de ses balayages d'or : plus de cinquante mille francs en quelques jours de lavage. J'y ai lavé moi-même huit francs dans un plat pris au meilleur tumulus.

Le 20 appartient à Franck Pichon, né en France en

872. Il cherche aujourd'hui un château et un parc ans son pays natal.

Le 24 B est à un Canadien français, Picotte, qui ossède aussi le 14 et le 17 de l'Eldorado.

Le 26 est à vendre pour deux millions ; on dit que

ALFRED PELLETIER.
De la province de Québec.
(*Claim n° 41, au-dessus. Bonanza.*)

les ouvriers y lavent chacun, par jour, de cinq mille à soixante mille francs, chiffre qui paraît inadmissible.

Le 27 appartient à un syndicat américain, ainsi que les 28, 29, 31, 36, 37, 39, 49 ; le capitaine Healy, de l'Anglo-american Transportation and Trading C° (Chicago et Dawson), en dirige l'exploitation méthodique telle qu'elle se pratique sur le n° 1 en dessus, mais sur une plus grande échelle. Déjà le 27 est presque entièrement écorché ; le ruisseau, canalisé à droite ou à gauche, a emporté les dix à douze pieds

de tourbe, mousse, terre végétale, recouvrant les dépôts d'or. Je me suis arrêté là un soir et me suis amusé à laver trois plats dans les déchets de gravier déjà trituré et jeté au rebut. J'y ai trouvé un franc soixante-quinze centimes et un franc cinquante! Il y avait un ouvrier qui, chaque soir, sa journée finie, venait y laver de deux à quatre dollars pour son argent de poche!

Le 35 (lot Galvin), où il y a une maison tolérable, la seule de tout le Bonanza, avec le 42 en dessous, trouve encore de grosses pépites, mais moins abondantes.

La vallée s'élargit à deux cents mètres, les puits ont de quinze à vingt pieds; la couche aurifère est toujours de six pieds d'épaisseur sur une largeur moyenne de cent vingt pieds. C'est après le 41, qui appartient à M. Pelletier [1], ce vieux Canadien que nous avons rencontré sur le lac Bennett, que semblent finir les richesses qui ont fait célèbre ce petit ruisseau du Bonanza. Il est absent en ce moment, et un récent incendie de forêt a brûlé sa cabane et celle de ses ouvriers. Il ne retrouvera que leurs cendres à son retour. Heureusement que l'or est resté dans le claim, au fond de sa prison de glace. Lorsqu'il l'y découvrit en 1896, le premier puits donna deux francs cinquante à l'écuelle, et le second puits cent vingt-cinq francs!

La vallée devient ensuite très étroite, soixante mètres au plus; les lots de montagne disparaissent; aucun travail du 43 au 57; le 47, mis en vente le 28 juin à Dawson, n'a pas trouvé de surenchère à la

1. Nous accompagnons le portrait de M. Pelletier, de celui de deux autres braves Canadiens très connus sur le Bonanza et le Bear : M. C. R. Turgeon, claim n° 19 au-dessus, et M. Wilfrid Cauvin, claim n° 20 au-dessus.

mise à prix de dix mille francs! Au 49, nous rencontrons un Grec qui y exécute pendant trois mois les travaux requis par la loi, pour le compte du syndicat de Healy. Ce Grec (ils sont quinze ou vingt à Dawson) voudrait bien vendre quinze mille francs la moitié du 52 qu'il possède. Il avait commencé par me dire que le

C.-B. TURGEON.
De la province de Québec.
(Claim n° 19, au-dessus. Bear.)

49 ne valait rien; puis, flairant un acheteur possible, il se reprend, s'entortille, se dément, n'y comprend plus rien, ni moi non plus; rien de si drôle que ses gestes de Méridional perdu en ce pays d'hommes du Nord, avares de paroles et de mouvements. Un Français et un Grec s'expliquant tous les deux en anglais, c'était à mourir de rire!...

Au 57, le dernier où l'on ait fait un travail quelconque, deux hommes ont lavé un peu ce printemps, avec des « rockers », j'imagine, puisque je n'y vois pas de conduits à rainures. C'est celui qu'on affiche

à la porte du bac du Klondike, cent vingt-cinq mille francs! Si Miss Mulrooney, une des co-propriétaires, était là, elle nous dirait sans doute : « J'ai refusé... »

Sauvons-nous, prenons la branche de gauche, au 60, montons jusqu'au 123, plus haut encore, jusque sur le Dôme, une sorte de dos d'éléphant formant avec d'autres la ligne de séparation des eaux entre le Klondike et l'Indian river. L'air est bon à respirer, la vue s'étend sur un pays immense, plane au-dessus du ruisseau désormais historique d'où sortiront plus de cent cinquante millions de francs, selon Ogilvie, et les premiers lavages commencent à lui donner raison. Cependant, il n'y a que les numéros 1 à 58 en dessous, 1 à 43 en dessus, qui soient assez riches pour être exploités à l'heure actuelle, soit à peine cent lots sur deux cent vingt-trois. La plupart des autres sont médiocres, et pas un affluent en dehors de l'Eldorado et d'une partie du Victoria n'offre des gisements de quelque richesse, quoi qu'en disent leurs propriétaires ou les journaux à sensation. D'autre part, certains lots de montagne correspondant aux meilleurs placers du Bonanza sont d'une opulence extraordinaire.

La valeur de l'or, au-dessus de la découverte, est d'environ seize dollars par once : au-dessous, elle tombe à quinze francs soixante-quinze, et quinze francs cinquante. On dirait que l'Eldorado et le Bonanza ont coupé par le milieu une gigantesque veine aurifère qu'on retrouve plus à l'est au Hunker; elle ne doit pas être loin, puisque le haut et le bas du ruisseau manquent du précieux métal et que les pépites, simplement aplaties, n'offrent aucune trace d'usure. Pourtant, jusqu'ici, les seuls filons de quartz qu'on a découverts sont relativement fort pauvres.

Le grand problème des sociétés qui peu à peu acquièrent les meilleurs lots du Klondike sera sans doute celui de l'eau. Elle manque déjà pour les lavages

WILFRID CAUVIN.
De Saint-Siméon, province de Québec.
(Claim n° 21. Bonanza.)

sur une petite échelle; elle n'a commencé à couler en 1898 que le 4 avril, et s'arrête d'ordinaire vers le 15 septembre. Les pluies ne surviennent qu'en juillet, et ce n'est certes pas le déboisement qui les augmentera.

***

Moi qui me croyais vacciné aux Blaks hills du Dakota, voilà que ces cent cinquante millions à mes

pieds commencent à me tourner la tête. Et si j'allais creuser, fouiller, moi aussi, qui sait si je ne trouverais pas la veine mère, cette veine extraordinaire que tant de milliers de personnes cherchent à l'heure actuelle sous la mousse et la tourbe arctique... Et voilà que je me rappelle tout à coup le bon curé du départ de Dawson :

— Si vous prenez aussi la fièvre de l'or au cours de votre excursion, il faut vous assurer un lit à mon hôpital. Vous vous surmènerez, surtout si vous trouvez un tant soit peu d'or, et il y en a partout dans le pays; bien sûr, vous attraperez le scorbut. Pour deux cent cinquante francs par an, je cède des abonnements qui vous donnent droit à une couchette et aux soins gratuits du médecin. Tout le monde m'en prend! Voici votre ticket!

Eh bien, oui, je lui prendrai un abonnement d'hopital au Père Judge, car je l'ai décidément cette fièvre de l'or et c'est l'Eldorado qui me l'a donnée. Les plats que j'y ai lavés moi-même — personne ne les brassait pour y glisser quelques pépites à mon insu — après les avoir choisis au hasard sur les remblais d'hiver, m'ont donné des résultats à vous tourner aussi la tête.

Les numéros 4, 5 et 6 appartiennent à Berry, que nous connaissons déjà. C'est là qu'Ogilvie lava en vingt minutes un plat de trois mille francs pris au ras du roc. Un de ses voisins trouva même dans son gravier de quoi s'offrir le luxe d'une femme à cent mille francs par an et je dois avouer que les Canadiens français qui possèdent ou ont possédé au moins un tiers des plus riches lots du Klondike suivent souvent un aussi déplorable exemple! Ces petits saints modernes — du moins nous les croyons tels au fond

de nos provinces arriérées de France — ont, comme ils le disent, « l'œil à la créature », et ils renouvellent au Yukon une existence biblique très pratique...

Insister serait de mauvais goût. Précipitons-nous sur le 8. Il fut vendu deux cent vingt-cinq mille francs le 13 avril 1897 : vingt-cinq mille comptant, soixante-quinze mille à payer le 15 mai, cent vingt-cinq mille le 1er juillet, sinon perte des premiers acomptes et du claim. L'acheteur se mit immédiatement au travail avec deux « rockers », parce que l'eau ne coulait pas encore dans le ruisseau. Encore un que quelques semaines de travaux forcés ont fait millionnaire, comme au 2 en dessus du Bonanza.

Le 8 est à vendre pour deux millions. La veine a cent pieds de large et trois à six pieds d'épaisseur.

Le 9 appartient à deux Canadiens de Montréal, Demers et Mercier : ils trouvent le lit de roches à douze pieds; ils ont lavé six mille dollars à la main cet hiver dans leur cabane, et l'an passé vingt-six mille avec deux hommes en vingt-six jours. Ils n'ont pas encore donné une grande extension à leurs travaux. Deux fractions qui limitent leur lot se sont vendues cinq mille francs le pied courant. Demers arriva en août 1896 de Forty-Mile avec quatre camarades. Il n'y avait plus rien à prendre sur le Bonanza; il se rabattit sur l'Eldorado, lui neuvième. Ses amis ne l'imitèrent pas :

— Cette vallée est trop large *par icite*, dirent-ils, il n'y a rien; nous ne voulons pas perdre nos droits comme ça [1].

1. On ne peut pas prendre plus d'un claim par district minier; chaque rivière qui se jette dans le Yukon constitue actuellement, avec ses affluents, un district.

Ils s'en allèrent plus loin, et maintenant ils travaillent à ses gages!

Le 9 est estimé quinze cent mille francs.

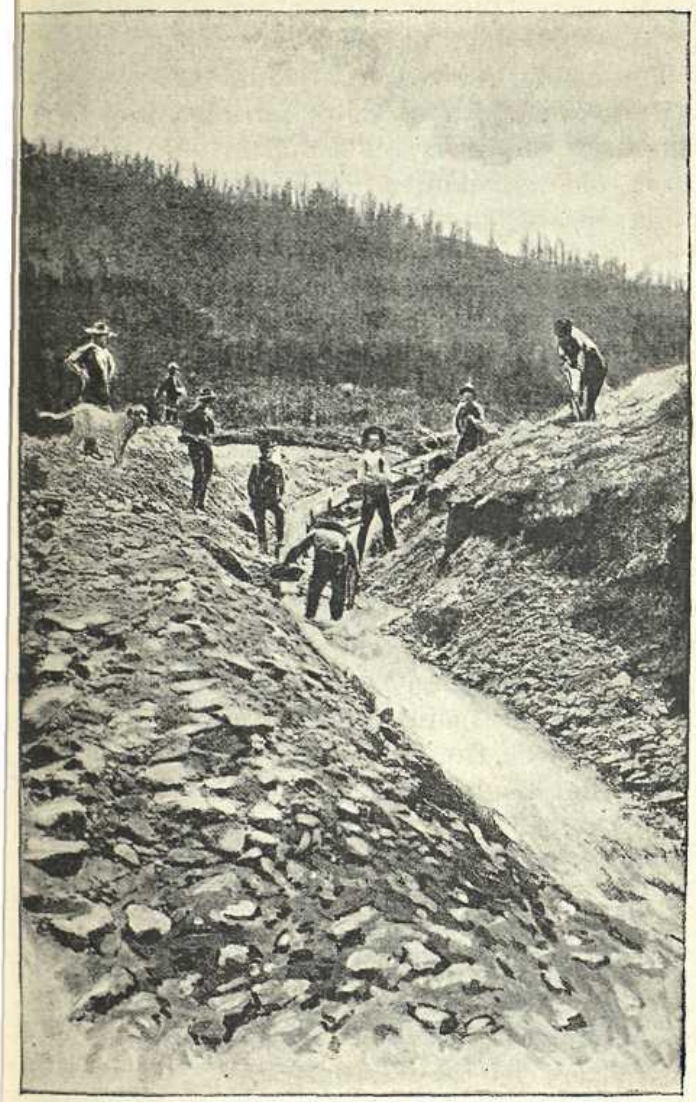
Le 10 fut vendu par un autre Canadien français à un Suédois, pour deux cents dollars, avant qu'un seul trou, bien entendu, eût été creusé dans la vallée magique; encore fallut-il trois bouteilles de whisky pour réchauffer cette froide imagination du Nord, lui faire entrevoir les millions qui gelaient là-dessous, bien sûr... et Ericsson les a trouvés, en effet, quand il eut fini de cuver son alcool. L'autre, le malin qui l'avait « mis dedans » pour mille francs, a quitté le pays.

Le 11 appartient à un autre Suédois, et le 12 à trois Norvégiens, Louis, Gans, Kanute Langlow.

Le 13, que des Canadiens de Québec ont exploité cette année à « mi-fruit », a donné des plats de mille, mille cinquante, mille cent cinquante francs, et fréquemment. En passant le long des petits monticules qui attendent le lavage, j'ai pris une poignée de gravier, j'ai ouvert ma main à la pluie battante, et voilà que, la boue partie, trois dollars en pépites reluisaient entre mes cinq doigts.

Je n'ai pas demandé le prix de ce lot! Remarquez que tous les plats ou brassées que nous lavons nous-mêmes au cours de cette exploration sont grattés à la surface des remblais d'exploitation drainés déjà par les pluies, et où, par son poids, l'or tombe chaque jour plus profondément. Dans ces conditions, quinze francs au sommet veulent dire cent francs au moins en bas. Parmi les co-propriétaires du 13, citons Emile Gay, un Français de France.

Les 14, 15, à William Scouse, et le 16 sont de richesse égale. Le 17 a, lui aussi, tout un petit roman :



L'ELDORADO.

C..., qui l'avait occupé, fêta un peu trop la dive bouteille, et le vendit en état d'ivresse trois cents dollars à Picotte, un autre Canadien français. Plus tard, au moment des découvertes, il vint se plaindre à la seule autorité du lieu, le capitaine de la police montée. Ce dernier conseilla un accord entre les deux parties. Finalement C... obtint à titre de consolation une tranchée de soixante-quinze pieds par cinq cents de son ancien lot, et le revendit soixante-quinze mille francs. A la même époque, Picotte cédait, lui aussi, le reste de la propriété à un tiers, le marché devant être approuvé par son associé Jim Hall. Jim refusa, et c'est grâce à lui que Picotte a maintenant les revenus d'un nabab. La veine du 17 a deux cent quatre-vingts pieds de large sur cinq à sept pieds d'épaisseur.

Au 18, j'ai lavé quatre plats, choisis çà et là, à mon caprice, et j'ai obtenu, en une heure, soixante francs. On y a lavé un plat de trois mille cinq cents francs, paraît-il, et le gouvernement a perçu cette année trente livres d'or, en tant que dixième du revenu brut de cette propriété. Les pépites de l'Eldorado sont plus grosses et peut-être un peu plus roulées que celles du Bonanza : l'or y est moins pur, environ quinze dollars à l'once.

Ce n'est pas tout : les lots de montagne, du 1 au 30, et surtout aux environs des 17, 13 sur le French-Gulch, sont d'une richesse encore plus grande; mais, comme sur le Bonanza, leur exploitation en est des plus coûteuses.

On y a obtenu des plats de quinze cents à quatre mille francs. Les claims de montagne du French-Gulch sont situés à cinq cents pieds de hauteur, tandis qu'au bas des collines que vient baigner l'Eldorado, on n'a rien trouvé.

Le 21 était à un Dauphinois, Jean Brenier, qui l'a revendu dès le début deux cent trente-cinq mille francs au capitaine Healy.

Le 29 appartient à Ch. Anderson qui en a refusé, et cette fois c'est vrai, cinq cent mille francs en 1897. Il l'avait acheté quatre mille francs en 1896, de Win Oler, un Suédois. On prétend, car il faut toujours que la légende se mêle à la réalité, qu'Anderson y a trouvé une cave d'or, des stalactites d'or à droite et à gauche, partout, à y mourir d'extase quand le soleil y est entré avec lui!

Le 30 est tout en or. Il fait la fortune de A. Mc Donald. Ogilvie dit qu'on en retirera un minimum de un million de dollars. Un seul homme y a lavé en vingt-quatre heures deux cents livres d'or. Le lit de roches y est plus profond que partout ailleurs. Les morceaux de quartz adhèrent encore aux pépites qu'on y ramasse.

Le 36 a produit la plus grosse pépite, je crois, du Yukon. Elle vaut trois mille francs environ [1].

Le 37 est le dernier où soient pratiqués des travaux considérables. Les puits n'y ont que de dix à douze pieds de profondeur ; le ruisseau qui coulait du sud-ouest au nord-ouest se détourne maintenant du sud au nord, et les claims de montagne y abandonnent la rive gauche pour la rive droite.

Tels sont les trente-sept lots de cinq cents pieds qui, d'après Ogilvie, jetteront dans la circulation deux cent vingt-cinq millions de francs au minimum...

Du 33 au 47, les travaux vont en diminuant; donc, quoi qu'on en dise, il en est de même pour leur richesse aurifère, puisque, encore une fois, toutes les

1. C'est celle qui est représentée sur la couverture du volume.

exploitations que nous venons de parcourir se sont faites au moyen du revenu immédiat du sol.

Au 47, nous trouvons la forêt et un Canadien épuisé, malade, se traînant à peine :

— J'ai pris le claim à moitié et j'y ai trouvé de grosses pépites; tenez, voyez plutôt! mais il y en a si peu... et puis je ne peux plus travailler, j'ai des taches noires aux jambes. C'est le scorbut qui monte, monte... Je vais « sortir » du pays. Il n'y a pas un seul puits de creusé après les miens, excepté au 49, où deux Français de France ont fait un trou.

Ce fut le 1er septembre 1896 qu'Antoine Standard, de Litte (Autriche), campa au confluent du Bonanza et de l'Eldorado. Ils étaient cinq à dévorer ensemble le dernier morceau de lard rance. Le lendemain le jeune Autrichien découvrait l'or sur l'emplacement qui est devenu le claim n° 2.

Le 2 septembre, Halstead, un Norvégien remonté en grande hâte de Forty-Mile, mettait dix minutes à planter les deux piquets de son claim n° 3. Chaque minute lui a rapporté ce jour-là cinq cent mille francs.

*
* *

Sur les sommets qu'embrasait le soleil depuis minuit, c'était un ravissement d'entendre chanter les grives sous les bouleaux blancs et verts, au bord de l'Eldorado, non pas celui d'en bas, déchiqueté, sali à en devenir une boue coulante, mais celui d'en haut transparent et clair à vouloir s'y plonger, s'y rouler pour se purifier à son frais contact, y oublier ses fantastiques trésors... Sur son lit de mica il courait vite

vers la vallée profonde, en disant, lui aussi, la chanson des bois qui guérit et console, celle qui fait oublier les millions et le veau d'or, celle qu'un jour chercheront en vain dans leurs parcs improvisés à coup d'argent les fils des millionnaires de l'Eldorado. Et quel parc, même royal, vaudra jamais celui-là, où tout un monde de la forêt s'ébattait au bon soleil, à côté des pins centenaires, au milieu des aubépines en sang, tandis que les poules de prairie gloussaient le rappel de leurs vagabondes couvées!

Cent lots sur les quarante et un kilomètres du Bonanza, quarante sur les treize kilomètres de l'Eldorado, une trentaine d'autres sur le Hunker et le Bear creek, ont fait la célébrité du Klondike.

Bien que ces gisements soient d'une étendue relativement restreinte, leur richesse est tellement grande, surtout sur l'Eldorado, qu'elle n'a pas été exagérée par la presse, ce formidable levier qui vient de jeter au Yukon plus de trente-cinq mille chasseurs d'or. Car il en survient tous les jours, et ceux du Mackensie (route d'Edmonton), ceux du Teslin (route de la rivière Sitkeen) ne sont pas encore arrivés, pas plus que ceux des paquebots de Seattle ou de San Francisco, quatre mille qui ne sont attendus que vers le 15 juillet. Les steamers qui ont remonté jusqu'à Dawson depuis le 7 juin sont ceux que les glaces tenaient emprisonnés l'automne dernier en différents points du fleuve. Un long hivernage, une rude leçon de patience pour leurs passagers!

La faute grave des journaux, on peut dire même le crime, a été d'annoncer, d'inventer des découvertes aussi extraordinaires sur tous les affluents de l'Eldorado, du Bonanza, du Hunker ou du Bear, ce qui est

faux. De l'or, ils en ont presque tous, mais pas assez pour procéder à sa coûteuse extraction. Les propriétaires de ces lots sur les Boulder, American, Queen, Adams, Homestake, Irish-Gulch, French-Gulch, Gay, Last-Chance, Independance, Hester, etc., sont de ceux auxquels faisait allusion le commissaire du Yukon quand il écrivait : « Des spéculateurs cherchent à vendre dans l'Est des milliers de claims où il n'y a jamais eu assez d'or pour justifier le moindre travail d'extraction. »

Sans doute, la question sera autre le jour où le ravitaillement et la main-d'œuvre seront plus faciles ; mais, en attendant, les réactions inévitables des grandes émigrations de peuple ont déjà commencé à Dawson.

Beaucoup de chasseurs d'or quittent le pays où ils s'étaient jetés si à la légère, et ne se donnent pas la peine de le parcourir ; ils s'imaginaient sans doute qu'après leur pénible voyage, ils n'auraient qu'à ramasser à la cuiller le précieux métal sur les rives du Klondike. D'autres gagnent le territoire américain, s'en vont à droite, reviennent à gauche, refluent sur Dawson, affolés, perdus dans l'immensité du pays « à prospecter », tandis que s'avance l'hiver. Un certain nombre enfin cherchent pratiquement, sérieusement, et il semble impossible que le succès ne vienne couronner leurs efforts, car le Klondike ne doit pas être l'unique poche d'or du Yukon. Déjà des centaines de mineurs se pressent à la porte du commissaire de l'or, pour y enregistrer leurs droits sur la découverte faite sur le Mac-Question, à 145 kilomètres de l'embouchure de la Stewart [1]. Le Mac-Ques-

1. Cet affluent est à moitié chemin entre l'embouchure de la Stewart et le Beaver, rive droite.

tion descend sur le versant opposé du Klondike, et la Stewart est une des rivières qui roulent le plus d'or fin. Trois cents mineurs y récoltaient sept cent cinquante mille francs en 1887. Actuellement ils sont trois mille à son embouchure sur le Yukon, là où il n'y avait pas cent personnes quand nous y avons accosté en mai 1897.

Le Klondike a expédié sept millions cinq cent mille francs de pépites en 1896, douze millions cinq cent mille en 1897. On peut affirmer qu'en 1898 Dawson recevra au moins trente millions, dont douze du Bonanza, quatorze de l'Eldorado, quatre du Hunker, Bear, Dominion. Chiffre considérable, sans doute, mais qu'il serait intéressant de comparer au coût de la levée en masse des futurs mineurs en cette même année.

Deux mots en passant sur l'organisation judiciaire et militaire du nouveau district. Le commissaire du territoire a des pouvoirs discrétionnaires, excepté sur le juge de la cour suprême. Le commissaire de l'or, celui des terres de la Couronne, les officiers de la police « montée » (soixante hommes seulement à Dawson) administrent la cité naissante. L'énorme majorité des Américains a retardé jusqu'ici l'établissement d'une municipalité.

Il est à propos de remarquer ici le bon ordre qui y règne, ainsi que sur les gisements aurifères. C'est là un résultat admirable et dont on ne saurait trop féliciter le commissaire du Yukon et les capitaines Stearns et Harper, au milieu d'une population où se sont évidemment glissés plus d'un « desperado » de l'Ouest américain. La vigueur avec laquelle sont appliquées les lois britanniques, la difficulté de s'échapper du pays, ont empêché jusqu'ici les mineurs de se livrer

aux violences si fréquentes dans les anciens camps miniers d'Amérique. Dawson city est soumise au régime militaire sans que nul s'en doute, grâce à l'heureuse politique du major Walsh.

Sa population flottante, d'environ quinze mille personnes, se compose : 1° d'une très grande majorité d'Américains ; 2° d'un nombre considérable de Canadiens français ; 3° de Français et de Suédois ou Russes en même nombre ; 4° de très peu d'Anglais et étrangers de toutes nations.

## XIII

### LES PLACERS DU HUNKER ET DU BEAR.

Dawson city, 22 juillet 1898.

Les grands bateaux à roue que l'hiver tenait immobilisés tout le long du Yukon sont arrivés à Dawson et déjà repartis pour Saint-Michaël. Ils ont amené ces deux sœurs de la Miséricorde de Québec dont j'ai parlé plus haut; ils ont ramené vingt millions de francs, premier tribut que le Klondike envoie cette année au monde civilisé. La plupart de leurs heureux possesseurs les escortaient. Voulez-vous quelques chiffres? Un Canadien français, P..., l'un des rois de l'Eldorado, a emporté dans ses sacs de peau cinq cent mille francs; sa remise à la Couronne (dix pour cent sur son revenu brut) a été de quatre-vingt mille francs : son autre tribut à Dawson, plus volontaire, celui-là, et justement réparti nuit et jour entre les trente et quelques tripots de la capitale, a été de quinze mille dollars en quinze jours. Son associé, lui, ne « sort » pas du pays. C'est un sage qui répète à chaque instant :

— Qu'est-ce que je trouverai ailleurs de mieux

ju'ici pour faire rouler mes pépites entre les femmes et les bars?

Eriksson, du 10 de l'Eldorado, Humboldt Gates, du 28, Neil Mac-Kay, Picotte, Standard, etc., sont aussi partis sur l'*Alice*, le 7 juillet, avec des piles, des piles énormes, presque aussi hautes que celle de A...,

ANTOINE STANDARD.
Né en Autriche en 1867, émigré aux États-Unis en 1887, passé en Alaska en 1896, découvrit l'Eldorado le 1er septembre 1896.

l'heureux possesseur des claims 3, 4, 5, 6, sur l'Eldorado, soit cinq caisses de fer-blanc renfermant chacune deux mille onces d'or, soit un total de huit cent mille francs [1].

Ledit A... m'a demandé des lettres d'introduction pour les citoyens « proéminents » de Cannes, où il passera, pour aller dépenser son quasi-million sur les côtes d'azur. Je n'ai pu retenir une discrète insinuation : celle de remettre à trois générations sa demande

1. A seize dollars l'once, valeur courante à Dawson, une tonne d'or vaut deux millions trois cent quarante mille trente-deux francs.

d'entrée comme membre du Cercle nautique. Voilà comme on se crée gratuitement des ennemis! Pourtant sa douce fiancée, à défaut de fleur d'oranger, emporte avec elle deux cent cinquante mille francs de pépites en un amour de petite cassette. Ce sont ses économies de l'année, de quoi faire bonne figure au vieux monde.

Citons encore Emile Gay, du claim 18 de l'Eldorado. Originaire du Dauphiné, il émigra aux États-Unis en 1878, passa en Alaska en 1896. Un énergique et un heureux.

Je citerai aussi Burke, surnommé « le prince », du 3e claim de montagne du 17 de l'Eldorado. Encore un dont la fortune si soudaine et si récente a enfiévré le cerveau de ses camarades de misère. Descendu sur les lacs, en janvier 1897, sans ressources, presque sans vivres, il se mettait à percer les trous du 9 (Eldorado) à sept francs cinquante l'heure. En mars, un des troncs d'arbre qu'il halait de la montagne pour les brûler au fond des puits, écorcha sur la terre glacée deux ou trois grains d'or. Il les vit briller dans le sillon, et, le même jour, il quittait son patron, pour aller creuser là une excavation, à son compte cette fois. Seulement il n'y trouva plus d'or. On eût juré que quelque mauvais plaisant avait semé les premières pépites sur son chemin. Et quand une semaine plus tard, le soir, autour du poêle rouge, ses anciens compagnons lui demandèrent des nouvelles de sa merveilleuse découverte :

— Damnés que nous sommes tous; est-ce qu'il y a jamais en ce monde deux sous de veine pour nous?

Les blasphèmes sortirent de ses lèvres crispées, éclatèrent à travers la fumée des pipes, où l'on ne distinguait plus ceux qui l'écoutaient, accroupis sous

le toit bas de la cabane, tristes et silencieux. Et pourtant, son heure était bien proche, puisque le surlendemain la chance venait à lui : des morceaux d'or tombaient comme grêle, à vingt-deux pieds de profondeur, si serrés, si nombreux, qu'il en extrayait

ÉMILE GAY.
Du Dauphiné, émigré aux États-Unis en 1878, passé en Alaska en 1896.
(Claim n° 13. Eldorado.)

cent vingt-cinq mille francs en trois mois et vendait le restant sous terre deux cent cinquante mille francs pour « sortir », lui aussi. A présent, les pauvres damnés, ce sont les autres, ceux qui restent par derrière, dans la grande nuit boréale. Lui, le prince — ne riez pas, ceci est déjà arrivé au Yukon — rattachera peut-être un jour ses origines à une des premières familles d'Angleterre, de celles qui émigrèrent jadis en Amérique sur le *May-Flower* où, d'après les

reconstitutions actuelles de généalogies, ils ne devaient être que 30 000 passagers. Leurs qualités d'énergie, d'indomptable ténacité expliquent à coup sûr la réussite de leur descendant au Klondike. L'hérédité, c'est l'homme.

*
* *

D'autres petits bateaux ont suivi l'*Alice*, entre autres le *Gouverneur-Stoneman*, ce remorqueur parti de San Francisco le 9 août 1897 et que les glaces avaient bloqué sur la rivière Novokokat, sur le Yukon, à 1 287 kilomètres de Dawson. La débâcle l'ayant rendu libre le 29 mai, il fila pour la capitale du Klondike où il n'est arrivé que le 6 juillet. Il en est reparti le 8, poussant devant lui deux grandes barques, surchargées de monde à en sombrer, non pas de citoyens « proéminents », mais de pauvre, de misérable monde, de ceux auxquels le cœur a failli en débarquant à Dawson. Pour se remettre, ils ont bu, là, un verre de whisky, et c'était bon après les passes du Chilkoot, la descente des lacs, ces trois mois de vie sauvage, de fatigues et de dangers à briser des lutteurs plus jeunes. Ensuite, pliés en deux sous le poids de leurs outils et de leurs vivres, ils sont allés plus loin gratter la terre au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, battant à la grâce du temps ces déserts où ils ne trouvaient que de la glace; mais cet éloignement effroyable du *home*, cette rupture aussi complète que soudaine avec notre vieille civilisation, le désenchantement de l'arrivée, toutes ces désillusions enfin de chaque trou creusé pour rien, ont été trop forts pour eux. Leurs beaux châteaux au Klondike ont vite croulé

ans même leur laisser un seul souvenir, et lorsque la éroute est venue, elle leur a fait jeter à vil prix, dans a rue, leurs approvisionnements d'une année pour se auver plus vite! Voyez-les descendre maintenant au ré du fleuve menteur, sombres, le chapeau sur les eux, l'âme et le corps brisés, fumant à peine la pipe les mauvais jours, c'est une vraie descente du Tibre ar Hébert, car leur fièvre valait bien celle des campagnes romaines... et la voilà disparue, cette avant-garde de la grande panique finale qui entraînera bientôt plus de la moitié des émigrants. Pourquoi ne sont-ils jamais venus ici, eux qui n'avaient pas reculé devant une hypothèque sur la terre paternelle afin de parer aux dépenses du voyage? Pourquoi, puisqu'ils devaient à la dernière heure... mais qui donc aura le courage de les blâmer comme ils le méritent?

Ce pays, cependant, offre des certitudes d'aisance, des chances de réussite exceptionnelles à un pauvre homme. Avez-vous oublié madame Lavoie qui vint me demander avant mon départ de Montréal, de lui réexpédier son mari franc de port? Eh bien, je l'ai trouvé, le vieux, à l'hôpital où venait de le jeter un de ces accès de fièvre d'or qu'on nomme ici *stampede*, emballement, et que nous verrons bientôt à propos du ruisseau Dominion. Sur le lit où il gisait, perclus de rhumatismes, d'usure prématurée, nous avons causé ensemble du pays qu'il n'a quitté que depuis un an.

— Je voudrais bien le revoir... oui, ben, mais je vous avertis que je fais de l'argent icite, gros, gros, gros! Je maganerai encore une année pour le moins.

— Mais votre femme vous demande en grâce un retour immédiat. Allez-vous-en vous faire soigner par elle.

— Oh! ma pauvre vieille! Je le voudrais tant; mais c'est impossible, j'ai gagné ici trois mille piastres à pelleter la terre sur le claim de Picotte; il m'en reste deux mille sept cents. Je veux les doubler... et pis, moi aussi, je cours la chance de frapper un autre Eldorado. Qui sait?

Il a fermé ses yeux qui brillaient trop au fond de leurs orbites, mais j'ai eu le temps d'y voir passer ce « qui sait? » redoutable, les deux mots magiques qui gardent au Nord tant d'hommes jeunes et vigoureux aujourd'hui, demain épuisés, vieillis avant l'âge. Contre eux, qu'aurait pu mon éloquence? Lavoie restera « icite », il travaillera à cinquante francs par jour, car le travail est encore bien rétribué — ils sont tellement nombreux, ceux qui s'en vont tous les jours, — il se surmènera pendant ses dix à douze heures de travaux quotidiens, faisant à la hâte sa cuisine de mâle solitaire, écœuré par ces aliments cuits huit jours à l'avance et déjà fermentés. Mais s'il y laisse sa santé, il y gagnera en retour « de la belle argent », gros, gros, gros. Et voici une fois de plus l'histoire d'un pauvre homme au Klondike.

Prenons maintenant le cas de R. Picotte, ce Québecquois qui a traversé les lacs avec nous. A peine débarqué, le 16 mai, il a travaillé à soixante-quinze francs par jour sur le 9 de l'Eldorado, jusqu'au 1er juin. Ensuite il s'est rendu sur le 18 (au-dessus) du Hunker, où il acquitte au nom du propriétaire des obligations légales, à savoir quelques travaux de mine et un séjour de présence de trois mois chaque année. Pour cela il reçoit quatre mille francs. Son trimestre expiré, il retournera travailler au 9 de l'Eldorado, à un dollar de l'heure, sans passer par Dawson, dont il se méfie à juste titre.

— Jamais, m'a-t-il dit, je n'ai vu de pays où l'on gagne aussi vite autant d'argent, mais jamais aussi où l'on soit plus tenté de le dépenser quand on va en ville!

Son cas n'est pas une exception, c'est celui d'un travailleur énergique, résolu à ne pas perdre son temps au Yukon en regardant couler l'eau du fleuve ou en bavardant sur Mc Donald, Burke, sur telle ou telle fortune subite; il est au contraire très décidé à profiter de toutes les occasions de travail qui passent à sa portée. Enfin et surtout, qualité plus rare et bien plus indispensable, puisque d'elle dépend le bon fonctionnement de la « machine », il sait ordonner son sommeil, ses repas, régler sa vie arctique, et c'est à cela, sans doute, qu'il doit de conserver sa belle santé de gars canadien.

*
* *

Puisque nous voilà sur le Hunker, nous allons en remonter le cours comme nous avons fait pour le Bonanza.

Le Hunker se jette dans le Klondike à 23 kilomètres au-dessous de Dawson. Son cours, généralement du sud au nord, est de 27 kilomètres, les six premiers, au centre d'une vallée très large, n'ont pas été divisés en claims, faute d'or. Les gisements n'apparaissent qu'à la jonction du premier affluent de gauche, Last Chance, au n° 80, soit quatre-vingts lots au-dessous de la découverte. Il y en a quarante au-dessus. La profondeur moyenne du lit de roches y est

plus grande que sur l'Eldorado, et l'or qu'on y retire y est beaucoup plus pur. Il est recouvert d'un sédiment ferrugineux qui le ronge, comme disent les mineurs, et le fait parfois rejeter par les orpailleurs novices. Le sable de fer magnétique y abonde plus que partout ailleurs, au milieu des morceaux brisés de quartz et de schiste micacé.

Tantôt fort large, tantôt excessivement resserrée, la vallée du Hunker déconcerte les plus habiles chercheurs par le caprice de ses cachettes d'or, riches ici, pauvres à côté, avec des sautes subites autant qu'inexplicables. Les montagnes de l'âge paléozoïque s'y élèvent de chaque côté à plus de quinze cents pieds, mais par terrasses successives dont les angles et les retraits auraient été arrondis et remplis par l'humus ou la mousse des siècles, au point que, du ruisseau même, l'horizon immédiat semble n'être coupé que par de simples collines. Le sol, en certains endroits, n'est pas éternellement gelé comme sur les rives du Bonanza ou de l'Eldorado.

Les meilleurs lots se comptent de 10 au-dessus à 29 au-dessous, jonction du Gold Bottom, où Ogilvie mentionne dans son rapport officiel un filon de quartz aurifère. Je n'ai pu le retrouver, il a été sans doute trop exploité par les journaux de Seattle et des États-Unis qui en avaient fait un second Treadwell, de quoi donner de l'ouvrage à plus d'un millier d'hommes !

Redescendons au 80. Il n'a de remarquable que son hôtellerie qui devait être le *nucleus* d'une ville, d'après le plan d'un chimérique spéculateur. En ce pays où l'on ne rêve qu'à gagner des richesses... pour faire d'abord un bon dîner, on peut lire la plus délicieuse des enseignes :

*Last chance to fill your skin.*

Me pardonnerez-vous une traduction consciencieuse : « Dernière chance de vous remplir le ventre ! »

Et ces sept mots vous impressionnent mieux qu'un long discours, quand on passe par là et qu'il vous reste en sac le prix d'un repas : dix-huit francs et demi !

Jadis, les mammouths venaient paître en troupeaux monstrueux les prairies qui entourent cette future cité, car on en retrouve quelques ossements dans le sol, à douze pieds de profondeur. Le sentier qui court au-dessus de leur cimetière y est excellent, tout au moins pour un pays où il faut « trotter dans sa gourmette », comme au retour du Bois, à cause des mille et un *impedimenta* qui entravent la marche. Lors de notre passage, de petits papillons violet pâle voltigeaient sur les gueules-de-loup ouvertes, les aubépines fleuries, les campanules penchées, et nous sommes arrivés par de véritables bosquets de toute essence vers le 60, où il y a deux puits d'examen et une cabine vide, ainsi qu'au 52. Il n'y a presque pas de travaux, du reste, jusqu'au 30, sauf sur le 41, qui a été sérieusement exploité, et le 43, cadeau de Win Oler à un de ses amis arrivé trop tard pour occuper un claim quelconque. C'est ce claim 43 qui a prouvé la richesse des gisements du Hunker.

Au 30 (Pat Galrin), quatre puits ont « frappé » les galets à vingt-deux pieds de profondeur, et j'y ai lavé trente-huit sous au plat. C'est là que se jette le Gold-Bottom, où Ogilvie a cité, toujours d'après les dires des mineurs, une autre veine de quartz fort riche, cent à mille dollars à la tonne. Personne n'a pu me l'indiquer. Quelques claims du Gold-Bottom ont donné jusqu'à soixante-quinze francs au plat, tandis que

les suivants étaient abandonnés par ceux qui les exploitaient à mi-fruit.

Il n'en a pas été de même au 33 et au 26 en dessous du Hunker, où deux Canadiens, Thibert et Bouchard, se déclarent fort satisfaits de leur campagne d'hiver. Ils y ont atteint le lit de roches à vingt-trois pieds de profondeur.

Voulez-vous luncher au 25? Il appartient à Doré, un autre Canadien français qui en a repassé le quart, toujours à moitié de revenu, à Juneau, le fameux Juneau, l'ancien prospecteur millionnaire du Silver Bow Basin, fondateur de Juneau sur le golfe d'Alaska en 1880, fils lui-même d'un créateur de villes, puisque son père éleva Milwaukee, comme les Beaudien ont construit Détroit et Chicago. Pauvre Juneau, petit gars de Saint-Paul-l'Ermite, là-bas, près de Montréal, errant au nord depuis plus d'un demi-siècle et dont la barbe grise, les longs cheveux salis au cours d'ivresses quotidiennes, font pitié dans les rues de Dawson! A peine s'il a encore sa raison, malgré la vigueur exceptionnelle de ses soixante-neuf ans... Aurait-il été plus heureux dans sa tranquille paroisse, entouré de l'affection des siens, près des vieux, sur la terre où ils sommeillent...? Combien de millionnaires du Bonanza ou de l'Eldorado lui ressembleront dans vingt ans?

Le 18 au-dessous est un des meilleurs lots : dans une veine de six pieds d'épaisseur, on y a lavé quatre louis au plat; excellents résultats aussi aux 7, 8, 9, avec une brusque saute du 18 au 7. Le 9 a produit onze cents onces d'or en 1898, après très peu de fouilles, soit quatre-vingt-huit mille francs. Le 3 a donné une fois, dit-on, quinze cents francs au plat, tandis que le 4, qui appartient à un Suédois, varie de un dollar à cinquante. Cela m'a paru légèrement exa-

géré, après mes recherches personnelles sur lesdits emplacements.

La découverte est encore à l'heure actuelle la propriété de celui qui l'a faite et a donné son nom au ruisseau, le vieux Hunker (né à Wittemberg, Allemagne, en 1851). Au moment où R. Henderson, F. Swanson et Munson essayaient le Gold-Bottom, Hunker, alors associé à Cormack, ne voulut pas quelques jours plus tard aller le rejoindre sur le Bonanza. On l'avait lancé si souvent déjà sur de fausses pistes! Cette fois, il a pu se frapper la poitrine et dire : *Meâ culpâ!*

Au-dessus de la découverte, tous les claims sont travaillés, du 1 au 6. On les écorche ainsi que nous l'avons vu faire sur le Bonanza; du 6 au 10, il y a eu bien peu de gravier lavé, et du 10 au 40 à peine quelques trous d'essai. J'ai lavé cinq plats au 16, pour n'y trouver chaque fois que deux à cinq sous. Une fraction de cent cinquante-quatre pieds entre le 15 et le 16 appartient à un israélite; c'est le premier de sa race que je rencontre comme propriétaire sur les « creeks ». Le claim 18, où nous retrouvons notre ami Picotte, appartient à un Belge, Liauteaud, et à un Savoyard, Petit-Jean. Ils en demandent cent cinquante mille francs. Le 22 est à vendre au même prix.

C'est là que le Hunker bifurque; la branche de gauche est prise jusqu'à la source numéro 50. Le 23, à Deslauriers, donne, dit-il, quatre francs cinquante au plat. Il a réussi à occuper ce lot à la barbe de l'ancien propriétaire qui n'avait pas satisfait aux exigences de la loi.

Maintenant, il en veut soixante-quinze mille francs, et en a *refusé* — encore, toujours, ô dieux puis-

sants! — cinquante mille francs. Plus haut, toute exploitation, même à l'état d'embryon, s'arrête aux numéros 33, 34, 35. Et après, c'est le faîte de l'énorme dos d'éléphant qui nous sépare du versant de l'Indian river. Les bois s'arrêtent à une altitude de quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer; plus haut on ne trouve, à travers les broussailles, que quelques arbustes et toujours de la mousse. A l'ouest s'élève une sorte de pain de sucre, un dôme plus élevé d'environ huit cents pieds d'où l'on aperçoit au sud le Quartz creek, tributaire de l'Indian river, au sud-ouest le Sulphur, affluent du Dominion, qui descend à l'est, pour tourner au sud, et puis, au nord, le Hunker, et à l'est, pour revenir au nord, le All Gold. — A seize kilomètres de là, en suivant la crête de la montagne, on se trouve entre une nouvelle pieuvre gigantesque de ruisseaux courant en tous sens, le Bonanza au nord, comme l'Ophir, qui tourne ensuite au sud, où descend la Nine Mile, tandis que le Chief gulch s'en va au-nord-ouest pour rejoindre plus tard l'Eldorado.

Ce dôme se compose de schistes micacés avec des veines d'ardoises noires, de serpentine, de quartz où notre analyste T... ne retrouve pas de quantités appréciables d'or. On ne distingue pas l'action des glaciers millénaires dans les vallées comme au lac Bennett et, parfois, on serait tenté de dire à l'instar de quelques vieux mineurs : « Les dépôts d'or de l'Eldorado ont été laissés là par des populations antédiluviennes! » De plus, les ruisseaux qui coulent au nord et à l'est se sont creusé des vallées beaucoup plus profondes que ceux qui descendent au sud. Mais ces derniers sont pauvres. En résumé, bien que chaque propriétaire du Hunker y conserve jalouse-

LE HUNKER. — CLAIM N° 35 EN DESSOUS.

nent ses lots, moyennant une dépense minima de inq mille francs par an, on peut dire qu'il ne s'y encontre pas plus de trente bons claims : ils y sont les plus irrégulièrement répartis, « spotted », comme lisent les mineurs. Sans doute la main-d'œuvre, ainsi que les vivres, étaient introuvables en 1897, t le Hunker ne sera réellement exploité que plus ard ; mais les premières recherches font certainement prévoir l'abandon d'un nombre considérable de ces lots. D'autres seront cédés à vil prix, qui, scientifiquement exploités par des sociétés, donneront des résultats satisfaisants.

Quant aux affluents, dont les journaux encore une fois nous avaient cité des richesses pareilles à celles du Bonanza et de l'Eldorado, ces ruisseaux tels que le Hester, le Little-Jem, l'Ontario, etc., tous en un mot, à l'exception du Gold-Bottom et d'une partie du Last-Charice, n'ont pas assez d'or pour justifier une exploitation aurifère dans les conditions actuelles. Des dollars, ils n'en produisent qu'entre les mains des spéculateurs qui les offrent aux nouveaux venus ou se réservent pour les *capitalistes*. Oh! le beau mot et l'espèce rare! Jusqu'ici, elle n'est pas apparue à Dawson ; par les lacs, il n'est descendu que des pouilleux sans sou ni maille, et les bateaux de Saint-Michaël, eh bien, c'est à croire que les Espagnols les ont dévorés, puisqu'au 20 juillet pas un n'était encore arrivé!

* * *

Vous parlerai-je des claims de montagne? Depuis quelque temps, ils hantent tous les cerveaux; tout

le monde en prend, c'est à en devenir fou. Le temps d'équarrir un arbre et d'y signer sa prise de possession. « Je déclare occuper aujourd'hui, etc. »

Si personne ne vous voit, vous en prenez ainsi une demi-douzaine pour vos amis et vous signez pour eux (premier faux). C'est leur affaire ensuite d'aller prêter le serment (deuxième faux) où ils déclarent s'être rendus en personne sur ledit terrain, avoir de bonnes raisons pour croire qu'ils y trouveront de l'or. Cela fait, votre digestion un moment ralentie reprend son cours normal. Vous êtes propriétaire au Klondike, vous pouvez faire figure dans le monde et, s'il n'y a pas de pépites à six pieds sous terre de votre claim de montagne ou de vos moitiés de claims que vous repassent vos obligés, alors, vous n'aurez pas à fouiller si profondément pour les hypnotiser jusque dans les portefeuilles des capitalistes. Quand donc apparaîtront-ils?

La vérité est que, en dehors de quelques points privilégiés, ces lots ne valent rien en général et en particulier sur le Hunker. Faisons toutefois une réserve pour ceux compris entre la découverte et le 20 en dessous, rive gauche. Rien ne justifie donc la fièvre de ceux qui en prennent chaque jour un peu partout.

Il y a quelque temps, je revenais sur le Hunker d'une chasse à l'orignal avec Bill Eau-qui-court. Il était trois heures du matin, nous étions deux fois las, fatigue et déception, nous n'avions rien vu, rien tiré, et ce, tandis qu'à trois kilomètres de notre affût un de ces animaux était venu flirter, à deux heures après minuit, autour d'une jument au piquet. Nous venions d'en relever les traces avec la plus profonde amertume. A trois heures et demie, nous rencontrons

quatre hommes, évidemment de fraîches recrues du Klondike, des « tchi-tcha-kos », comme disent les Indiens, pour qui tout nouveau venu arrive de Chicago. Ils étaient très excités, même légèrement familiers.

— Bonjour, mes enfants! Pourriez-vous nous dire quel est le dernier « excitement »? Nous suivons depuis Dawson les mineurs que vous avez dû rencontrer en avant, et qui savent quelque chose, bien sûr, à voir leur train d'enfer!

Bill s'est mis à jurer entre ses dents, puis a répondu :

— Étrangers, ce sont de braves gens qui retournent chez eux; ils ont assez du pays; faites comme eux, si vous tenez à votre peau!

— Oh! vous ne voulez pas parler, ça se voit! Au moins, dites-nous où il reste des claims de montagne à prendre? Il n'y en a plus ici!...

— Plus ici, *great Scott!* Mais allez donc ouvrir les yeux sur la rive gauche au lieu de vous suivre à la queue-leu-leu sur la droite! Et de l'or, vous savez, vous en trouverez autant que dans ma poche, ou dans votre maudite cervelle de « tchi-tcha-kos! »

Bah! ils ne se sont pas fâchés. Ils n'en avaient pas le temps, et filaient déjà au pas gymnastique sur l'autre rive. Le lendemain, il y a eu quatre claims de plus à inscrire sur le grand livre du Klondike, plus trois cents francs à l'avoir du gouvernement.

***

Ils auraient pu, les deux « tchi-tcha-kos », s'épargner dix kilomètres de trot et, à quatre lieues de

Dawson, tourner à droite pour remonter le Bear creek, qui se précipite dans le Klondike à travers une gorge abrupte de cent mètres de large à peine. Tous les claims de collines y sont encore à prendre[1] et ceux du ruisseau lui-même ne sont pas à dédaigner, puisque le Bear, sur ses onze modestes kilomètres de cours, a déjà fourni autant d'or que le Hunker, et présente un phénomène assez rare, celui de deux veines aurifères, l'une d'or fin, l'autre d'or en pépites.

Mais le Bear se trouve en dehors du grand chemin, la foule des moutons l'ignore et, si personne n'y va, pourquoi irions-nous y perdre notre temps au lieu de suivre à l'œil ou à la piste ceux qui courent en avant? Où? Ils ne le savent même pas.

Il vaut pourtant la peine d'être étudié, ce ruisseau de l'Ours dont les trésors furent découverts par un Allemand, immédiatement après la bonne fortune de Cormack sur le Bonanza. Sa configuration ne ressemble en rien à celle des vallées de l'Eldorado ou du Hunker. Le ruisseau y est resserré entre des montagnes abruptes et très hautes, sauf une ou deux terrasses sur la rive gauche. De véritables forêts les recouvrent; seulement, un incendie vient de les ravager et c'est à peine si l'on peut y respirer. Les meilleurs claims se trouvent du 20 au-dessous (embouchure sur le Klondike) au 5 au-dessus. Il y a vingt lots au-dessous, quatorze au-dessus, jusqu'à la bifurcation, et vingt-six sur l'affluent de gauche, le Lindo. Ces derniers n'ont pas de valeur. Le 17 au-dessous

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, de l'or a été trouvé sur les collines du Bear et plus de mille personnes s'y sont ruées pour piqueter leurs lots de montagne.

appartient à Butler, le jeune propriétaire du 24 A. au-dessus, sur le Bonanza. Le 13 est à un Suisse, qui ne veut rien dire, mais dont la bonne figure épanouie parle toute seule, surtout quand il nous annonce sa visite à l'Exposition de 1900. J'ai su que sa campagne de 1898 lui laissait un gain net de cent dix mille francs. Le 12 appartient à notre ami Laroque, du 22 au-dessous Bonanza. Le 4 est à Quigley, qui a donné son nom à un autre petit ruisseau entre le Klondike et le Bear. Il en veut deux cent mille francs.

La moyenne des lots du Bear est préférable à celle du Hunker, les dépôts y sont plus réguliers que sur le Bonanza, leur rendement est considérable et pourtant ils n'ont pas attiré l'attention publique, faute de réclame. Mais leurs propriétaires n'en avaient pas besoin, surtout de cette incroyable réclame de la côte du Pacifique où les journaux répétaient à l'envi au lendemain du Klondike :

« Personne au monde ne pourrait supputer ce que produira cette région l'année prochaine. Ce sera un chiffre pyramidal. Des *douze cents* claims du district pas un qui ne soit riche à millions; l'or y est partout, à côté, dans ce réseau de cours d'eau qui couvre toute une immense région inexplorée, en attendant les audacieux moissonneurs! »

Or, il n'y a pas plus de deux cents lots sur le Bonanza, l'Eldorado, le Hunker et le Bear, — toutes découvertes datant de 1896, — et une cinquantaine de claims de montagne, — découvertes de 1897 à 98, — qui donnent de beaux résultats à l'heure actuelle. Le Dominion en laisse entrevoir d'autres; mais son revenu comme ses exploitations ne peuvent encore figurer dans le bilan du Klondike.

Il serait oiseux d'insister sur l'exagération de la presse de Vancouver, de Seattle, de San Francisco, etc., quant à l'étendue des célèbres gisements aurifères. On était malheureusement d'autant plus porté à les croire que les vaisseaux du Yukon rapportaient à la même époque de splendides cargaisons de pépites. J'ai déjà dit que le Klondike avait produit deux millions cinq cent mille dollars en 1897. C'est quatre millions de dollars qu'il faut dire, car une grande partie du revenu des lavages est restée dans le pays sous forme de travaux nécessaires à de plus grandes exploitations. J'ai dit aussi qu'à mon avis les caisses et les bourses des États-Unis ne recevraient pas plus de six millions de dollars du Klondike en 1898. En toute justice, je dois terminer cette rapide étude par l'appréciation d'un homme qui connaît beaucoup mieux que moi la question, puisqu'il possède des claims un peu partout et habite le pays depuis longtemps, M. Mc Donald, le roi du Klondike. Cet Écossais catholique qui franchit le Chilkoot en 1895 et, faute d'un dollar, priait un des pères jésuites du Yukon de lui faire crédit d'une messe en 1896, possède aujourd'hui des intérêts dans plus de soixante des meilleurs claims du Klondike. Selon ses propres paroles, « le Klondike produira, d'avril à septembre 1898, cent millions de francs. Si ce n'était l'impôt de dix pour cent du gouvernement, ce chiffre-là serait dépassé : mais cette taxe aura pour résultat fatal une diminution considérable des fouilles aurifères en 1899. »

Leurs fouilles aurifères, j'en aurais donné la moitié, moi, pour assister, à Montréal, aux conférences de M. René Doumic qui y est venu, comme jadis M. Brunetière, nous apporter la bonne parole de France, la

semer en un terrain où elle ne mourra pas, non, jamais. Ce jour-là, ils ont fait mieux qu'œuvre d'art ou de littérature, ils ont fait œuvre de patriotisme, du plus haut, du plus pur, et, au soir de leur rentrée à Paris, ils ont pu se dire : « Je n'ai pas perdu mon voyage! »

Je ne pourrai me rendre ce témoignage. A travers les rumeurs de guerre, les mille et une nouvelles qui nous arrivent ici sans qu'on puisse distinguer le mensonge de la vérité, j'ai reçu les échos de l'impression produite par M. Doumic, et cela m'a reposé de ce sujet unique, l'or, cet hypnotisme de pépites, de millions.

Pourtant il faut vider le calice jusqu'à la lie! Suivons donc un enterrement à Dawson. On y meurt tous les jours, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, riche ou pauvre, de fièvres typhoïdes, diarrhées compliquées de mots barbares, inflammations de cervelle, méningite cérébro-spinale, que sais-je encore? Rangeons-nous derrière le cercueil de M. Stacey, ex-policeman de Tacoma, et de A. N. Anderson. Ils travaillaient ensemble sur le fameux n° 13 de l'Eldorado. Ce furent des funérailles « respectables » au surplus, et que décrit ainsi le *Skaguay-News* :

« Six dogues indiens, race malamoute, tiraient le corbillard : ils valent dix mille francs. Le bois du cercueil a coûté deux francs le pied, et les clous n'ont été payés que huit sous et demi la livre; la fosse enfin, qu'on a mis six jours à creuser dans le sol glacé, revient à mille francs. »

A présent, ils sont deux de plus à pourrir dans le charnier de Dawson, jusqu'au jour dernier où, même en ce coin perdu du monde, la trompette de l'ar-

change viendra leur dire : « Allons, levez-vous, il est l'heure! » D'ici là, la valeur marchande de leurs carcasses, je ne vous la dirai pas, puisque les Yankees ont omis de la supputer; cela seul manque à leur estime; cela seul ferait accepter la mort en Amérique, si elle vous y affranchit enfin du dieu dollar!

## XIV

### LA CHASSE AU YUKON.

Dawson city, 6 août 1898.

Ce fut mon ami Bill qui, hors d'haleine, vint m'annoncer, le 8 juin 1898, l'arrivée du premier bateau emprisonné cet hiver au milieu des glaces du Yukon. Tous les deux, nous courûmes au quai de Dawson, et voici qu'en effet, à l'horizon du fleuve, le *May-Queen* s'avançait lentement, avec des efforts, des crachements d'asthmatique impuissant à remonter le courant, tandis que nous étions là cinq mille badauds, hommes, femmes et chiens malamoutes, haletants, nous aussi, dans l'anxiété des dernières minutes : Arrivera-t-il? Arrivera-t-il pas?

Il arriva. Et, avant même qu'on eût attaché ses câbles au rivage, il n'y eut qu'un cri dans cette foule si muette jusque-là :

— En avez-vous à bord?

D'en haut, une voix nous répondit, triomphante :

— *You bet!* Vous pouvez le parier! Deux mille gallons!

— Hourra! oh! hourra!

Ce fut une explosion spontanée qui s'en alla rebondir d'une rive à l'autre du Yukon, monta jusqu'aux monstrueux éboulements du nord-est, où dorment, dit la légende, cinq cents Indiens qui y furent ensevelis pendant leur sommeil.

Au même instant, les chiens surexcités, eux aussi, se mirent à hurler un hymne wagnérien pour le whisky qui arrivait enfin à Dawson city, où il n'y en avait plus depuis deux semaines. Or, *nemo censetur ignorare* que le *scotch* quotidien est plus nécessaire au corps que le pain du *Pater noster*. Hourra! oh! hourra! Hip, hip, hip!

Donc, rien ne nous manquait plus, à Bill-Eau-qui-court et à moi, pour une expédition cynégétique en règle. Non pas une de ces bonnes chasses bourgeoises qui vers cinq heures du matin vous fait décrocher un lefaucheux pour battre des champs où l'on est sûr de faire tirer, je ne dis pas faire tuer, du gibier à ses amis, et après laquelle on rentre chez soi, harassé, mais avec un carnier rebondi, un appétit formidable! Oh! les jolis soupers, alors, si gais, un peu trop rabelaisiens peut-être, mais qui vous rajeunissent de vingt ans en une heure et font oublier la goutte héréditaire!...

Ce n'est pas non plus cet exercice de tir anglo-saxon où un domestique vous présente votre hammerless au bon moment : feu à droite, feu à gauche, deux pièces au tableau, quelquefois trois si le garde est malin. Vous lui repassez ensuite votre fusil, combinaison des plus pratiques quand il fait chaud et que vous avez déjà assez de votre propre personne à porter. Le soir, grand dîner au château, toutes ces dames décolletées, ce qui, mieux que le thé, vous empêche de dormir : chasse princière, parfois

ennuyeuse, quelque parfaite que soit l'hospitalité britannique.

Non, c'est une chose incomparablement plus décevante, puisqu'on bat souvent cinquante kilomètres sans rencontrer la moindre trace de gibier; autrement exténuante, puisqu'on se laisserait volontiers, au cours de la quête, tomber à terre pour ne plus remuer, ainsi qu'un animal fourbu et qui va mourir, et que, le soir, pour se remettre, il faut se contenter, pour tout repas, de lard et de café. Chasse des pays inconnus où l'on n'avance que la boussole en main, où l'on ne sait comment s'y prendre pour rapporter au camp le gros gibier abattu au fond du bois, à plusieurs lieues du campement : le cuisinier manque, la sauce aussi; c'est la faim et non l'appétit : pas un seul des conforts de la vie moderne. Chasse dure au delà de toute expression, chasse des pays vierges, dont on ne peut se faire une idée avant de l'avoir pratiquée et dont, pourtant, le souvenir vous hante plus tard obstinément à certaines heures, vous donne l'envie de jeter par la fenêtre mets raffinés, vaisselle plate, maître d'hôtel, vie ultra-civilisée, pour retourner, sur la prairie, ou bien au mystère des vieux bois sombres, à cette autre existence qui persiste par atavisme au fond de chacun de nous, celle des nomades, celle des sauvages.

Seulement, autant que nous en avons pu juger jusqu'ici, le Yukon n'offre pas à ces derniers un paradis cynégétique comme les sources du Pelly, les forêts du Cassiar; la brusque invasion des mineurs a fait reculer le gros gibier et il faut s'éloigner à soixante ou cent kilomètres du fleuve pour rencontrer le caribou des bois, ce cerf beaucoup plus gros, et en même temps plus élégant que le caribou ordinaire

du nord-ouest canadien. Vers la fin de l'automne, ce dernier défile en masses presque compactes sur certains points : les métis ont surnommé ces passages périodiques qu'on retrouve chez les antilopes d'Afrique : « la foule »! Durant l'été, c'est en bandes qu'ils broutent; le premier coup de feu ne les effraye guère, puisqu'ils relèvent simplement la tête, font trois ou quatre bonds, et vous fixent de nouveau jusqu'à ce que quelque panique les emporte en une course folle à trente ou cinquante kilomètres de là. Les Indiens cherchent alors à leur faire décrire de grands cercles, s'ils sont assez nombreux pour les cerner, et en font de véritables boucheries [1].

Le roi des cerfs du Nord, l' « orignal » [2] est fort commun dans toute la région, quoiqu'il commence, lui aussi, à être décimé ou refoulé en arrière. Sa viande, aussi savoureuse que celle du bœuf, vaut cinq francs la livre à Dawson et de six à neuf francs sur les exploitations du Bonanza, du Hunker ou du Dominion. C'est un beau coup de carabine, qui rapporte jusqu'à trois mille francs quand on peut le tirer à proximité des campements de mineurs, de façon à en pouvoir disposer avant que les chaleurs en aient gâté la chair. Cet animal est si sociable, qu'il vient parfois brouter à côté d'un cheval au piquet dans un des pâturages qu'il a coutume de fréquenter la nuit. De là une foule de légendes sur leurs prétendus accouplements.

L'orignal a été notre principale chasse sur l'Indian

1. Les Indiens Tagish ou Chilkoot sont très clairsemés sur cet immense territoire, et le gouvernement canadien n'a pu en dénombrer au delà de trois cent quarante-six en 1895.

2. L'élan, dont les andouillers sont incomparablement plus beaux et de plus large envergure, ne remonte pas jusqu'ici.

river, le plus souvent à l'affût, car il a une oreille et un odorat extraordinaires. Cependant, une nuit, nous avons surpris une femelle d'au moins neuf cents livres, qui s'est dressée presque sous nos pieds avec un ronflement sonore de cavale en liberté, un crachement de locomotive à travers les bois ; elle est restée immobile, nous fixant hardiment, grattant la terre de ses sabots et, quand elle est tombée, le cœur percé d'une balle, nous avons compris son envie de nous charger, car dans la brousse, à vingt mètres, se tenait son faon de l'année, un petit orignal aux grands yeux, surpris aussi par la mort. Sa chair nous a fourni le plus délicieux des régals.

La nuit suivante — à cause des chaleurs diurnes trop fortes on chasse toujours de nuit, puisqu'il n'y a pas d'obscurité — nous avons trouvé un ours à gorge blanche, le *silver tip*, très occupé à déguster les rebuts de notre orignal; nous étions venus en chercher les quartiers de devant, suspendus à un arbre, et nous n'avions qu'un seul fusil de chasse, avec du petit plomb. Légèrement excité, le porteur du fusil envoya un coup de dix à notre intrus, et ce fut alors une série de grognements extraordinaires, puis une charge en règle qui aurait fini par quelque mauvaise embrassade, sans nos braves chiens, Carlo, entre autres, qui lui sauta à la gorge. Une formidable gifle de sa patte d'ours, avec un air de n'y pas toucher, a envoyé rouler la pauvre bête à six pieds en arrière; mais cette heureuse diversion, celle aussi des autres chiens venus à la rescousse, a décidé le sage plantigrade à battre en retraite pour aller digérer en paix son repas d'entrailles.

Le « silver tip » n'est pas le seul de son espèce au Yukon : il y a aussi l'ours brun, l'ours noir, le

grizzly et le vieux mineur dont le propre est d'être malpropre et plus farouche que tous ses congénères à quatre pattes. Espèce rare, au reste, et qui prospecte, mange, digère et crève le plus loin possible de ses semblables. L'ours brun et l'ours noir sont abondants, au point qu'on en trouve presque toujours au fond des bois dévorant le gros gibier qu'on a abattu et laissé là depuis vingt-quatre heures.

Le grizzly est le moins commun de tous ; sa réputation de férocité a du reste été bien exagérée, presque usurpée. Ces animaux n'aiment pas qu'on leur marche sur les griffes, voilà tout, et ne demandent qu'à déguster en paix les baies d'atocas qui abondent sous bois. Leur chair est bonne, quoique portant au rêve. Le 30/30 marlin, ce bijou de carabine dont les projectiles sont nickelés, est une des meilleures armes à leur usage. Visez le cou si vous l'avez une seconde sur le travers, et vous arrêterez effectivement leur charge; le moindre choc sur la colonne vertébrale les met hors de combat.

Pendant les longs hivers, ils ronflent au fond de leurs tanières, et ce qu'il y a de plus surprenant dans leur catalepsie, c'est que les jeunes croissent en dormant! Je laisse aux pères de nombreuses lignées à approfondir ce problème inobservé en dehors du Yukon.

Les mouflons semblent être introuvables. Il y en a cependant, puisque j'ai retrouvé parfois de leurs cornes en spirale, mais il est évident qu'ils ont dû se replier dans leurs inaccessibles retraites des montagnes Rocheuses, à cent cinquante kilomètres à l'est. C'est, au surplus, le plus sauvage des animaux qu'il m'ait été donné de chasser en Amérique.

En fait de petit gibier, ressource des plus précieuses

dans un pays où il faut emporter à dos ses vivres, il n'y a pas, cette année, un seul lièvre, quoique les forêts en montrent d'innombrables traces. J'ai déjà fait remarquer, sans qu'on ait pu l'expliquer, que le lièvre apparaît au bout de quatre ans, se multiplie pendant trois ans d'une façon prodigieuse, pour disparaître ensuite sans laisser les moindres carcasses. Il paraît qu'il manque ici depuis trois ans. Il devrait donc commencer à montrer le bout de l'oreille, suivant la loi périodique de ces étranges progressions.

La marte suit les mêmes fluctuations, si je puis m'exprimer ainsi; mais cela est aisé à expliquer, puisque ledit herbivore forme sa principale nourriture.

Le gibier de plume, si nombreux à notre descente des lacs Tagish, est fort rare au Klondike. Il doit sans doute élever en ce moment ses couvées au nord, d'où il descendra quand nous serons déjà loin. Les grouses se comptent, les poules de prairie ou de savane aussi, encore que certaines baies écarlates, dont elles sont des plus friandes, abondent dans ces régions. Seules les grives, qui chantent jour et nuit, se rencontrent à chaque instant sous bois, et elles sont vraiment excellentes à savourer.

Quant à la pêche, celle du saumon est la seule qui en vaille la peine; on en prend, au filet, du poids de quarante à soixante livres, et il paraît que l'on peut en harponner au trident à l'embouchure du Klondike. Ceux-ci paraissent très amaigris par leur long effort : près de trois mille kilomètres de lutte contre le courant du fleuve. De petites truites folichonnes commencent aussi à remonter les rivières dont les eaux sont moins glaciales à cette époque de l'année.

Telle est la rapide esquisse d'une chasse au Yukon,

ce pays où toutes les habitudes du gibier sont dérangées avec les jours sans fin, d'une température torride à midi, glaciale à minuit, sous un soleil brillant jusqu'à une heure du matin. En outre, si la configuration générale du pays permet toujours au chasseur de se retrouver, l'orientation n'en est pas moins des plus malaisées, puisqu'il est, par exemple, difficile de dire, en juillet, si, sous cette latitude, le soleil est au méridien; de plus sa différence d'altitude, en huit ou neuf heures, est si faible que n'importe quel point entre l'est et l'ouest peut être pris pour le sud. Ajoutez à ces sujets d'égarement, ce que l'on oublie toujours et ce qui m'a joué plus d'une mésaventure au Klondike, faute de réflexion, la déclinaison magnétique, 35° à l'est. Se perdre à travers les marécages de ces régions, quand on a quitté le faîte des Dômes, est une rude épreuve; ajoutez-y parfois une pluie continue de dix à douze heures qui ne vous laisse pas un fil de sec sur le corps, pas même votre trésor, vos allumettes, et vous comprendrez la mélancolie des heures ainsi passées sous un déluge, sans feu, et l'envie maladive qui survient de se laisser rouler dans la boue comme un cadavre pour ne plus lutter. *Pulvis es et in pulverem...* Mais aussi, plus tard, quand vient le soleil, quels retours d'énergie, et, quand on se retrouve, qu'on finit par arriver à sa misérable tente, son abri et son *home*, quel profond, quel suprême tressaillement de tout l'être!

Le croiriez-vous? Eh bien, les rhumatismes que ces mésaventures peuvent amener quand on a dépassé la quarantaine, faim, soif, courbatures, inondations, cela n'est rien à côté de cette peste qui, durant deux mois et demi, de juin à la moitié d'août, fait du Yukon un enfer, empêche la chasse, celle du gibier ou celle

de l'or, sous peine de vous rendre fou, oui, fou à lier. J'ai nommé les maringouins, les cousins, les brûlots, les moustiques de tout genre, infernale espèce qui, en dehors des grands défrichements comme Dawson, à minuit ou à midi, à toute heure, à toute minute, à toute seconde de l'éternité, sortent de la mousse par effroyables myriades, jusque sur les plus hautes montagnes, s'abattent sur vous, percent vos habits, vous piquent, vous dévorent instantanément avec une rage de tigres mourant de faim, ou plutôt de soif, et finissent par vous affoler. On a vu des caribous se jeter à l'eau, presque se suicider pour s'en débarrasser. Ces malheureuses bêtes finissent par avoir les quatre membres affreusement pelés, dénudés, écorchés sous ces milliards de trompes.

Les moustiquaires, assez pratiques sur les exploitations aurifères, ne le sont pas quand on traverse les forêts. Les soirs d'affût, sous leur protection factice, j'aurais donné tout l'or du Klondike pour voir ces moustiques une seule fois autour de François d'Assises, « si bénin et si doulx aux oiselets et aultres bestioles du bon Dieu ». Croyez qu'en cette épreuve oubliée par le diable, le grand saint aurait rudement péché... pour les chasser loin de son auréole; sans doute qu'une bonne imprécation... mais c'est nous qui sommes de misérables pécheurs trop portés aux jugements téméraires, et notre expiation au Yukon commence aux moustiques et finit à leur enfumage, un purgatoire pour un enfer, dont vous émergez plus noir qu'un charbonnier, en pleurant à chaudes larmes.

Notre réserve de tir, qui commençait à s'épuiser, a été ravitaillée par le *Monarch*, le premier bateau monté de Saint-Michaël, avec correspondances du sud, et arrivé à Dawson le 23 juillet; le 27, l'*Anglian* est

descendu en sens contraire, du lac Teslin, avec quelques chasseurs, très satisfaits de leurs battues le long de l'Hootalinqua. Joyeux compères que sanctifiait pourtant la présence de « deux trained nurses » dont ils nous ont raconté l'odyssée sous bois. Ces savantes gardes-malades, que manufacture Albion, tous droits réservés, sur le canevas de nos couvents, et qui font vraiment du bien partout où il n'y a pas de sœurs de la Miséricorde, jouissent au Canada d'une protection vice-royale. Celles de Dawson portent au bras un joli brassard rouge, belle couleur qui, soudain, par la plus drôle des associations, m'a rappelé la couleur de leurs joues, à Montréal, au plus fort de leurs préparatifs. C'est le téléphone qui en fut responsable, une longue sonnerie, avec, au bout, cette question d'un naïf matelassier :

— C'est bien vous qui avez commandé hier des sacs-lits en plumes pour l'Alaska ?

— Oui, monsieur.

— *All right!* on va les commencer. Faut-il les faire pour un ou pour deux ?

L'histoire, qui a couru de Montréal à Dawson city, où, Dieu merci, le sang gaulois n'est pas prêt de s'épuiser, l'histoire ne dit pas ce que répondit le téléphone outré, et si cet homme sans pudeur — *a most indecent fellow* — a conservé sa haute clientèle. Pourtant, j'en appelle à tous les chasseurs du Nord, et parmi eux je compte des amis des deux sexes : dormir en « spoon fashion », genre d'Amérique, encaqués les uns dans les autres comme des cuillers, n'est-ce pas la meilleure manière d'avoir chaud ? Demandez plutôt à Nansen !

## XV

### LES PLACERS DE L'INDIAN RIVER.

Dawson city, 14 août 1898.

Ils étaient quatre hommes dans une isba de douze mètres carrés où il fallait se plier en deux pour entrer, quatre laveurs d'or exténués par le travail ou plutôt par les privations, qui vivaient là dans la plus repoussante saleté qui se puisse concevoir. Quand, pour causer avec eux, je me suis assis sur le seuil afin de ne pas respirer cet air nauséabond, un vieux colosse aux longs cheveux, aussi maigre qu'un squelette et la poitrine rentrée entre des épaules trop larges, trop hautes, lavait l'écuelle où il venait de manger son lard et ses haricots; une sorte de tremblement nerveux agitait ses mains, et c'est en décrivant toutes sortes de dessins fantastiques en l'air qu'il m'a raconté la découverte du Dominion.

— Yes, sir, c'est moi, Frank Biederman, qui ai fait cette découverte, le 5 de juin 1897. Je venais de remonter le Hunker, où il ne restait plus un seul lot à occuper, et une fois sur le Dôme, nous décidâmes, moi et Henry von der Heid, de descendre dans la

grande vallée qui s'ouvrait à nos pieds, en courant vers le sud. Au bout de cinq kilomètres de descente, je m'arrêtai ici même, et, le lendemain, j'ouvrais un puits sur la rive gauche, celui que vous voyez en face de vous. A quinze pieds, je « frappais » de l'or, beaucoup d'or. Je plantai immédiatement les poteaux de mon claim, Henry prit le n° 1 en dessous, et nous allâmes faire notre déclaration à Dawson le 12 de juin. Or, la veille, un Canadien, Fortier, était venu déclarer également une découverte du 10 sur un ruisseau qu'on ne crut pas être le même aux bureaux de l'enregistrement, mais qui se trouva être le Dominion, à huit kilomètres plus bas. De là, deux courses au clocher des habitants de Dawson vers les deux découvertes, les uns mesurant leurs lots au-dessous de ma découverte, les autres remontant au-dessus de celle de Fortier, et tous finissant par se rencontrer, s'enchevêtrer en un brouillamini d'arpentage que l'enregistrement a mis dix mois à démêler! A présent, on compte trente-six claims au-dessous du mien, et puis on saute à douze au-dessus de Fortier, soit quarante-huit entre les deux découvertes. Après le Canadien, il y en a deux cent quatre-vingts jusqu'à la jonction du Sulphur, qui, avec le Dominion, forme l'Indian river. Vous me demandez la valeur de mon lot? Il y a déjà longtemps que j'aurais pu le vendre cinquante mille dollars, mais j'en retirerai plus que ça et je préfère attendre. Qui sait ce qu'il y a là-dessous?

Là-dessous, c'était le ruisseau où le soleil se mirait en scintillant sur le mica, avec, çà et là, de rapides éclairs d'argent, de petites truites sautillant... J'ai respiré tout ce que j'ai pu de l'air qui venait des noires forêts d'en haut : au sortir du chenil de Frank, c'était une résurrection, et voilà que j'ai eu une

agréable vision, celle d'un autre Biederman, satisfait du peu que le hasard lui avait fait trouver au Yukon, et, revenu aujourd'hui sur les bords du Rhin, fumant paisiblement sa pipe en écume. Mais ce ne fut qu'une illusion vite évanouie. Le vrai Biederman a la fièvre de l'or; plus il en trouve, plus il en veut, et il mourra dans sa richesse et sa crasse, regardant les pépites qui resplendissent et tremblent entre ses vieilles mains usées.

J'ai dit le hasard, parce que de tous les affluents de droite de l'Indian river, du Nine Mile, de l'Ophir, du Quartz, etc., le Dominion est le seul où l'on ait trouvé de l'or. Les autres sont, il est vrai, divisés en lots dûment enregistrés; l'hiver dernier, ils ont même été le point de mire d'emballements aussi grands que celui que je raconterai tout à l'heure à propos du Dominion. Leurs propriétaires en disent le plus grand bien, cherchent à les vendre à n'importe quel prix, cent cinquante à cinq cents francs dans cette Bourse unique de Dawson où l'enchère se fait par une once, deux onces, trois onces d'or! mais pas un d'eux ne les exploite, je dis *pas un* en toute connaissance de cause, puisque j'y ai chassé un mois durant sans y rencontrer âme qui vive. Il y avait bien un puits creusé sur chaque ruisseau, celui de la soi-disant découverte : c'était tout. Les autres travaux se limitaient aux inscriptions faites sur les arbres tous les deux cent cinquante pieds, et les neuf dixièmes de ces lots retourneront au bout de neuf mois au domaine public comme des milliers de claims de montagne. Fait remarquable, ces ruisseaux descendent tous, au sud, du Dôme ou de sa prolongation, d'où sortent, au nord, l'Eldorado, le Bonanza, le Hunker; et, au sud comme au nord, la nature du sol est la même.

Comme on peut le constater d'après le nombre de lots au-dessous de la deuxième découverte, le Dominion est, lui aussi, entièrement divisé et occupé sur tout le parcours de sa large vallée. Il n'y a eu jusqu'ici que quelques fouilles exécutées dès la première découverte, aux 28, 29, 30 au-dessous, et, en général, entre les deux découvertes : plus loin, quelques rares excavations, sur ce long parcours de cinquante kilomètres où les numéros sautent quelquefois de 60 à 75, etc., par suite de la confusion dont parlait Biederman. Certains puits, dit-on, ont donné des plats de trois cent soixante-quinze francs; quelle qu'en soit la valeur exacte, il est hors de doute qu'ils étaient fort riches. Deux ou trois affluents, le Sulphur, le Gold Run, le Caribou, où un de nos compatriotes, M. Chevalier, possède le n° 3, donnent aussi de belles espérances, au rebours des tributaires du Bonanza et de l'Eldorado.

Le Sulphur fut découvert le 20 juin 1897, par G. Brimstone, qui lava treize francs au pan, à douze pieds, onze francs et demi sur le gravier qui précède le lit de roches, et, sur ce dernier, vingt-sept francs.

— Si vous consentez à me repasser chacun la moitié de vos claims, je vais vous mener là où il y a de l'or, dit-il le lendemain à ses amis.

Sa spéculation eût fait de lui le plus riche mineur des environs, si le secret en avait été gardé seulement trois jours. Mais vingt-quatre heures après son rêve, le Sulphur était immédiatement envahi par les chercheurs d'or.

Les meilleurs lots, jusqu'ici, paraissent être le 4, le 5, le 6 au-dessus et le 4 en dessous.

La plus grande partie des placers du Dominion appartient à des Canadiens français et à quelques-uns

de nos compatriotes. On peut les acheter à partir de cinq mille francs. Une fraction suivant le 8 au-dessus de la deuxième découverte vient d'être vendue, dit-on, par T.-Z. Kruzner, cent mille francs à M. Ciser, qu'on prétend être représentant des Rothschild. Dix-huit hommes travaillent au 23, que vient d'acquérir un jeune Anglais. Les 24 et 25, au-dessous de la première découverte, viennent d'être vendus cent cinquante mille francs à MM. Morrison et P.-H. Hebb. Je ne puis garantir l'authenticité de ces chiffres, mais je sais qu'un numéro voisin trouva acquéreur à soixante mille francs. Quant au 28, un peu plus loin, il était acheté durant l'hiver par Bowe pour trois sacs de farine, à peu près onze cents francs. Sa valeur actuelle est considérable.

Le Dominion se résume aujourd'hui en un gigantesque point d'interrogation, avec probabilités de gisements fort riches, sans qu'ils égalent ceux de l'Eldorado; on a, au surplus, une forte tendance à exagérer leur importance. L'hiver qui arrive si vite, malgré quelques journées étouffantes en août, nous fixera là-dessus, puisque plus de six cents hommes en remueront le sable aurifère. Et il en sera de même pour l'Australia, l'Eureka, sur la rive gauche de l'Indian river, et le Flat creek à la tête du Klondike. De l'or, on y en a trouvé, c'est un fait établi : en quelle quantité peut-on l'extraire? le temps seul nous le dira.

Tout y est pris, au reste, comme sur le Dominion, dont les moindres affluents, le Bald-Mountain creek entre autres, un filet d'eau, presque à sec en été, ont été divisés en lots de deux cent cinquante pieds avec cinquante pour cent de prélèvement pour la Couronne par blocs de dix. Ajouterai-je, encore une

fois, que la plupart d'entre eux seront abandonnés quand il faudra y accomplir le séjour annuel de trois mois? Plus nombreuses encore seront les désertions sur ces lots de montagne où, le 8, le 9, le 10 juillet dernier, cinq mille habitants de Dawson se sont rués sous l'étreinte du plus mirifique des transports au cerveau.

Cet emballement est un véritable roman, qui vous fera apprécier la « doublure » des administrations anglo-saxonnes. On a tant médit des administrations latines, en ces temps de comparaison de races! Je n'ai pas marchandé les éloges à l'organisation militaire du Yukon; j'aurais dû ajouter que les peuples septentrionaux manquant de soleil ont un flegme qui atteint son maximum chez les Esquimaux, et nous n'en sommes pas loin à Dawson city! Si dans ces camps miniers de l'Alaska le sang est froid, s'ils diffèrent radicalement des agrégations de même ordre aux beaux jours de la Californie, vous allez pouvoir en juger par ce qu'ils viennent d'accepter, sous les bons soins d'une administration civile dont je préfère ne rien dire.

L'enregistrement de deux découvertes « têtes de numérotage » sur le même ruisseau avait jeté une telle confusion parmi les lots du Dominion que, pour en éviter le renouvellement au sujet des claims de montagne, le commissaire de l'or lança en juin l'ukase suivant :

« Avis. — Tous les lots de montagne pris sur le Dominion, district de l'Indian river, depuis le 15 mai 1897, ne seront pas reconnus par le commissaire de l'or. On délivrera des permis pour aller les prospecter le 11 juillet 1898, à dix heures du matin. Personne n'aura le droit de le faire sans cette autorisation

spéciale ; personne ne pourra faire enregistrer un de ces lots sans prouver qu'il y a trouvé de l'or. »

*Le Commissaire de l'or.*

Toute une petite armée, près de cinq mille hommes, tant à Dawson que sur les exploitations environnantes, attendait donc ce 11 juillet. Chacun rêvait de posséder un claim de montagne, sinon deux ou trois, une vraie marotte à vous donner un vertige de millions, sans qu'aucune découverte pût la justifier. Mais ces défenses, ces avis si catégoriques auraient suffi à eux seuls à augmenter un état d'esprit aussi inquiétant, et les cervelles commençaient à chanter, si elles ne bouillaient pas encore! A tel point que les femmes se mirent elles aussi de la partie, et Emma Koch, entre autres, qui cumulait dans Dawson le métier de restaurateur, de lady et de « missionnary nurse », nourrice missionnaire (?), obtenait le 28 juin 1898 le permis qui suit :

DIVISION DES MINES DU DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR
(*Yukon*).

BUREAU DES ENREGISTREMENTS DE PLACERS

25 juin 1898.

Madame E. Koch est autorisée à occuper ou réserver un claim de montagne parmi tout emplacement libre sur les sections du Dominion actuellement fermées au public.

*Le Commissaire de l'or.*

Ladite « nourrice », — qu'on me pardonne cette traduction littérale de « nurse », — ladite madame Koch s'empressa de faire sa « bedide avaire » tandis que le bon peuple attendait avec ce calme éclairé du XIXe siècle, où la loi est la même pour tous. Ne faites pas de jugements téméraires, au surplus... parions que c'est déjà fait, et gros... Eh bien, non, le commissaire de l'or n'a pas, selon l'expression canadienne, « l'œil à la créature », à l'instar de beaucoup de ses collègues, et d'ailleurs Emma n'est pas jolie, jolie, même en ce Yukon où il n'y a pas de femme laide; elle est même d'âge respectable. Seulement, elle sait, mieux que personne, préparer une délicieuse choucroute.

Ceci ne fut qu'un incident qu'on pardonnerait aisément à la haute galanterie d'un pays barbare. Le fait le plus grave, parce que beaucoup en ont souffert, a été la deuxième proclamation datée du *8 juillet*, affichée le 9, et qui disait :

« AVIS. — La décision récemment affichée qui exigeait des permis spéciaux délivrables le 11 juillet 1898 est annulée.

» Tous les claims de montagnes encore libres sur le Dominion sont ouverts aux mineurs sans restriction, sauf les numéros, etc., etc. »

Dawson, 8 juillet 1898.

*Le Commissaire de l'or.*

Or, depuis le 6 juillet, des cabaretiers, des souteneurs, et même les « soutenues » de Dawson, bref, cette élite des camps miniers qui est toujours au courant de tout ce qui se passe ou va se passer, étaient en route vers le Dominion, choisissant, occupant les

meilleurs claims et répondant à ceux qui attendaient le 11 avec une impatience fébrile :

— Nous voulons examiner le terrain d'avance!

Le 7, ils étaient deux cents, le 8, sept cents, le 9 au matin, douze cents ; croyez bien, au surplus, que ceux par lesquels ils avaient « pressenti » la nouvelle proclamation, avant son impression ou son affichage, ne se sont pas réservé une part proportionnée à la valeur du secret si mal gardé! Et le 11 juillet, quand les prospecteurs des environs arrivèrent à Dawson, des centaines de travailleurs, de ceux qui n'aiment pas à perdre leur temps dans les bars, les « saloons », tous ces naïfs qui cherchent à faire de l'argent à la sueur de leur front, trouvèrent à la porte des bureaux le dernier avis, déjà vieux de trois jours. Tandis qu'ils le déchiffraient péniblement, ce fut un feu de file de plaisanteries à droite et à gauche :

— D'où venez-vous? Vous dormiez comme les ours en hiver, hé? Vous êtes trop pressés! Il n'y a plus un seul piquet à planter là-bas!

Ainsi ils avaient brûlé dans la nuit des étapes de trente à quatre-vingts kilomètres, comme l'Australien James Powell, comme S. Johnson, R. Legault, etc., et tant d'autres...pour rien. Ils ne l'oublieront pas sur leur lit de mort ou dans le trou où ils finiront par trouver, quelque nuit d'hiver, le repos qui ne trompe plus.

Deux mille cinq cents personnes s'étaient donc ruées sur le Dominion le 9, sans compter la jolie avant-garde du 7, du 8, du 9 dans la nuit. Ceux qui eurent trop tard « le tuyau », ceux dont ces départs en petits groupes n'avaient pas attiré d'abord l'attention louèrent les quelques chevaux disponibles de Dawson city, partirent au galop, même à poil, rattrapèrent, dépassèrent l'armée en marche à travers les bois, les

marais, les rivières, où elle égrenait un véritable chapelet de trainards, d'épuisés, hommes ou femmes, vaincus par la fatigue et dormant à la renverse sous un soleil de feu. Dans sa hâte, J.-B. Alcock s'empala presque sur un sapin où il resta suspendu; J.-A. Simmon roula sous son cheval, dont la jambe venait de se briser net en vue de la terre promise; B. Thomas, F. Williams, A. Tupman, etc., abandonnèrent leurs montures fourbues dans cette mémorable course au clocher de soixante-quatre kilomètres qui en valent cent vingt, continuèrent à foncer en avant et purent arriver à temps pour planter des poteaux, parapher leur prise de possession, vite, très vite, car des quatre points cardinaux de nouveaux affamés débouchaient par milliers. Puis ils s'en retournèrent enfin à Dawson, fourbus aux trois quarts, eux aussi, mais heureux comme des rois de l'Eldorado. Si quelque fille ne vient pas gratter leur nom pour mettre le sien à la place et le faire aussitôt enregistrer, puisqu'au Yukon il n'est pas de passe-droit qu'on ne leur accorde, ils pourront revendre leurs lots à un capitaliste fraîchement arrivé du Sud, et s'ils n'y réussissent pas, eh bien, après neuf mois, il faudra le passer aux profits et pertes et l'abandonner. Ou plutôt ils le mettront en vente à la Bourse de Dawson (quelques-uns de ces lots du Dominion s'y vendaient récemment cinq cents francs!), dans un grand hangar, avec deux ou trois inscriptions magiques sur les murs. Lisez plutôt :

« Quand Charlie Anderson acheta pour huit cents dollars le 30 de l'Eldorado, il ne se doutait guère des richesses inouïes qui l'attendaient sous terre! »

On voit au fond, une carte énorme, légèrement fantaisiste, avec des points rouges un peu partout,

indiquant les découvertes aurifères du pays! Le commissaire priseur, l' « encanteur », comme disent les Canadiens, paraît; il plante un drapeau minuscule sur le claim 602 du Swedish creek (de même que tous les autres que je passe sous silence, ce ruisseau n'a rien offert de remarquable jusqu'ici); le public s'accroupit sur une belle couche de sciure de bois, chique, fume, crache, écoute et s'hypnotise entre ledit pavillon et l'inscription de Charlie A.

Alors l' « encanteur » :

— Gentlemen, je ne sais pas la valeur du claim que nous vous offrons en ce moment. Si le propriétaire la connaissait, évidemment il ne le vendrait pas! Mais il est malade, il veut sortir du pays, quelque sacrifice qu'il lui en coûte. Nous savons tous qu'il y a de l'or partout dans cette région, et que ce sont des achats analogues qui ont fait tant de millionnaires au Klondike! Le 602, c'est peut-être l'occasion qui ne se présente qu'une fois dans la vie! J'ai une offre à cent dollars, je dis cent dollars, valant cent dollars, payant cent dollars! Qui-qui-qui me donnera pour ce claim de cinq cents pieds un dollar au pied? — Dix onces, là-bas? Merci, monsieur! — je dis donc dix onces, valant dix onces, donnant dix onces, payant dix onces, une fois, deux fois, peut-être troisième et dernière fois, disant, donnant, valant, payant cent soixante dollars. Adjugé à monsieur, ici, qui a si belle prestance!

Et ça prend, ça prendra toujours, entre le verbiage de l'homme sur l'estrade, le drapeau sur la carte, l'inscription de Charlie, hypnotisme de la vue, de l'ouïe, du cerveau, tous les hypnotismes de l'humaine nature. Qui-qui-qui donc y résisterait parmi les « tchi-tcha-kos »?

## XVI

### LE TERRITOIRE DU YUKON.

Dawson city, 24 août 1898.

Le 2 octobre 1864, un jeune homme, commis de la Compagnie de la baie d'Hudson au fort Yukon, écrivait à son père, habitant l'Ontario, cette lettre maintenant historique :

« Il y a pas loin d'ici une petite rivière où le ministre, le révérend Mc Donald a remarqué tant d'or l'année passée, qu'il aurait pu le ramasser par cuillerées. Bien des fois déjà, j'ai voulu m'y rendre, mais je n'ai pu en trouver le loisir. Si j'y trouvais de l'or en quantité rémunératrice, je me ferais mineur; par exemple, ce sera une des dernières cordes à mon arc, quand il ne me restera rien de mieux à faire. »

Trente-cinq ans se sont écoulés depuis lors, dix-huit années d'abord de vie sauvage, semblable à celle qu'on menait, des milliers de siècles auparavant, et puis ensuite la période de la chasse à cet or vierge

Depuis si longtemps, attendait sous ces glaces la sueur, la convoitise, l'énergie humaines. En 1882, quelques fous téméraires franchissent le Chilcoot, les frères Boswell entre autres, d'anciens mineurs du Cassiar, ces champs d'or de la Colombie

LA REINE DE DAWSON CITY.

canique trouvés en 1873 par le Canadien Henri Ebert, et qui, l'année suivante, produisirent un million de dollars, avant de s'épuiser totalement. Ebert y était parvenu en remontant la rivière Sitkeen, où la première découverte aurifère avait eu lieu en 1861, à Glenora. Les placers du Yukon ne semblent être en réalité qu'un prolongement de même nature le long des montagnes Rocheuses.

En 1885, les argonautes du Lewes-Yukon déterrent des pépites d'or au Forty Mile, à cheval sur la frontière américaine : ils venaient de laver cinq cent mille francs dans les sables de la rivière Stewart.

## XVI

### LE TERRITOIRE DU YUKON.

Dawson city, 24 août 1898.

Le 2 octobre 1864, un jeune homme, commis de la Compagnie de la baie d'Hudson au fort Yukon, écrivait à son père, habitant l'Ontario, cette lettre maintenant historique :

« Il y a pas loin d'ici une petite rivière où le ministre, le révérend Mc Donald a remarqué de l'or l'année passée, qu'il aurait pu le ramasser à cuillerées. Bien des fois déjà, j'ai voulu m'y rendre, mais je n'ai pu en trouver le loisir. Si j'y trouve de l'or en quantité rémunératrice, je me ferai mineur; par exemple, ce sera une des dernières à mon arc, quand il ne me restera rien de mieux à faire. »

Trente-cinq ans se sont écoulés depuis lors, dix-huit années d'abord de vie sauvage, semblable à celle qu'on menait, des milliers de siècles auparavant, et puis ensuite la période de la chasse à cet or vierge

qui, depuis si longtemps, attendait sous ces glaces du pôle, la sueur, la convoitise, l'énergie humaines.

En 1882, quelques fous téméraires franchissent le Chilkoot, les frères Boswell entre autres, d'anciens mineurs du Cassiar, ces champs d'or de la Colombie

LA REINE DE DAWSON CITY.

britannique trouvés en 1873 par le Canadien Henri Thibert, et qui, l'année suivante, produisirent un million de dollars, avant de s'épuiser totalement. Thibert y était parvenu en remontant la rivière Sitkeen, où la première découverte aurifère avait eu lieu en 1861, à Glenora. Les placers du Yukon ne semblent être en réalité qu'un prolongement de même nature le long des montagnes Rocheuses.

En 1885, les argonautes du Lewes-Yukon déterrent des pépites d'or au Forty Mile, à cheval sur la frontière américaine : ils venaient de laver cinq cent mille francs dans les sables de la rivière Stewart.

En 1886, quatre d'entre eux orpaillent trente mille francs en trente jours sur le gravier du banc Cassiar, en amont de la rivière Big Salmon : trois cents mineurs retirent six cent soixante mille francs du Forty Mile en 1887, et le gouvernement canadien y envoie sa première expédition d'exploration et de délimitation. En 1892, l'« Alaska commercial C° », de San Francisco, qui, seule, ravitaillait tous ces petits camps miniers du Yukon une ou deux fois par an, voit se dresser en face d'elle une formidable rivale, « la North American trading and transportation C° », de Chicago : cette dernière débute en fondant Cudahy, à l'embouchure du Forty Mile.

L'année 1894 voit la découverte des gisements du Sixty Mile[1], plus haut, en remontant le grand fleuve qu'on avait descendu par étapes. Treize constables canadiens, quatre sous-officiers et trois officiers élèvent à Cudahy le fort Constantine, et trois mois d'ouvrage sur les placers, travaillés seulement l'été, rendent au delà de quinze cent mille francs. Le gouvernement canadien perçoit la même année ses premiers droits de douane, dix-sept mille deux cent cinquante francs. Mille mineurs escaladent le Chilkoot en 1895, la plupart Canadiens français chassés des États-Unis par une étroite politique qui refuse tout travail aux étrangers[2] dans les États frontières.

1896 sonne enfin, et avec elle l'heure de la découverte merveilleuse de l'Eldorado. Le 1er septembre, Dawson city est campée au confluent du Klondike et de Yukon, deux isbas, une scierie, un magasin à peu près vide, vingt-cinq hommes et une squaw,

1. Approvisionné par Forty-Mile et Cudahy.
2. En vertu de l'*alien law*.

dans un marais où Leduc vend des lots dont il n'a pas encore les titres, vingt-cinq francs, et qui se négocient actuellement à cent cinquante et deux cent mille francs. La fantastique nouvelle arrive au monde en 1897, cinq mille personnes se ruent sur Dawson, juste à temps pour y être emprisonnées dans une

UNE REINE DÉCHUE.

quasi-famine par l'hiver arctique, et nous allons les rejoindre aux premiers jours de 1898, à l'avant-garde d'une armée dont le chiffre dépasse à cette heure trente mille hommes, sans compter l'arrière-garde qui, tous les jours encore, arrive dans la nouvelle capitale du territoire spécial du Yukon, créé à Ottawa en juin 1898.

Ne dites pas que le campement où nous avons débarqué, il n'y a pas quatre mois, ne méritait pas de passer capitale! A chaque jour, à chaque heure, il faudrait dire plus justement à chaque minute des quatre-vingt-dix jours que nous y avons passés, la

fourmilière humaine a travaillé, grandi, enflé jusqu'à l'hypertrophie, à la veille de l'hiver implacable, au milieu du scorbut et de la fièvre typhoïde devenus endémiques. Le recensement d'août 1898 donnait seize mille habitants, dont un millier au moins de malades sous les tentes, qui peuvent déjà se consoler en appelant le médecin *par téléphone*... Le transfert des valeurs immobilières de Leduc, le créateur de la ville, s'élevait pour le mois de juin seul à douze cent cinquante mille francs et la valeur des constructions actuelles que protège en apparence une pompe à incendie, dépasse onze millions. Enfin, et vous saisirez aussitôt toute la sollicitude du gouvernement pour une telle poule aux œufs d'or, Dawson vient d'envoyer à Ottawa deux chèques, représentant le revenu de sept mois au 1er août 1898, et dont voici le détail. Veuillez le comparer aux trois mille dollars de 1894.

| | dollars |
|---|---|
| 1° Vente des lots du gouvernement dans Dawson. | 28.450 80 |
| 2° Permis d'importer des liqueurs. . . . . | 6.829 65 |
| 3° Permis de mineurs, billets de location des placers . . . . . | 90.964 » |
| 4° Amendes (ivrognerie, etc.). . . . . | 1.695 » |
| 5° Loyer du rivage, trois mois. . . . . | 7.500 » |
| 6° Ventes de concessions de bois. . . . . | 923 20 |
| 7° Prélèvement de dix pour cent sur le revenu brut des placers [1]. . . . . | 351.783 » |
| 8° Douanes. . . . . | 38.000 » |
| 9° Licence de bars. . . . . | 24.000 » |
| TOTAL. . . . . | 550.145 65 |

Soit : 2.783.255 francs 25.

1. On prétend que ce dernier impôt est à la veille d'être réduit par le nouveau gouverneur, M. Ogilvie, qui en aurait reçu l'autorisation d'Ottawa. (?)

Quant au montant qui a été extorqué des travailleurs avec une audace proportionnée aux distances qui les séparaient du monde civilisé, quant aux prévarications que n'a pas dû connaître l'Alaska russe, du moins comme simple *matter of fact*, monnaie courante du Klondike, ne cherchez pas à les supputer; nous ne saurions nous en former une idée approximative; vilenies qui se comprennent à demi-mot, matières ignobles, que, pour le moment, il vaut mieux laisser aller au Yukon en attendant la grande reddition des comptes, celle du dernier jour.

*
* *

Notre longue étape de huit mois approche de sa fin : à son début, nous avions le choix entre six routes, dont cinq apparemment sérieuses : celle des touristes, par Seattle, Saint-Michaël et Dawson; — celle des pêcheurs, par les rivières Athabaska et Mackenzie; — celle de l'avenir, par Wrangel et le lac Teslin; puis la vieille route des mineurs, par Dyea ou Skaguay, et enfin la trace Dalton.

Une expérience durement acquise par beaucoup trop d'infortunés a démontré que la route des pêcheurs et celle de l'avenir par Wrangel sont actuellement impraticables, et que la route des touristes ne permet de passer qu'un mois à peine dans le pays. De fait, le premier bateau du Yukon, le *Monarch*, de la Columbia Navigation C°, avec correspondance de Saint-Michaël, n'est arrivé à Dawson que le 23 juillet. Or, il n'est pas prudent de repartir pour

la mer de Behring après le 5 ou le 10 septembre à cause des retards que les bancs de sable mouvant du Yukon font constamment subir à la flottille du Klondike.

De la route par le Mackenzie, nous dirons seulement que quelques éclopés nous en sont arrivés à Dawson le 5 août, après mille et une péripéties à travers les rapides et autres accidents d'une très longue navigation. Ils étaient partis un an auparavant. Sans doute cette route est praticable pour ceux qui ne craignent pas l'eau; mais elle fait perdre un temps trop précieux, et les cinq cent soixante et un kilomètres de courant à remonter sur la rivière Peel et sur le Yukon devraient faire hésiter les plus résolus. On ne les remonte à la rame que sur le papier..., à moins de haler sa barque à bout de câble, un vrai métier de cheval, avec intermèdes d'acrobate sur les arbres couchés au travers des grèves. Le plus simple est donc, une fois sur le Yukon, de le remonter avec un ticket sur les steamers de Dawson.

La route par Wrangel et le lac Teslin a déjà coûté la vie à un gouvernement, celui de la Colombie britannique, déraillé à la remorque de ce trop fameux chemin de fer Mann-Mackenzie qui devait fonctionner le 1er septembre entre Glenora et le lac Teslin. Cent mille exemplaires du « Guide officiel du Klondike », publié *by authority of the department of the interior of the Dominion of Canada*, nous le certifiaient; nous l'avons répété, sans trop y croire, par exemple! Néanmoins on ne pouvait supposer que le département de l'intérieur n'ouvrirait pas entre Telegraph creek et le lac Teslin la route de traîneau qu'il promettait pour le 10 mars, avec refuges tous les quarante kilomètres. Ces abris, tous les voyageurs du Nord

le savent, sont une question de vie ou de mort en hiver pour les émigrants inexpérimentés. C'est le 28 janvier 1898 que paraissait le « guide officiel » et, le 14 juin, des milliers de malheureux débarqués à Glenora pour s'aventurer sur la foi de ses assertions vers le lac Teslin, devaient s'arrêter à bout de forces et de provisions, devant les effroyables « portages » des forêts vierges; il leur a fallu retourner sur leurs pas à moitié morts pour prendre d'assaut les steamers de la Sitkeen, à destination de leurs « homes » ou de Dyea. Et, cependant, cette route du 10 mars, cette simple « trace » qui eût été leur salut, elle a dû émarger à un budget quelconque puisqu'au moins vingt-cinq hommes y ont gratté quelque temps le sol aux environs de Glenora!

Ce sont donc les routes par Dyea ou Skaguay et enfin la route Dalton comme par le passé, qui ont présenté l'accès le plus praticable du Klondike; à l'heure actuelle, de petits bateaux à vapeur ne cessent de transporter tous les jours les voyageurs du lac Bennett à Dawson city, moyennant six cents francs. La navigation de Lewes-Yukon à hautes eaux est donc un problème résolu, et, dans l'avenir, l'emportera sans aucun doute sur celle de Saint-Michaël, avec ses dix à quinze jours d'Océan Pacifique. Quant au trajet d'hiver par les lacs, le lecteur l'a fait avec nous. Sa principale difficulté reposait dans le transport d'une année ou deux de provisions. Dorénavant de telles précautions ne seront plus nécessaires.

A la veille de quitter Dawson pour descendre le Yukon, et jeter un coup d'œil sur les placers américains, remontons sur le Dôme, ce pic à cinquante-six kilomètres au sud de Dawson, qui dépasse tous les autres et que d'aucuns prétendent être l'ancien cra-

tère d'un volcan crachant au nord les millions de l'Eldorado! Nous aurons, là, un horizon de deux cents kilomètres en tous sens : à nos pieds, ce Bonanza, cet Eldorado, plus de quatre cents millions de francs à jeter dans la mêlée humaine; ensuite, le Bear, un des plus petits filets d'eau aurifères et un des meilleurs; le Hunker, si inégal; le Dominion enfin dont les richesses incontestables sont encore bien difficiles à estimer, en un mot tout ce Klondike dont les graviers glacés assurent à la reine du Nord un avenir immédiat.

Toutes proportions gardées, sera-t-il, cet avenir, celui des gisements du Cassiar, si riches en 1874 et maintenant abandonnés? Ou bien la découverte du quartz, de ce quartz qu'on dirait proche, à voir les fragments des creeks, et d'où provient l'or, lui garantira-t-elle un siècle et plus de prospérité?

Regardez partout autour de vous : au fond de ces ruisseaux que seuls suivaient, hier, les ours ou les caribous, sur les sommets qu'aimaient les orignals, se dressent les tentes blanches des mineurs, des chercheurs d'or; et si affamés, et si avides de trouver, et si énergiques aussi malgré les déceptions, les fatigues, les maladies! Prenez votre longue-vue, fouillez plus loin l'horizon du côté de ces pics éblouissants de neige, ces ramifications des Rocheuses où naît le Klondike à 160 kilomètres à l'est; vous ne distinguerez plus les tentes, vous les devinerez aux feux de campement ou de forêts que, là aussi, traversent les argonautes. Certes, s'il y a de l'or, il va se trouver! Et il y en a, il y en a beaucoup à en juger par ce passé de dix ans que nous repassions tout à l'heure ensemble. Cet été n'a pas encore vu de nouvelles découvertes; mais nous ne faisons qu'entrer dans le mois le plus propre à « prospecter » à cause de la baisse des eaux, la dis-

parition des moustiques. Le meilleur aussi pour la chasse, au moment où je pars, hélas! La découverte du Mac-Question, dont j'ai parlé plus haut, ne semble pas être confirmée, encore que l'affluence des mineurs, là aussi, ait nécessité l'envoi de deux policemen. On parle d'une autre découverte, sur un affluent du Clear Water, tributaire lui-même du Stewart. Cette dernière rivière a déçu toutes les espérances qu'avait fait naître le rapport d'Ogilvie : on y a retrouvé de très anciennes traces de fouilles minières, voilà tout. Enfin, on nous annonce une merveilleuse découverte, cette fois, sur le Pine river, qui se jette à l'extrémité sud du lac Atlin, près du lac Tagish. Il paraîtrait que Juneau, Dyea, Skaguay s'y sont ruées en masse vers la fin de juillet.

Quoi qu'il arrive, très près ou très loin de Dawson, est-il possible que la poche d'or du Klondike constitue un accident unique au milieu de cette région canadienne de 16 à 240 kilomètres de large sur 1 000 de long, de Telegraph creek à la frontière américaine! Tout porte à croire le contraire. Pour arracher cet or à l'étreinte des glaces millénaires, sur lesquelles, avec lesquelles il a peut-être glissé des montagnes Rocheuses, pour le conquérir, que faut-il? Une santé de fer et, ce qui est plus difficile, une volonté de trappiste pour ordonner sa vie. Le climat du Yukon n'est pas malsain; l'existence qu'on se laisse aller à y traîner l'est au plus haut point. L'hiver y est excessivement rigoureux. Plus qu'en aucun point du globe, la dure et misérable vie de chercheur d'or se trouve aggravée ici par les ténèbres du pôle tout proche, par ces longues nuits qui affectent profondément les natures les mieux trempées. On y gagne bien son or à la sueur de la malédiction originelle,

mais non le pain de chaque jour, puisque la culture y est impossible, bien que le gouvernement ait relevé deux cent trente mille quatre cents arpents de terre plus ou moins propres aux défrichements.

D'autre part, l'ordre y est parfaitement assuré par la police du Nord-Ouest; l'administration civile, surtout les cadres inférieurs s'épureront rapidement devant les associations de mineurs [1]. Le Yukon est un pays où un travailleur gagne incontestablement plus d'argent que sur n'importe quel point du globe, puisque l'affluence des émigrants, tous munis de provisions et peu disposés à travailler à gages, n'a pu faire baisser les salaires au-dessous de huit dollars par jour. La plupart d'entre eux se disposent déjà à repartir : ceux qui resteront, qui auront la force d'âme nécessaire pour résister aux emballements de l'or, aux improductifs gaspillages d'énergie sur les quatre points cardinaux, ceux-là gagneront de petites fortunes dans ces entreprises dont nous parlions au début, fret de tout genre, bois de chauffage, coupes de foins, exploitations de charbon, etc., et que tout le monde dédaigne aux heures de fièvre d'or.

Nos compatriotes doivent-ils y venir? On connaît déjà ma manière de penser à cet égard. Nous avons assez de colonies sous des cieux plus cléments pour les enfants que nous voulons trop garder, trop choyer au foyer, au lieu de les envoyer essaimer au dehors, créer d'autres Frances plus jeunes, plus vigoureuses. En outre, l'excès de bien-être du Français moderne jusque dans les derniers rangs de la société, le rend de plus en plus impropre à accepter (je ne dis pas

1. Le gouvernement d'Ottawa vient d'ordonner une enquête.

*supporter*) la vie sauvage et, par conséquent, celle de chasseur d'or.

Cependant, pour ceux d'entre eux qui sont décidés à l'affronter, non pas six mois, un an, deux ans, mais cinq, sept, huit ans s'il le faut, pour ceux qui, d'avance, savent à quoi ils s'exposent et ce qui les attend, il est hors de doute que de tous les grands centres aurifères du monde ils n'en trouveront pas un qui soit plus favorable à leur tentative. Race éminemment sociable, et qui, plus qu'une autre, souffre et languit, perdue au milieu de races indifférentes, ils retrouveront des parents, au Yukon, je devrais dire des frères; chaque jour les accents de la langue aimée résonneront à leurs oreilles ainsi qu'aux vieilles Gaules. J'en appelle à ceux qui ont voyagé : n'est-ce pas là la consolation souveraine, une résurrection de tout l'être à l'étranger?

Quant aux sociétés qui voudraient s'organiser pour l'exploitation des gisements aurifères du Klondike, elles peuvent juger maintenant de l'avenir qui attend leurs capitaux en ce pays. Tout dépendra des hommes auxquels elles confieront leurs intérêts. Les grandes compagnies anglaises ne cessent d'acheter chaque jour les claims; les travaux d'extraction commencent à se faire avec des machines perfectionnées. Les lots de montagne qui, sur plusieurs points, ont donné de bons résultats, sont également englobés par les syndicats qui achètent les claims des ruisseaux aurifères.

Toute société d'exploration ou de recherches minières, tout capital, en un mot, employé à faire exécuter des fouilles de découvertes par des mineurs à gages ou à parts d'intérêt, est destiné, selon moi, à une liquidation à brève échéance : telle est, du moins,

la triste expérience de plusieurs compagnies canadiennes. Il est bien préférable d'acquérir à vil prix — c'est relativement aisé, en hiver, au moment de la hausse des provisions — d'acquérir des lots d'avenir, à la suite les uns des autres, autant que possible, pour faciliter les lavages.

*
* *

Le soir est venu : aussi bien l'expression commence à devenir vraie en cette fin d'août où les jours de vingt-quatre heures ont disparu. Et que le ciel en soit loué! car nous ne vivions plus, nous ne dormions plus, toute notre machine de nerfs et de sang en était détraquée. Maintenant, il y a une véritable jouissance à « faire » les boulevards après les labeurs du jour! Vous ennuyez-vous, avez-vous le spleen ou un soupçon de gastrite? Venez, les distractions ne vous manqueront pas, elles vous fouetteront l'humeur.

Nous avons le choix entre trente Folies-Bergère, le Monte-Carlo, le Dominion, l'Eldorado, où l'on ne parle que français, le Pavillon, le Royal, etc. Comme la soif des errants de Dawson s'est ralentie en proportion directe du dégonflement de leurs sacs de pépites, les bars ont dû recourir à une ingénieuse combinaison. Vous allez déguster un bonanza-coktail, et le garçon, pardon, le gentleman, vous offre avec la coupe, sans augmentation de prix ni « pourboire », un billet du théâtre faisant partie de l'établissement. Entrons : l'annexe est couverte de toiles, avec des loges à droite, à gauche, où les figurantes

viennent aux entr'actes renouveler la tentation de saint Antoine devant leurs occupants. Elles se sont toutes arrosées d'un patchouli quelconque à quinze francs les trente grammes, et leur rouge ne coûte que dix-huit francs les dix grammes. Quant à leur pudeur, c'est à l'once d'or qu'il faut la jauger. En bas, le parterre ouvre la bouche et contemple. Ils ne sont pas jaloux; ce sera leur tour, au jour de la fameuse découverte, la prochaine! Or, le rideau se lève : on se remet à fumer ou digérer son tabac, on crache en feux de file : silence, religieux; température, celle d'un bain turc; atmosphère à tuer raide un Esquimau; microbes à l'infini. Et Jacqueline paraît en faisant la culbute, telle une guenon d'Afrique, et Rosaline chante une chanson bête d'un air plus bête encore : pauvres petites, qui ne savent pas même être canailles! *The right woman in the right place!* Personne ne rit, tout le monde applaudit avec ravissement; çà et là quelques pépites tombent sur la scène, tintements de grêle sur des planches. Ensuite, des nègres, d'autres filles, des Irlandais, une danse des pieds à disloquer tous ceux de Chicago, jusqu'à ce que le public ait trop avalé de poussière odorante pour résister plus longtemps. Tombée du rideau : le parterre se lève en bon ordre et s'en va boire un bonanza-cocktail. A une autre fournée maintenant!

Du théâtre aux tables de jeu il n'y a qu'une volte-face à faire. Elles offrent toutes les combinaisons possibles, toutes les garanties pour laver les pontes plus vite que les sables du Klondike. Là encore, nous trouvons un autre avantage sur le Monte-Carlo du vieux monde : la roulette y marche, non pas mesquinement de midi à minuit, mais de midi à midi et les consommations y sont gratuites, avec les cigares de

trois francs cinquante quand on s'attable et qu'on a une tête de joueur sérieux! Vingt-quatre heures de veine, pensez-y, au moins douze martingales de longue haleine!

Plus tard, c'est un souper aux Arcades où l'on peut se laver les mains après une introduction en règle à Jules, le laveur de vaisselle nocturne : poulet, vingt dollars la pièce; ananas, dix dollars; œufs, quinze dollars la douzaine, si garantis; si pas, dix dollars seulement; concombres, ce couronnement de tout réveillon, un dollar la pièce.

Et après une soirée, répondant aussi bien « aux exigences de l'américanisme le plus sévère », d'après une phrase délicieusement française, allez donc vous jeter sur vos couvertures, frais de corps et d'esprit...

. . . . . .

J'aurais voulu, ce soir-là, être à côté de Gabriel d'Annunzio, chantre de tous les raffinements de la création. Au sortir du théâtre, sans rien dire, nous serions allés sur la montagne voir le soleil de dix heures s'abîmer dans les eaux du grand fleuve où viennent se déposer les boues des pays d'or, et qui s'en va ensuite à la nuit si fraîche, si pure du mystérieux pôle....

## XVII

### LA SIBÉRIE D'AMÉRIQUE.

Unalaska, 16 septembre 1898.

*A Monsieur Charles Noël,*
Directeur du petit lycée de Marseille.

« En descendant au caprice du Yukon les six cents et quelques lieues qui séparent Dawson de Saint-Michaël, chaque jour nous rencontrions des steamboats remplis de monde, pèlerins en route vers la nouvelle Mecque du veau d'or. Nos gens leur criaient au passage :

» — *Go back!* il n'y a plus de place pour vous là-haut! allez-vous-en!

» Mais eux, les yeux, l'âme remplis du fantastique mirage du Klondike, répondaient :

» — Non! non! non! Nous voulons y aller tenter notre chance, nous aussi! *Let us try our luck!*

» Et comme ils étaient les plus nombreux, leurs voix avaient bientôt couvert les nôtres, tandis que le courant et la vapeur nous emportaient en sens contraire.

» Sur le grand fleuve de vie qu'est la France moderne, est-ce l'inverse qui va se produire? ceux qui le descendent seront-ils plus nombreux que ceux

qui le remontent, et la conscience publique ne finira-t-elle pas par entendre, de très loin, les voix de ceux qui pourraient, qui devraient continuer après nous, la tâche du pays? « Non! non! Laissez-nous, nous aussi, essayer la vie, avec toute sa puissance d'amour, de joie, d'admiration! »

» C'est à notre génération, à celle qui va sortir de nos collèges, de nos lycées, de nos casernes, à répondre, et sa réponse, vous pouvez la préparer, monsieur, comme tous ceux qui façonnent, en France, l'esprit et l'âme de nos enfants. Tâche auguste entre toutes, à laquelle vous vous dévouez en silence, après avoir lutté pour la patrie aux jours sombres d'il y a vingt-neuf ans. Elle sera donc deux fois autorisée, votre parole, quand vous apprendrez à vos disciples à aimer la France plus grande, au delà des frontières, des provinces, au delà même de celles des vieilles Gaules, la France qui déborde en Afrique, en Amérique, en Asie, là où il y a place, terres et aisance pour tous ceux de son sang. Souffrez que de loin je vous adresse un souvenir et cette supplique. Faites de ces enfants des chauvins d'entre les chauvins, qui n'oublient rien, qui apprennent tout et ne cessent de penser à l'avenir sans jamais en parler ailleurs qu'à leurs foyers : dites-leur que le cri de nos pères, il y a plus de quatre fois vingt ans, leurs fils pourraient le répéter à un siècle et demi de distance, sur un plus grand champ de bataille, celui des races où les Etats-Unis, à eux seuls, compteront cent cinquante millions d'hommes : effroyable mêlée humaine plus pacifique et plus meurtrière que celle de Waterloo, puisque, sans effusion de sang, les races les plus faibles s'y fondront ainsi qu'en un creuset gigantesque. Et si, pour mieux les préparer à l'épreuve, il fallait choisir entre deux

excès, comme le prétendent de bons esprits trop chagrins, eh bien! entre les brutes morales que furent les Romains de la décadence, les brutes physiques qu'étaient les légionnaires de César, refaites-les, monsieur, ce que furent leurs ancêtres des Gaules. Car les uns perdirent le monde, et les autres le conquirent, *cruce, ense et aratro!* »

*
* *

— Au revoir! à 1900, à l'Exposition de Paris! Nous irons tous, quand bien même il ne nous resterait que cent onces d'or en poche!

Tels furent les adieux de nos amis de Dawson, au moment où le *Youkoner* de la Canadian Pacific Navigation C° démarrait du quai fait en planches, sous les yeux d'un millier d'oisifs, pour qui l'arrivée ou le départ d'un navire ne cesse jamais d'être le plus intéressant des spectacles gratuits.

Notre petit steamboat, qui a deux cents pieds de long sur soixante de large, a sifflé trois fois, puis a prestement évolué au fil du fleuve que fixaient déjà deux statues de marbre rouge, nos pilotes indiens. Vingt fois par minute, la puissante roue d'arrière a frappé l'eau sale du Yukon, et voici que Dawson a disparu, ses tentes blanches, ses isbas noires, son étrange flottille d'embarcations à présent inutiles; monstrueux camp de typhus, de diarrhées et de misérables entassés sur un marais, avec ses bars sur la grève, ses travailleurs sur la montagne, toute son humanité assoiffée d'or et de whisky, s'agitant, souffrant et mourant là plus que partout ailleurs, au milieu de richesses inouïes.

Le même soir du 26 août, nous sommes arrivés au

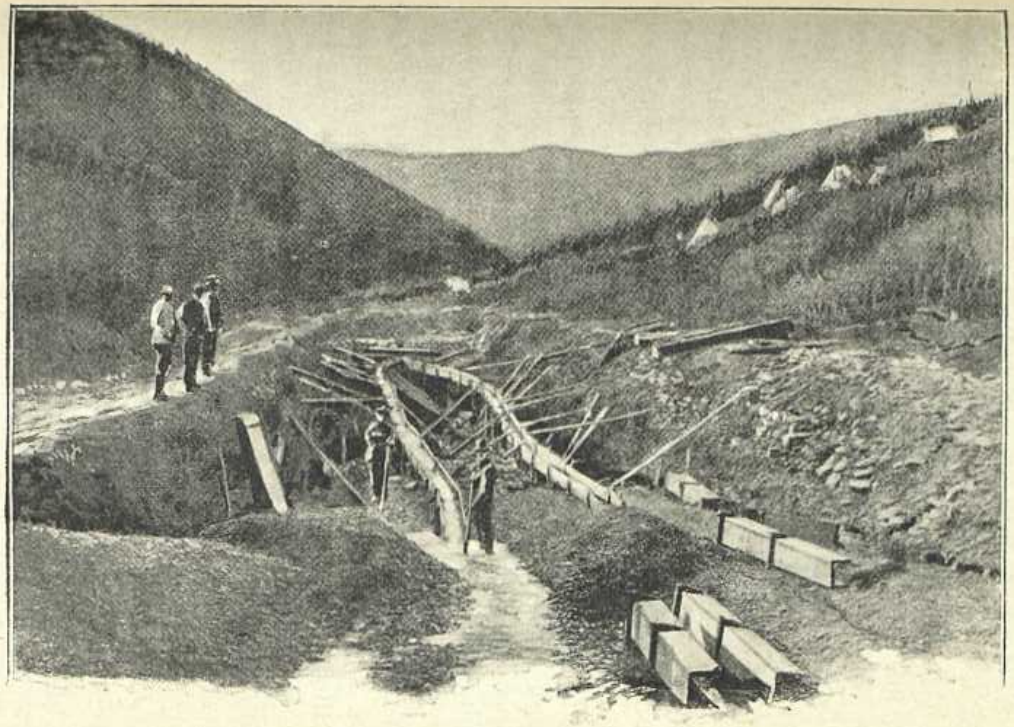
dernier campement de mineurs situé en territoire canadien, à 111 kilomètres de Dawson, à Forty-Mile, à droite de l'embouchure de la rivière de ce nom; Cudahy, à gauche. Ces deux dépôts des sociétés « Alaska commercial » et « North American Transportation » ravitaillent actuellement près de deux cents mineurs, répartis sur le Moose, le Davis, affluents du Forty Mile, mais en territoire américain, et le Glacier et le Miller creek, affluents du Sixty Mile. Ils drainent avec le Birch, le Beaver et le Munook, la région comprise entre la grande rivière Tanana et le Yukon. Quant à leurs gisements aurifères, ceux du Glacier égalent les claims du Bonanza inférieur et l'un d'eux a donné, en 1896, quarante mille dollars.

Il y a à Cudahy un détachement de la police montée dont les effets de torse, à l'arrivée du *Youkoner*, reposent un peu les yeux, las des attitudes avachies, et les réconcilient avec la symétrie du corps humain; et d'autant plus que leur sombre uniforme, couleur de feuille morte, leur sied admirablement au milieu des taches impressionnistes piquées çà et là par les haillons des mineurs.

Nous allons retrouver ici les gisements du charbon[1] dont on avait déjà relevé quelques veines aux Five-Fingers. Leur exploitation est assurée, puisque des steamers seulement de quatre cents tonnes comme le nôtre consomment près d'une « corde de bois »[2]

1. Ledit charbon (période crétacée) qu'on retrouve sur le Coal creek, 6 kilomètres et demi en aval de Cudahy, Cliff creek, 13 kilomètres, et Flat creek, 19 kilomètres plus bas, ne donne presque pas de cendre à l'analyse : pas un seul échantillon n'en a laissé au delà de cinq pour cent, et la plupart sont restés au-dessous de un pour cent.

2. Trois stères soixante-deux.



CLAIM DE CROMIER. — MILLER CREEK.

par heure, que cette « corde », du prix de cinquante à cent francs, pèse mille cinq cents livres, et qu'il en faut deux et demie pour fournir en chaleur l'équivalent d'une seule tonne de charbon... sans oublier une perte de quatre à six heures par jour pour atterrir, quelquefois couper le bois et l'embarquer.

A vingt-quatre kilomètres en aval, le fleuve se resserre pour glisser entre le pic du Vieux à gauche, la pointe de la Vieille à droite, énormes monolithes dont l'origine vous intéressera sans doute, puisqu'elle est une sûre garantie (s. g. d. g.) à l'usage des ménages difficiles.

Jadis, avant que « l'homme à la peau malade », c'est-à-dire vous ou moi, fût entré dans le pays, le grand sorcier du Nord, le Tséiouménn, vivait en cet endroit sacré, et c'est, accroupi au seuil de sa hutte, qu'après deux pipes, Kloksône, le chef, se décida à lui conter ses amertumes domestiques. Est-ce que ça pouvait durer plus longtemps? Depuis le jour où son canot avait ramené une squaw d'en bas de la rivière elle, si soumise durant leurs fiançailles, pendant qu'il suait sang et eau pour faire la cour à ses beaux-parents, elle n'avait cessé de l'accabler de reproches. Quoi qu'il fît pour lui plaire, nuit et jour, elle croassait ainsi qu'une corneille au piège, Kôk-kâh-cui! Même, elle lui jeta un jour au visage les rats musqués que Kloksône avait attrapés, après des heures passées dans les marais, l'eau jusqu'à la ceinture. « *Ugh! Chovouéné némishin Nosé!* » Oui! ayez pitié de moi, mon père!

Le Tséiouménn ne répondit rien. Sur la montagne il s'en alla jeûner deux jours, et le troisième, Kloksône lui apporta un saumon pour manger, un collier de mâchoires de belettes pour porter au cou, et qui

faisaient : croc! croc! en marchant, comme si elles avaient été encore en vie. Kloksône était un chef; il fuma une dernière fois avec le sorcier, et il allait partir, quand ce dernier lui dit :

— Retourne à ton feu, Kloksône! le grand esprit attachera les langues de Kôk-kah-cui! Ne crains plus rien!

De feu, il n'y en avait plus à l'âtre conjugal; de la boue, *ugh!* jusque sur son lit de feuilles, jusque sur les peaux de la hutte, le chef en trouva à son retour; rien non plus à manger, pas même un reste d'huile à sucer du bout des doigts! Si, au moins, *elle* s'était sauvée en son absence! Mais, déjà, plus aigre que le héron aux jours de pluie, *shii-shii-grr*, une voix criait par derrière :

— Eh bien, où est ta chasse, fainéant, coureur de squaws? Voici deux jours que je meurs de faim!

Que faites-vous quand vous vous sentez perdu? Vous vous jetez à terre et vous fumez pour réfléchir. Kloksône s'accroupit donc dehors, sous une couverture, et par un petit trou, pour toute réponse, Kôk-kah-cui voyait sortir des puff! puff! de fumée bleue.

Cette placidité l'enragea. Elle renversa sur la tête de son époux une écuelle pleine d'eau. La pipe s'éteignit; avec sa fumée s'envola la patience du chef; il se releva, et, appliquant au bon endroit un maître coup de pied, envoya sa femme retomber de l'autre côté du Yukon. Le Grand Esprit l'y métamorphosa en statue de pierre, leçon future à celles de son sexe! Pour Kloksône, sa surprise fut telle qu'il en resta pétrifié sur la rive où vous pouvez encore l'y voir de nos jours.

Tandis que le pilote me racontait cette légende, avec ses yeux demi-japonais si plissés qu'il ne semblait plus me regarder que par le coin des paupières, nous

étions arrivés à la frontière, le 141e degré de longitude, à 1 029 kilomètres de la tête du lac Bennett, et à 146 de Dawson. Le long de terrasses, hautes d'environ deux cent cinquante mètres, nous descendions à toute vapeur, laissant en arrière ce Yukon canadien dont les premiers rendements en or ont à jamais éclipsé les anciens revenus en fourrures, qui donnaient environ cent trente-cinq mille francs par an, soit quatre mille martes, mille deux cents castors, etc.

La largeur moyenne du fleuve varie en cet endroit de cinq à sept cents mètres. Cent cinq mille pieds cubiques, tel est le volume d'eau qui s'y précipite par seconde en hiver, section transversale, et qui atteint trois cent mille pieds cubiques aux hautes eaux de débâcle [1]. Ces énormes différences expliquent les divers jugements que vous entendez porter sur la navigation du Yukon : celui, par exemple, d'un de nos compatriotes, fraîchement débarqué à Dawson, et qui me disait au départ :

— Je suis venu par la nouvelle ligne de vapeurs entre Bennett et le Klondike. Comme on a exagéré la difficulté de la rivière des Quarante-huit kilomètres et des Five-Fingers! Je les ai passées presque sans m'en douter!

S'il les avait descendues au 18 mai, les mille et un rochers qui les hérissaient alors mieux qu'une herse renversée, auraient vite transformé ses doutes en triste certitude.

Et maintenant je reprends mon journal de route interrompu à la fin du mois d'août. Voici les notes prises pendant la traversée de la Sibérie d'Amérique :

1. Le Saint-Laurent donne une moyenne de neuf cent mille.

*27 août.* — Pourquoi, en 1867, la Russie vendit-elle la Sibérie d'Amérique? Était-ce qu'elle redoutait un empiétement britannique par le haut Yukon, ou bien les États-Unis voulaient-ils la remercier de sa favorable attitude durant leur guerre civile, ou plutôt parce que ce territoire n'était qu'une source de dépenses pour le tsar? Il serait présomptueux d'en rien dire. Rappelons seulement que l'acquisition de ces 905 400 kilomètres carrés (un quart de la surface totale du reste des États-Unis, pour sept millions deux cent mille dollars) fut surnommée la folie de Seward, le secrétaire d'État qui avait conclu le marché :

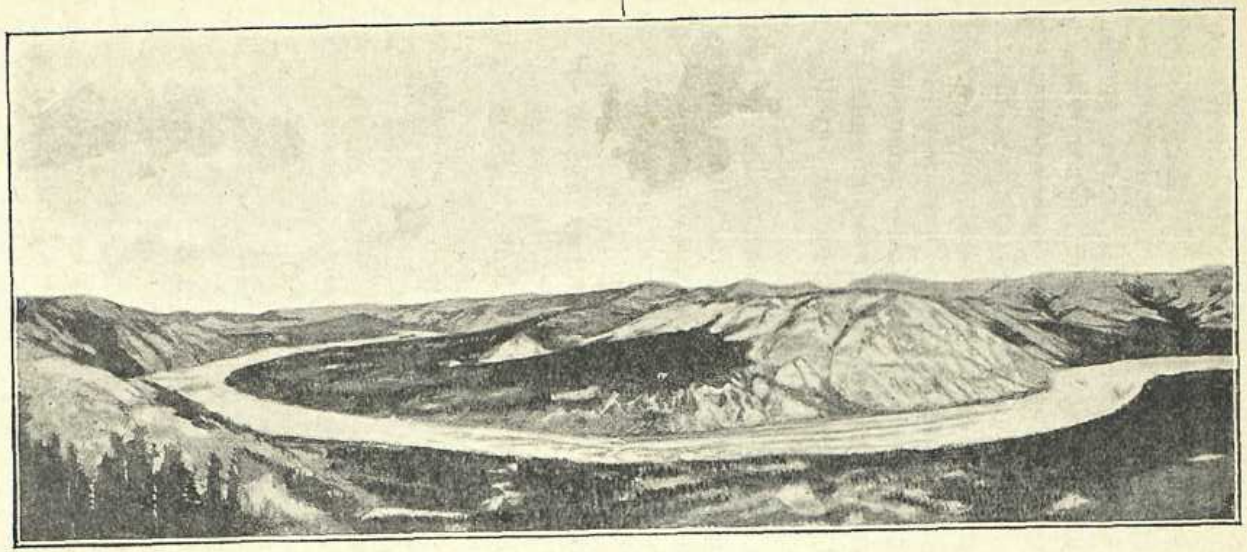
« Par Jingo, s'écria un sénateur, l'intérêt à 6 p. 100 de ce capital et les dépenses d'administration indispensable s'élèveront, en vingt-cinq ans, à quarante-quatre millions de dollars; et le revenu? Bah! tout compté, avec dix mille dollars en plus, il ne dépassera pas cent dix mille dollars par an. *Here is the Seward's ice box!* »

Or, de 1868 à 1896, la « boîte de glace » a produit :

| | | |
|---|---|---|
| Fourrures | 300 000 000 | francs. |
| Saumons salés en boîtes | 96 685 000 | — |
| Morues | 64 308 250 | — |
| Ivoire | 1 250 000 | — |
| Baleines (huiles et vertèbres) | 85 000 000 | — |
| Or et argent | 125 000 000 | — |
| Soit un total de | 672 243 250 | francs. |

Ce fut sur l'ordre du gouvernement impérial que le Danois Vitus Behring, vers 1728, commença à explorer ces parages inconnus, l'année même où il plantait sur les côtes d'Alaska le drapeau russe. En 1741, il découvrait le mont Saint-Elie, et s'en reve-

Frontière.



ALASKA (ÉTATS-UNIS). CANADA.

nait mourir dans le golfe de Kamtchatka. En 1775, les premiers explorateurs espagnols arrivaient jusqu'à Sitka, et, dix-sept ans plus tard, le lieutenant du capitaine Cook, le jeune Vancouver, relevait les cartes maritimes de la mer de Behring que l'on consulte encore de nos jours. Quant à l'Alaska russe, il fut aussitôt mis à la discrétion de la compagnie de fourrures « Russian-American ». Les excès auxquels elle se livra lui firent perdre une nouvelle concession en 1862. Dans l'intervalle, Catherine avait envoyé dans le pays des missionnaires, qui restèrent sur les côtes, et des forçats, qui enseignèrent l'agriculture aux indigènes. Les arguments de ces derniers furent si frappants que les pacifiques mangeurs de poisson se trouvèrent réduits de moitié au bout de dix ans. Leurs étranges instituteurs retournèrent, pour la plupart, en Russie, et l'Alaska ne fut plus connue que par les remises annuelles au trésor impérial de la grande compagnie de fourrures.

Elle n'était pas la seule à utiliser les premières ressources de cette immense région. La compagnie de la baie d'Hudson y envoyait chaque année les avant-gardes de ses trappeurs canadiens français, et nous en repasserons la courte histoire au fort Yukon. Pour le moment, il nous faut descendre à terre chercher le bois que les indigènes ont coupé et empilé là, à l'intention du *Youkoner*.

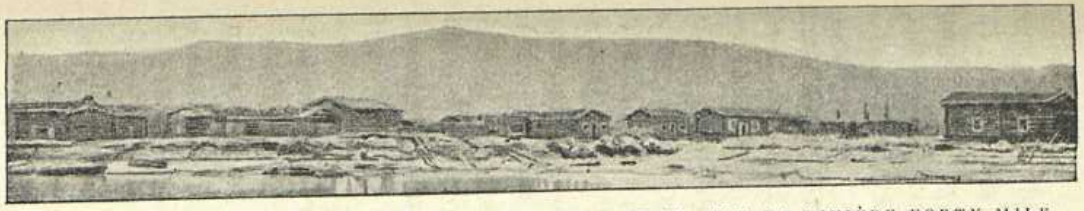
Le capitaine nous a prévenu, d'ailleurs, qu'il s'arrêtera toutes les nuits, et que le bateau descendra fort lentement le fleuve, quoiqu'il puisse faire 26 kilomètres à l'heure, parce que le *Danube*, qui doit nous prendre à Saint-Michaël, n'y sera pas avant le 6 ou 7 septembre, au plus tôt. Personne ne se plaint : quoique toujours prise d'assaut, la table est passable,

et ces relâches quotidiennes, sur la grande artère de la Sibérie américaine, offrent une agréable diversion à la vie monotone du bord.

Dans le lointain, à travers un horizon d'une extrême pureté, on aperçoit une cinquantaine d'isbas : c'est Circle-City, un village indien, un campement de mineurs à l'entrée de ce qui fut sans doute un lac aux âges lacustres. Figurez-vous une infinité d'îles couvertes de forêts en miniature, épinettes, bouleaux ou trembles, avortons du Nord déchiquetés, rabougris sous l'effort des neiges d'un long hiver, avec des filets d'eau serpentant en tous sens, à perte de vue, et des chenals sans profondeur où des bancs de sable, changeant chaque année, rendent la navigation très difficile. Il y en a comme cela pendant cent treize kilomètres, et l'expansion de la nappe d'eau y atteint quatre lieues, au milieu d'une vallée de 145 kilomètres de large.

On attribue généralement cet anévrisme du Yukon à sa jonction avec la Porcupine; le géologue Russell l'explique de préférence par un refoulement des eaux, aux montagnes du fort Hamlin. Quoi qu'il en soit, ces barres ensablent plus d'un navire chaque année : cette fois-ci, nous en avons croisé cinq qui y étaient immobilisés, et quand le *Youkoner* a essayé d'en mettre un sixième hors de détresse, au moyen de son cabestan il s'en est fallu d'un mètre peut-être que nous ne partagions le même sort... Un sifflet d'adieu et nous l'avons laissé attendre une crue favorable : peut-être le *Youkoner* le retrouvera-t-il à son retour, puisque certains steamers ont dû patienter jusqu'à trois semaines sur ces bancs perfides? O saint Siméon Stylite!

*28 août.* — J'ai trouvé un Montmorency, et le der-



FORTY-MILE, SUR LE YUKON, EN FACE DU FORT CUDAY, SUR LA RIVIÈRE FORTY MILE.

CIRCLE-CITY, DISTRICT DU YUKON.

nier du nom, m'a-t-il dit. Ses ancêtres avaient émigré à la Louisiane, qu'il a quittée fort jeune pour venir, après bien des pérégrinations, camper à Circle. Une squaw lui a donné plusieurs héritiers, régulièrement baptisés et enregistrés « de Montmorency », par les R. P. jésuites. Les mineurs de Miller creek le connaissent tous, au reste, et bien des fois j'avais déjà entendu parler de lui.

La « ville », — qui a volé son nom à fort Yukon, puisque lui, seul, se trouve exactement sous le cercle arctique, — avec ses deux cents Indiens, ses trois cent cinquante mineurs et ses innombrables chiens nous attendent sur le rivage. Capitale du nord avant la découverte du Klondike, elle est le centre d'une certaine exploitation aurifère qu'a dépeuplée Dawson. Cette attraction de l'Eldorado moderne a été naturellement irrésistible sur tous les points du Yukon, amont ou aval, quitte à devenir bientôt un chassé-croisé, s'il ne s'y fait pas de nouvelles découvertes. Nous sommes ici à 133 mètres d'altitude; à dix kilomètres seulement, au sud de la bourgade, nous trouvons les eaux du Birch creek, qui coule ensuite parallèlement au Yukon sur une longueur de 322 kilomètres. Ses affluents, le Crooked, Independence, American, Mastodonte creeks contiennent des dépôts aurifères, découverts en 1893, à une profondeur insignifiante de quatre à dix pieds. Nous sommes assujettis ici aux lois minières des États-Unis; leur simple esquisse fera ressortir ce principe d'individualité que vous retrouverez toujours à la base de la société américaine. Si l'on considère seulement l'ensemble des résultantes, il faut avouer qu'il ne lui réussit pas mal.

L'étendue des claims ne saurait dépasser 1320 pieds; mais les mineurs peuvent légalement les réduire à de

plus modestes dimensions (1 000, 500, 250 pieds à leur choix), et pour cela il leur suffit d'être six sur un nouveau cours d'eau. En outre, celui qui a fait la découverte est nommé *sur place* receveur d'enregistrement, à un taux déterminé pour toute inscription que les nouveaux arrivants doivent venir faire près du feu allumé sur le lot n° 1. On comprend la supériorité d'un tel système sur celui de Dawson, où, honnête mais simple, vous vous en allez consciencieusement délimiter le claim de votre choix pour trouver à votre retour, au moment de votre déclaration, un commis narquois, un registre impassible et une inscription antérieure :

— Mais je suis arrivé le premier; nul n'a pu matériellement m'y devancer. Et, d'ailleurs, il n'y avait pas le moindre poteau!

— Vous aurez mal vu. Voici la déclaration de M. X... A un autre, à présent : nous n'avons pas de temps à perdre!

Que reste-t-il à faire? Rien du tout, si ce n'est d'imiter une autre fois le polisson qui, en votre absence, s'est approprié votre lot au prix d'un parjure. Un baiser sur le pouce qui tient la Bible, et vous êtes propriétaire du 15 en dessous, sur le New creek. Allez-y maintenant à loisir, et à côté des piquets de l'idiot qui a voulu observer la loi et son serment, plantez les vôtres, en y crayonnant une date antérieure, mais concordant avec celle de votre enregistrement. Qui le saura? Qui s'en souviendra? Pas même votre conscience, si le placer vous rapporte de quoi faire d'honnêtes gens de vos enfants!

A côté de ces mesures très sages, les États-Unis ont la mesquinerie d'exiger, au rebours du gouvernement britannique, la naturalisation de tout propriété-

taire de terrains miniers; de plus, ils reconnaissent force de loi aux meetings de chasseurs d'or, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'en Alaska comme en d'autres régions plus civilisées une langue bien pendue et bien vile, une tête d'ivrogne aimable, familier, surtout gouailleur, influence extraordinairement le suffrage universel.

C'est à Circle-City que, sans dire un mot, nos deux Indiens descendent à terre et s'en vont, leurs couvertures sur le bras. Le capitaine les hèle, le commissaire vole sur leurs traces, nous cherchons tous à les retenir. Mais rien n'y fait, pas même une bouteille de whisky. Ils sont devenus sourds et aveugles, ils nous abandonnent à l'entrée d'un dédale où leur connaissance du Yukon, leur déchiffrement à première vue du fleuve si traître, est indispensable au *Youkoner*. Qu'est-il arrivé? Rien pour nous, tout pour leur orgueil de sauvages. A un brusque détour, le capitaine a eu peur d'échouer, il a saisi la roue, a manœuvré dix minutes... L'Indien qu'il a remplacé durant ce court espace de temps n'a rien dit, mais, arrivé à Circle, il s'en est allé impassible avec son camarade, et s'ils rient tous deux maintenant, bien sûr, c'est en dedans... Devant la bande accroupie de leurs frères, et qui, avec leurs capuchons, irrésistiblement évoquent les gros, les gras, et sales moines de Topffer, nous nous agitons, nous discutons, nous marchandons.

— Cent francs par jour pour un pilote! — les autres avaient cinquante francs. — Veux-tu, toi?

— Moi, pas!

— Et toi?

— Moi, pas!

— Et celui-ci?

Mais à quoi bon attendre la réponse : « Moi, pas! pas moi »; une grève en règle de la race inférieure, sans qu'ils se soient concertés le moins du monde. Et la race supérieure désespère, quand Montmorency sauve Albion :

— Voilà un métis qui connaît admirablement le fleuve; il ira pour cent vingt francs par jour!

*All right!* le *Youkoner* siffle, fait marcher sa sirène; Montmorency nous salue de la main, tandis qu'autour de lui, toujours accroupis, les sales moines nous regardent, impassibles; nous voici à demi-vitesse dans le labyrinthe!

Le même jour, nous touchons à Fort-Yukon, en remontant pendant près de trois kilomètres un des chenals du fleuve, car le principal s'est déplacé depuis l'année dernière et ne passe plus devant les pauvres baraques de 1847.

Ce fut en effet cette année-là que A.-H. Murray, de la Compagnie de la baie d'Hudson, quitta le poste de cette dernière, au confluent de la Peel et du Mackenzie, et descendit la Porcupine jusqu'au Yukon, où, sous vingt-quatre heures de jour continu, c'est-à-dire un soleil qui ne fait que se balancer à l'horizon, il construisit le fort du même nom. Or, quatre ans avant, en 1843, deux Canadiens français et Campbell, éclaireurs de la même Compagnie, partant du fort Liard, au sud-est, étaient venus bâtir le fort Pelly-Banks, aux sources du Pelly, sur le versant opposé au lac Frances. En 1847, ils se laissaient aller au cours du Pelly et plantaient le fort Selkirk, au confluent du Lewes; ainsi, au nord-est et au sud-est, sur deux points à la fois, les intrépides Canadiens faisaient une trouée à travers le mystérieux désert de glace. Cependant, Campbell prétendait que le fort Yukon

FORT-YUKON.

devait se trouver sur le même fleuve que Selkirk et, pour le prouver, il descendait le Yukon en 1850 jusqu'au poste du cercle arctique.

Plus facile à ravitailler par la Porcupine que les forts de Selkirk ou de Pelly par le Liard, Fort-Yukon devint bientôt un centre important d'échanges de fourrures contre des provisions, des vêtements ou des armes : on avait par exemple un fusil, pour sa hauteur en peaux d'ours ou de renards, et ils étaient longs, les fusils de la compagnie, pour mieux tuer... Il y avait cinquante mille fourrures au fort en 1867, d'après Dall, deux ans avant que le capitaine Raymond, de la marine des États-Unis, en prît possession de vive force, et y confisquât les dix mille peaux qu'il y trouva.

Quand nous l'avons envahi une seconde fois, à vingt-neuf ans de distance, ce fut à travers les files d'un peuple de culs-de-jatte échelonnés sur la rive, devant leurs tentes humides, et toussant à vous déchirer la poitrine. Une épidémie de consomption typhoïde ravageait le camp indien : les nuits, les journées sans fin que ces pauvres êtres passent accroupis dans la boue, sans remuer, en cela pires que des brutes, ne peuvent que propager la maladie qui les décime. Je n'ai jamais vu de faces plus horribles, avec leurs nez percés, de visages d'une bestialité plus repoussante, indifférents aux coups comme aux caresses; seuls, leurs yeux noirs reflètent peut-être une étincelle d'intelligence. Les pieds et les mains sont petits; mais la bouche qui en dit plus long sur une race que le reste de l'animal, oh! cette bouche est effroyable... Tranquilles sourires de Milan ou de Florence, moues adorables de Grèce ou même d'Égypte, divines bouches du Sud, avez-vous appartenu, appartenez-vous encore à la même humanité?

Et pourtant ils sont malins, nous l'apprenons bientôt à nos dépens. Notre métis ne devait pas se rendre plus loin; seulement, il ne trouve personne pour le remplacer. Pourquoi? Pas plus que nous il n'arrive à le comprendre, mais une simple question explique tout :

— Où sont ceux qui ont monté la rivière sur le grand bateau?

C'est-à-dire, nos deux pilotes indiens, hélas!

L'explication plus ou moins boiteuse qu'on leur donne redouble leur méfiance. Enfin le Gros-Saumon, entre deux quintes de toux suraiguë, consent à nous piloter quarante-huit heures à raison de deux cent cinquante francs par jour! Et comme le capitaine a dit *oui* trop vite, lui dit *non* à présent, et se réfugie dans la hutte où il gîte durant l'hiver. Nous le poursuivons à tous poumons, nous rampons à travers une ouverture de quatre-vingt-dix centimètres de haut et, une fois dedans, cul-de-jatte comme lui, à cause des huileux saumons dégouttant sur nos têtes, sous un feu, une fumée à faire éternuer des morts, nous prions, nous supplions, nous parvenons à convaincre la famille que Gros-Saumon leur reviendra sain et sauf. Vingt-cinq francs de plus, et il vient, il part, il est parti. Pouah! il était temps. Déjà nous sentions aussi mauvais que lui au fond de son trou sous terre! Combien de mois nos deux mille ans de civilisation résisteraient-ils à une pareille existence?

Le *Youkoner* dérapait quand a surgi devant moi, hors d'haleine, une sorte de métis à demi nu qui se trouve être Hétu, le neveu d'un riche notaire bien connu à Montréal et qui, parti le 1er septembre 1897, vient enfin d'arriver à Fort-Yukon.

— Mais, par quelle route, grands dieux!

— Oh! monsieur, par la plus véreuse des routes, par celle que le maire d'Edmonton lui-même, Mc Dougall, m'avait recommandée. Il tient un magasin général de marchandises sèches, et c'est pour ça, monsieur, c'est pour y faire tomber la « belle argent du monde »! Citez-le, et dites bien que c'est une abomination d'envoyer par icite des chrétiens! J'avais douze chevaux et pour trois ans de provisions. J'ai tout perdu, hormis la vie; il ne me reste plus rien à c'te heure! Je suis le seul qui aie passé et nous étions cinq cents à la partance. Voulez-vous dire à mon oncle de m'envoyer de l'argent bien vite? Je suis venu par la Peace river, le grand lac des Esclaves, la Peel; là, j'ai abandonné le butin qui me restait, et je me suis dit en moi-même : « Hétu, mon gars, t'es pas venu si loin pour te laisser péri; tu vas passer les montagnes! » J'ai mis soixante livres sur mon dos, j'ai monté avec un Indien, et nous avons frappé la Porcupine, par où nous sommes descendus en radeau jusqu'icite. A présent, j'attends un steamer pour remonter à Dawson. C'est-y venimeux de conseiller aux gars des routes pareilles! Vous n'oublierez pas de dire à mon oncle...

Non, certes, je n'y manquerai pas, et je dirai même que les Canadiens de 1898 valent ceux de 1843, car le voyage que vient de faire le pauvre garçon exige le maximum de l'endurance d'un civilisé.

*Lundi 29 août.* — Nous voici sorti du dédale : des terrasses de la période glaciaire, de véritables remparts resserrent maintenant à huit cents mètres le Yukon, devant le fort Hamlin. Ledit fort, tout comme les autres, est simplement un dépôt d'approvisionnements, avec, autour, une vingtaine de huttes

indiennes. Les aborigènes semblent être en meilleure santé que ceux de Fort-Yukon, plus communicatifs aussi, à entendre les *squaws* pépier entre elles, rien que de la gorge, parfois avec des intonations très musicales. Elles sont très occupées à éventrer les saumons que leur rapportent au fond de canots d'écorce leurs seigneurs et maîtres. Une fois disposés en éventail, mais les filets de chair rouge toujours adhérents à la peau, les poissons sont suspendus au-dessus de feux de bois vert et séchés pour les longs hivernages.

*Mardi 30 août.* — Arrêt à Munook, autrement dit Rampart-City. La déclinaison magnétique n'est plus ici (du moins en 1895) que de 30° à l'est, quand elle était de 85° à Dawson. La jeune cité « boome »; elle compte près de mille mineurs, et parmi eux, un grand nombre de Canadiens. De fait, on commence à quitter Dawson, à cause de son insalubrité, pour venir prospecter le Hunter, le Munook ou ses affluents, et on y trouve réellement de l'or, plus pur que celui du Klondike.

L'Indien qui a donné son nom à la petite rivière prétend même avoir extrait quinze mille francs d'un trou de huit pieds carrés, sur quinze de profondeur, le 25 août 1897, et ce fut à cette date que près de trois cents mineurs à destination de Dawson, mais qui ne pouvaient plus y parvenir à cause des basses eaux, vinrent enregistrer leurs claims à côté du sien, à 39 kilomètres en amont de l'embouchure : « Leurs richesses dépasseront celles du Klondike », déclarait au cours de ses conférences, en 1897, le révérend P. T. Rowe, évêque épiscopalien d'Alaska. Le révérend nous permettra de croire cette prédiction beaucoup trop optimiste.

Quatre steamers sont amarrés à côté du *Youkoner* : la fumée de leurs énormes cheminées s'estompe sur un joli fond de paysage d'automne : des collines à pyramides symétriques, recouvertes de bois chétifs, mais que diverses essences forestières colorent merveilleusement au soleil, tandis que çà et là courent les marmots indiens, les dogues malamutes.

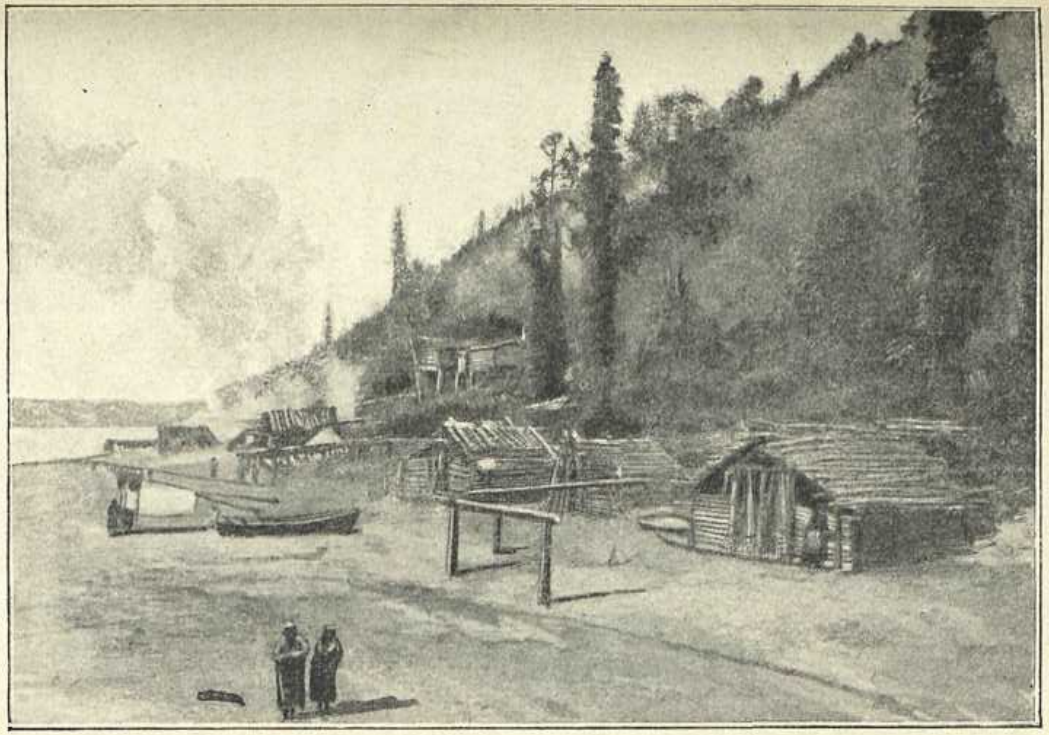
Munook est le point extrême en aval du Yukon où, jusqu'ici, l'on ait trouvé de l'or en quantité appréciable. Si vous voulez trouver le pôle opposite, il vous faut remonter à la rivière Mac-Millan, affluent du Pelly. Le Klondike se trouve à peu près à moitié chemin de ce parcours de 1 769 kilomètres et une telle étendue justifie, il faut l'avouer, l'enthousiasme des prophètes du Yukon.

*31 août, mercredi.* — Weare, campé à l'embouchure de la rivière Tanana, est un « boom » raté, disons en français un ballon crevé, dont l'histoire est celle de bien des camps miniers. Au lendemain de la découverte du Klondike, les Américains déclarèrent que ces gisements se trouvaient chez eux, à preuve leurs derniers relevés du 141e degré de longitude. L'émotion fut grande au Canada, depuis mylord le vice-roi jusqu'au dernier de ses administrés. Est-ce que ces Yankees-là n'étaient pas capables de déplacer ledit degré? Vérification faite, Albion reprit son sang-froid, et se souvint que la théorie des territoires-tampons, qu'invoquait alors Jonathan, n'était bonne qu'en Asie ou en Afrique, avec les « Frenchy ». Vous savez le reste, l'arrivée de la police, l'organisation immédiate du Yukon avec le merveilleux sens pratique de la Grande-Bretagne. Que restait-il à faire à l'ouest du 141e degré, je vous le demande? Parbleu, lancer sur le

bas du fleuve deux ou trois découvertes rivales, pour détourner à n'importe quel prix le courant d'émigration. Et Munook fut trouvé, et Tanana inventé, et la rivière Copper révélée! Nous parlerons de cette dernière en passant au travers du golfe d'Alaska, Munook a vécu... il y avait réellement de l'or..., mais la Tanana... Bah, n'en parlons pas, si vous ignorez l'art de jurer en anglais. Ses échos répètent encore les imprécations de ceux qui la remontèrent pour en laver ses sables l'an passé.

*1er septembre, jeudi.* — Véritable cinématographe de la grande démocratie d'Amérique, ce *Youkoner* qui contient trois cents mineurs amateurs, retour du Klondike. Les vrais sont restés là-haut; ceux-ci incapables d'une longue endurance, après le grand effort du Chilkoot, s'en retournent sans sou ni maille, ni désespérance d'ailleurs, pour tenter leur chance sous des cieux plus favorables. Toutes les classes de la société y sont représentées, spécialement l'élément militaire, si vous en exceptez les simples soldats. De ceux-là, il n'y en a pas : non. Mais nous comptons un général, trois ou quatre colonels, une dizaine de majors ou de capitaines; ajoutez-y des docteurs de New York, un juge de Chicago, d'innombrables *businessmen* et, trônant parmi eux, parce qu'il sent très bon et se tient passablement « en société », môssieu Jackson, courtier en chair blanche à Dawson. Tant est puissante l'influence féminine sur tout ce qu'elle effleure! Que les Yankees ne désespèrent donc point! Leurs femmes sont parvenues à un trop haut degré de raffinement pour ne pas les éduquer avec les années! *Is that right?*

En attendant, c'est une rude école de combat pour



CAMPEMENT D'INDIENS, AU-DESSUS DE WEARE. — SÉCHAGE DU SAUMON.

la vie qu'un repas à bord du *Youkoner*. Non pas que le commodore Irving ne fasse tout ce qui est en son pouvoir pour le confort de ses passagers; mais, enfin, nous sommes trois cent cinquante à bord, et l'unique table de la salle à manger ne contient que cinquante couverts! D'où sept services successifs, trois fois par jour, au déjeuner, au lunch, au dîner. S'y arrête-t-on de manger? Non, puisque le bienheureux mal de mer n'est pas encore venu remédier à une aussi abominable promiscuité. Et quand le maître d'hôtel a crié : « Tout est prêt, gentlemen! » il faut se livrer, avec une *furia* des plus françaises, à une charge en trois temps.

*Premier temps.* — Prodigieux rétablissements sur les épaules de ses voisins anglo-saxons, pour prendre sa juste place à la soupière, et saisir une assiette.

*Deuxième temps.* — Sans une demi-seconde d'hésitation, y empiler lard, poisson, riz sucré, haricots, cornichon et tarte au gingembre, en un mot tout ce qui vous tombe sous la main et va disparaître avant d'avoir pu crier : Ouf! j'étouffe!

*Troisième temps.* — Avaler, filer. Trois cents paires d'yeux d'affamés bouleversent fatalement la mastication d'un chrétien.

Plus tard, lorsque les tables sont enfin desservies, pendant une heure ou deux de répit, les passagers y reviennent poser leurs bottes ou leurs mocassins, avec la charmante désinvolture d'un pays libre. Et, comme la majorité d'entre eux appartient au peuple yankee (ne pas confondre avec la nation américaine) qui, propre de corps, crache néanmoins avec le plus déplorable entraînement, soit par le nez, en moyenne une fois par demi-heure, sujet qu'il est au « hay fever », catarrhe chronique, soit par la bouche, deux

fois par cinq minutes, parce qu'il n'avale jamais sa chique, je vous laisse à deviner l'état de la toile cirée après un quart d'heure de cet exercice.

— C'est, dites-vous, qu'ils n'ont pas de mouchoirs.

— Point; vous n'y êtes pas : ils en possèdent tous au moins un, mais *seulement à l'usage des doigts*; ainsi, aux jours de pluie, se dévêtent les Indiens du Yukon pour ne pas mouiller leurs habits.

Et voilà que leurs frères blancs descendent pour les voir à Nulatto, ces pauvres brutes accroupies aux antipodes de notre civilisation. Souvent, farouches, ils ont fermé leurs tentes : les Yankees les ouvrent, bons enfants, leur offrent une bouchée du serpent de tabac qu'eux-mêmes viennent de mordre, puis ils s'en vont en répétant :

— Quels sauvages! Quels goddems de sauvages!

*2 septembre, vendredi.* — Sur la rive, si basse que le fleuve l'inonde à chaque crue, quelques Indiens Tinneh, venus du Nord, ont dressé les misérables tentes où se roulent leurs enfants et leurs chiens. Les femmes commencent à se distinguer des hommes par trois ou cinq lignes verticales tatouées en bleu sur leur menton. Pas un ou pas une ne bouge, ne lève même les yeux quand le *Youkoner* aborde en face de leur campement, et dans leur silence qui nous saisit, retentit cette toux déchirante, trop souvent entendue... Encore une épidémie de consomption : regardez plutôt, en voici un à moitié mort; ramassé en boule sur la terre, il ne chasse même plus les moustiques de son visage et il attend, il attend, au milieu des siens, pendant qu'au dehors, sur la toile tendue, la pluie commence à grésiller. Sous la dernière tente, la plus petite aussi, celle d'un gueux,

il y a un mort. Le voyez-vous étendu sur un lit d'herbes fraîches, les bras croisés, revêtu de ses moins tristes haillons? On les attache aux poignets et aux jarrets, tandis que les narines et les oreilles sont bouchées avec du coton de marais; reste-t-il une ouverture par où pourrait s'insinuer le mauvais esprit?

Au fond, deux femmes seules, l'une d'elles avec un bébé en croupe. Pas de pleureurs officiels pour déchirer l'air de leurs lamentations et faire le simulacre de se jeter dans la fosse, au jour de l'enterrement, après avoir dit, très bas, à leur voisin : « Tiens-moi bien fort, je vais me jeter! » Je vous dis que c'est un pauvre qui est mort, et voilà tout. La preuve, c'est qu'il n'y a à son chevet qu'un petit sac de farine, à peine de quoi manger dans son voyage de quatre nuits vers Totlânten, *Celle dont on ne parle pas*. Et il n'aura pas de feu pour se réchauffer à minuit, puisqu'il n'y a plus de bois et qu'il faudrait aller pêcher au large les troncs flottés d'en haut... une femme est trop faible pour les amener... est-ce qu'elle ne va pas bientôt mourir de faim avec son bébé, maintenant qu'*il* est parti?

La voilà qui pleure, plus amèrement encore que tout à l'heure, le front à terre, aux pieds de celui que nous contemplons en silence, nous, de la race supérieure, et qui, à notre heure, ne tiendrons pas plus de place sous terre. La pluie clapote toujours au dehors sur les flaques de la grève, et le brouillard du soir s'élève insensiblement, étouffe les gémissements de la vieille, les sanglots de la jeune, nous dérobe enfin cet endroit désolé. Vous le nommerez Sârakrâ, que vous prononcerez du fond de la gorge, sans bouger les lèvres, et vous le placerez à quelque trente kilomètres au-dessous de Kaltag.

*Samedi, 3 septembre.* — Il y a une mission moravienne à Anvik, au fond d'une grande baie qu'assombrissent les épinettes du Nord. C'est aussi le campement favori de quinze à vingt familles indigènes, dont les tentes sont plantées en avant de leurs isbas. Est-ce la vermine, est-ce l'ancienne habitude des chasses d'été qui leur fait ainsi déserter leur logis d'hiver? Pourtant, comme ils gagnent ce qu'ils veulent maintenant à couper du bois pour les navires, leurs habitudes devraient se faire plus sédentaires. Aujourd'hui, nous avons croisé six grands steamers, et il pleut, toujours! Nous devons être décidément entrés dans l'Alaska tempéré, cette marge de côtes que réchauffe le courant d'eau tiède venu de la Colombie britannique. Rarement, la température y descend au-dessous de — 12° centigrades et le bureau météorologique des États-Unis a relevé, à Anvik même, les moyennes suivantes : janvier + 5°, février + 6°, août + 40°. Les mêmes, à Nuklukayet, plus à l'intérieur, étaient : janvier — 23°,8, février — 22°,7, août + 35°,6.

En revanche, la pluie y tombe sans discontinuer les trois quarts de l'année, et les brouillards y obscurcissent l'atmosphère trois cents jours par an.

Les indigènes semblent se ressentir du labeur incessant des missionnaires; leurs tentes ont des planchers; ils se font parfois des lits à trois pieds du sol, et la race paraît s'améliorer. Il est vrai qu'on se rapproche de plus en plus de la grande famille des Esquimaux.

MISSION MORAVIENNE A ANVIK.

Holy-Cross mission.

*Dimanche, 4 septembre.* — Est-ce bien une croix qui tend ses bras à l'horizon? On dirait aussi une école, par derrière, et cette tache vert sombre sur le vert plus pâle des prairies, ce doit être un jardin potager. Tenez, voilà deux cornettes blanches qui y arrivent. Parions que c'est la France et que la mission (Holy-Cross mission) se soutient avec l'argent de France!

— Ce n'est pas probable! Je tiens le pari! s'écrie un Poméranien, à côté de moi.

L'entourage nous regarde tous les deux, hésite, ne sait que croire. On aborde, nous descendons, nous voilà à la porte d'une grande isba. Je frappe, nous entrons... et nous tombons en pleine jésuitière. Songez-y, sept pères venus de toutes les missions d'Alaska pour recevoir leur nouveau supérieur! Et ils sont Français, et ils vivent au milieu de leurs sauvages avec l'argent que leur envoient nos bébés de France, la Sainte-Enfance et la Propagation de la foi! Quant aux cornettes, ce sont de petites sœurs canadiennes, ainsi qu'à Dawson. Deux France pour une, l'aînée et la cadette, celle d'Europe et celle d'Amérique, en voilà trop pour mon Poméranien qui s'en va, grommelant :

— Mais à quoi diable ces missions peuvent-elles leur servir en France?

A quoi? Parbleu, à relever la tête à quatre mille lieues et plus du pays, pour écouter la voix qui redit au fond de chaque âme française : « Non, tout n'est pas perdu au pays de Jeanne d'Arc! »

C'est à Holy-Cross que j'ai eu la bonne fortune de rencontrer un Père dont le long séjour sur le Yukon,

joint à une véritable passion ethnologique, ont fait de lui une autorité en Alaska. Nous avons navigué ensemble jusqu'à Saint-Michaël; c'est à lui que je dois les détails des mœurs et de la langue de ces indigènes. Le R. P. Monroe, d'une famille bien connue à Lyon, me permettra donc, malgré sa modestie, de lui en faire ici mes remerciements très sincères.

L'origine des tribus du Yukon, et plus généralement de l'Alaska, a donné lieu à bien des controverses. De grande taille, au pied du Chilkoot, et douée d'une force athlétique, la race dégénère à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur, où, malheureusement, la farine et le levain chimique des Américains tendent, de plus en plus, à remplacer le poisson, cette nourriture si riche en principes gras, indispensable pour résister aux hivers polaires. Le nombre des enfants y est fort restreint, et la consomption décime chaque année les adultes, groupés par trois ou quatre familles dans les mêmes isbas, mais toujours dans la plus grande individualité. Ils n'ont pas de chefs; leur république n'admet même pas les petits services de voisin à voisin, ce qui les empêche de créer quelque chose de durable, et la seule influence qui se fasse relativement sentir parmi eux est celle des riches. Ceux-là se permettent le luxe de deux ou trois femmes. Leur religion est des plus primitives et se réduit à leurs sorciers et à un culte particulier pour les morts, sur les tombes desquels on dépose les armes, les canots des défunts, et des provisions pour la route...

Mieux sustentés par la pêche, les autochtones du bas du fleuve sont plus forts, moins dégénérés que ceux des environs de Circle-City; de petite taille, quoique bien proportionnés, ce sont bien les descendants de ces Esquimaux qu'on retrouve sur les côtes

de la mer de Behring. La petitesse de leurs mains, de leurs pieds, leurs cheveux noirs (les Esquimaux les taillent en couronne, à la dominicaine), leur teint olivâtre, leurs yeux presque en triangle et leur patience d'imitation pour la sculpture sur ivoire leur donnent plus d'un trait de ressemblance avec les Japonais. Le détroit de Behring ne mesure que 77 kilomètres de large, avec, au milieu, les îles du Petit et du Gros-Diomed, à trois kilomètres de distance...

Rien pourtant dans leur langage n'indique une parenté avec la Chine ou le Japon; il change, du reste, sur plusieurs points du fleuve. Quelques exemples de celui des Tinneh, à Nulato, que parlent environ deux mille individus, permettront de se rendre compte de ces difficultés linguistiques.

*Ko* (cette) *nen/koka* (terre en surface) *ten/oro/to* (notre/à tous/père Dieu) *tlotsudine/ta* (nous n'écoutons pas/si), *oro/ta* (pour cela/plus tard), *totseltlon/ta* (nous mourrons/quand) *yo/yit* (ciel/dans l'intérieur du) *to/tena/totltala* (en haut/nous/il ne recevra pas).

C'est-à-dire : Si nous n'écoutons pas Dieu, notre père à tous sur cette terre, à cause de cela, il ne nous recevra pas plus tard dans le ciel, en haut, quand nous mourrons.

Voulez-vous quelques éléments de la redoutable grammaire que pourrait publier le Père? Oyez et ne désespérez point.

1° Les verbes changent suivant l'acception de leurs compléments. Exemple : le verbe *porter* change quarante-quatre fois, suivant qu'on porte un objet ou un autre.

2° Chacune de ces formes change suivant que l'on porte dans une des quatre directions qui remplacent, pour les Indiens du pays, les quatre points cardi-

naux[1]. Soit : 1° en avant de la rivière; 2° en aval; 3° du côté de la montagne; 4° du côté de la vallée.

3° Chacune de ces nouvelles formes change encore suivant que vous portez cet objet pour la première, pour la deuxième, pour la troisième ou un nombre indéfini de fois.

Or, comme $44 \times 4 \times 3 = 528$, il faut apprendre 528 verbes au lieu d'un seul. Ouf!

Exemple : J'arrive (portant un enfant) :

1° En bas de la rivière :

Première fois, *nitsé etlaïch*;

Deuxième fois, *nitsé no egetaïch*;

Troisième fois, comme la seconde, *au présent*.

2° En haut de la rivière :

Première fois, *younou netltaïch*;

Deuxième fois, *younou nongetaïch*.

3° En bas de la montagne :

Première fois, *to detltaïch*;

Deuxième fois, *to nodegetaïch*.

4° En haut de la montagne :

Première fois, *rô letlaïch*;

Deuxième fois, *rô nolgetaïch*.

Ajoutez à cela que tout verbe a trois présents.

Ainsi : je vois (un canot) 1° à son départ : *neskaïch*;

2° Pendant son trajet : *raskal*;

3° A son arrivée :

Du haut de la rivière : *nitsé eskaïch*;

Au haut de la rivière : *younou eskaïch*;

Rencontrant quelqu'un : *adé leskaïch*;

Venant on ne sait d'où : *kônô deskaïch*.

Si vous voulez approfondir tous les mystères de la

1. La hauteur du soleil en été, sa disparition en hiver, expliquent cette curieuse ignorance.

langue tinneh, je vous réfère au R. P. Monroe, à Nulato, Alaska. Courrier tous les ans. Lui seul est capable d'interpréter, aux jours de confession, les inextricables gargouillements de ses pêcheurs. Quant à moi, je préfère le volapuk de la nature, où *bonjour* se traduit par un grand sourire et de petits yeux d'ami; *j'ai faim*, j'ouvre la bouche; *c'est bon*, je me frotte l'estomac; *je t'aime*, une flatterie de la main (en Europe, des lèvres; en Océanie, du nez); *tu m'ennuies*, je te tape; *je veux m'en aller*, je m'en vais!

*Lundi, 5 septembre.* — Comment essayer maintenant de vous décrire ces rives vertes qui émergent à peine au-dessus du fleuve devenu mer, ces immenses étendues plates de gazon marécageux, au travers duquel on passe vite en piétinant quelques minutes sur le même point; ces innombrables canaux naturels où pleurent au fil de l'eau les grandes herbes, d'où s'envolent des essaims de canards et d'oies venus du Nord pour remonter le fleuve? De temps à autre, sur un terrain plus sec, on trouve un campement, une mission, les moines de Topffer à travers la pluie, et puis, de nouveau, le plus profond mystère de la *tundra* qu'accentue la brume, les débuts de la création entre la terre et l'eau. Pour franchir, à marée haute de cinq pieds, les bancs de sable de l'embouchure du Yukon, notre steamboat force la vapeur au milieu du chenal de droite, à 160 kilomètres du chenal de gauche, à l'ouest. Et quand nous arrivons enfin dans la mer de Behring, il ne nous reste plus qu'à côtoyer les côtes pendant 128 kilomètres pour arriver à leur unique port, Saint-Michaël.

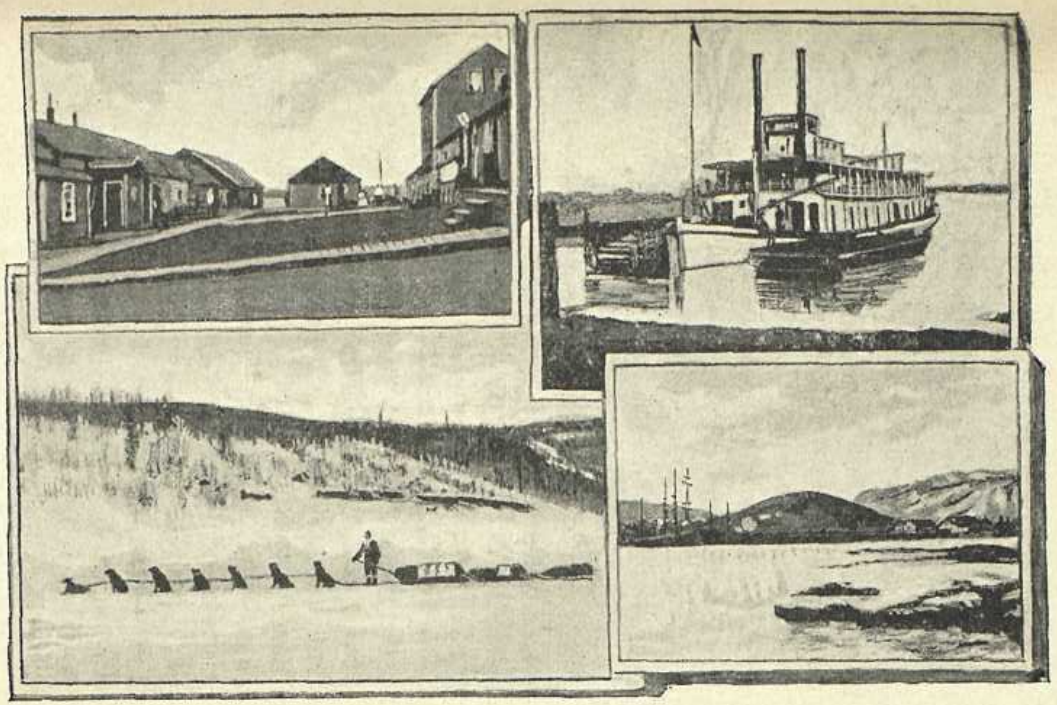
Neptune a été clément. Trop souvent les bateaux du Yukon se voient obligés de jeter l'ancre à l'em-

bouchure du fleuve avant de se risquer dans le détroit de Behring. Cette fois, c'est une mer d'huile qui a reçu le *Youkoner*, et le vent n'a commencé à souffler qu'après notre arrivée à Saint-Michaël.

*Saint-Michaël, 7 septembre.* — C'est le dépôt général de toutes les compagnies de navigation du Yukon. Je ne puis rien vous en dire d'intéressant, si ce n'est que son altitude est de 9 m. 67, sa déclinaison magnétique 22° à l'est, sa température moyenne en hiver de — 8° centigrades, et de + 32° en été. Les vents continus y rendent le froid insupportable; quant à la moyenne de pluie, elle est telle qu'en mettant le soir votre tub à la porte de votre demeure, vous le trouvez au matin tout préparé pour vos ébats aquatiques. Il tombe plus de deux mètres d'eau par an à Saint-Michaël! Etonnez-vous, après cela, si les pommes de terre qu'on y a récoltées étaient légèrement aqueuses et le foin tout à fait marécageux!

Il est à remarquer que cette température moyenne de + 8° en été, du cap Barrow au nord d'Alaska, est la même que celle de Pike's peak dans le Colorado. Fort-Barrow se trouve être le point extrême au nord des États-Unis. Le gouvernement y entretient une réserve de provisions pour un an et pour cent hommes, depuis le désastre des baleiniers de 1877, où cinquante équipages périrent sur ces côtes inhospitalières.

Le lieutenant Stoney a raconté qu'il avait vu de l'or sur les rivières Selawick et Buckland, au fond de Kotzebue Sound, et un Esquimau lui apporta une once de pépites ramassées sur la rivière Kowak, au fort Morton. Quelques hardis chasseurs d'or s'y sont dirigés déjà, mais l'avenir seul nous dira si ces cours d'eau traversent réellement des dépôts aurifères; la



LA NORTH AMERICAN TRANSPORTATION AND TRADING C°.
ATTELAGES DE CHIENS POUR TRANSPORTS D'HIVER.

STEAMER A ROUES DU YUKON.
DUTCH-HARBOR

même réserve doit être faite à l'égard de la rivière Koyukuk. Cette rivière est navigable sur un parcours de 800 kilomètres; un bateau de l'*Alaska commercial C°* la remonte jusqu'à Arctic-City, qui se trouve à 160 kilomètres des premiers gisements aurifères. Près de huit cents mineurs s'y sont dirigés en 1898.

La profondeur du détroit de Behring, entre les deux continents, ne dépasse pas une moyenne de cent soixante pieds. La largeur étant de 77 kilomètres, il ne faut donc pas désespérer de pouvoir un jour nous rendre de New York à Dawson, Saint-Pétersbourg et Paris par le transsibérien. Croyez que cela se fera avant le tunnel de Paris à Londres. L'avant-dernière station du continent américain sera sans doute ce Port-Clarence, à 96 kilomètres au sud du cap Prince-of-Wales, où, dans leur cercueil de glace, dorment deux des pionniers télégraphistes de la Western Union Telegraph C°, la ligne projetée en 1865 et dont nous avons déjà mentionné les anciens poteaux du Telegraph creek, sur la Sitkeen. Le gouvernement des États-Unis a créé, en 1892, une station de cent soixante-dix rennes de Sibérie à Port-Clarence; son principal but est de préserver de la famine les trois à quatre cents Esquimaux des Kings islands, réduits aux dernières extrémités en 1890 par la destruction progressive des baleines, leur seule ressource.

*Saint-Michaël, 11 septembre.* — Pluie et brouillard, brouillard et pluie, voilà Saint-Michaël depuis une semaine, avec, de temps à autre, quelques envolées d'un horizon merveilleusement pur, mais où notre steamboat le *Danube* n'apparaît toujours pas. Nous commençons à avoir de sombres pressentiments. A-t-il péri corps et biens quelque part, sur

cette immense mer de Behring, qui à cette époque devient chaque jour plus traîtresse?

De grands steamers arrivent chaque jour de Dawson; il y en avait eu six en 1897; cette année nous en avons croisé cinquante-neuf durant notre descente! Si l'on se rappelle que le haut du fleuve est également sillonné par toute une petite flottille, entre Bennett et Dawson avec transfert aux rapides de White-Horse, ces chiffres donneront, mieux que n'importe quelle statistique, une juste idée du développement du Klondike.

Les paquebots en correspondance de San Francisco ou Seattle repartent immédiatement avec leurs passagers, afin d'éviter les prochaines tempêtes du Behring. Nous avons une longue entrevue avec le commodore, et il finit par nous promettre de nous transporter sur le premier paquebot disponible, si le *Danube* n'est pas en vue d'ici au 13 septembre.

En attendant, le lieutenant des cinquante soldats que les États-Unis viennent d'envoyer à Saint-Michaël (il y en a autant à Circle et à Rampart-City) m'emmène festoyer chez un Esquimau de ses amis. Nous revêtons d'abord des *kar-pi-tuck*, c'est-à-dire des imperméables en entrailles de phoque artistement cousues, aussi peu ragoûtantes que pratiques; puis nous nous embarquons dans un *oomiak*, une carcasse de bateau de trente-cinq pieds de long sur quatre de large, sur laquelle sont tendues comme une peau de tambour des peaux de morse. L'eau verte qui se voit fort bien à leur envers inspire certaines craintes aux débutants, surtout lorsque ces peaux se dépriment de plusieurs centimètres sous leurs pas. En réalité, elles peuvent porter deux à trois mille livres, paraît-il, sans se déchirer.

Pour pénétrer chez Pilkat, notre hôte, il nous a

NOS HÔTES DE SAINT-MICHAËL ET LEURS HABITATIONS.

fallu ramper à travers un boyau de huit mètres de long; ensuite, nous avons déboulé dans la salle commune, sous terre, avec revêtements de troncs d'arbres flottés de bien loin sans doute, et des couchettes tout autour, ou plutôt des planches en pente, qui rappellent celles de nos salles de police, au régiment. Pilkat est un riche! C'est dans cette demeure que naît, vit et meurt sa progéniture d'Esquimau, et je n'ai jamais vu dans mes voyages de société plus gaie et plus expansive. Nous nous sommes accroupis autour du feu, dont la fumée s'échappe par un orifice à travers le toit de madriers recouverts de terre.

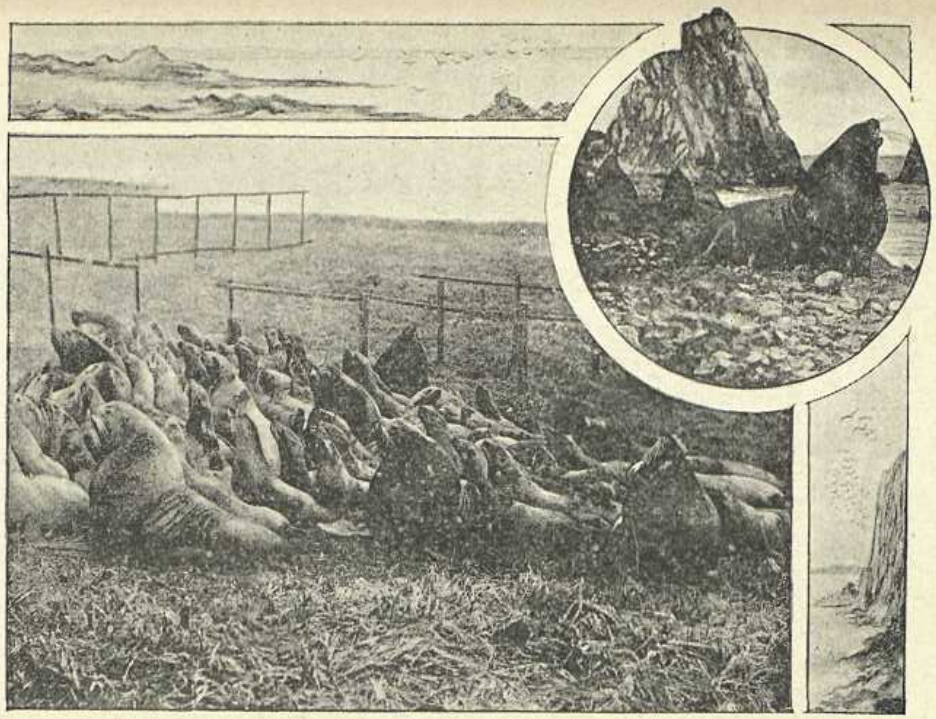
A deux pieds du sol, une mèche de coton végétal brûle dans une pierre ovale creusée d'un pouce et où tombe goutte à goutte l'huile d'un morceau de baleine, ou de je ne sais quoi de visqueux, suspendu au-dessus de la flamme. Et c'est à cette fantastique lueur, entre nos hôtes rieurs et sympathiques malgré leurs perles dans le nez, dans les lèvres, ou, pour les femmes, en collier sous le menton, d'une oreille à l'autre, que nous avons assouvi notre appétit, en dépit du vent et de la pluie qui faisaient rage au dehors. Hélas! la propreté et le grand air dont se rient les Esquimaux sont un luxe nécessaire à nos races dégénérées! Le poisson sous toutes ses formes, son odeur, l'huile surtout où l'étiquette vous oblige de tremper chaque morceau avant de le porter à la bouche, ont trahi mon estomac, et, tournant le dos au pauvre Pilkat, il m'a fallu fuir au dehors. Au bout de l'horizon, emporté par les rafales, voilà que le *Danube* arrivait sous des torrents de fumée noire, toutes voiles dehors, et, pour la première fois de ma vie, j'ai connu, j'ai agonisé dans ses plus intimes horreurs le mal de mer...

*Jeudi, 15 septembre.* (A bord du *Danube.*) — Le *Danube* marche à la voile et à la vapeur : c'est vous dire qu'à raison d'un maximum de 16 kilomètres par heure et par les beaux temps, nous mettrons de onze à douze jours à franchir les 4 505 kilomètres qui nous séparent de Victoria. Les voyages en Sibérie ont cela de bon qu'ils vous apprennent à ne pas être toujours pressé : « *I am so busy!* Je suis si occupé! » — cette triste épidémie qui, d'Amérique, nous est venue en Europe sur les fils du téléphone.

Le 13 septembre, nous avions dit adieu sans regret à Saint-Michaël. Aujourd'hui, nous côtoyons les célèbres îles auxquelles Gérassim Pribylof donna son nom en 1786; mais nous ne pouvons malheureusement y faire relâche puisqu'il faut, pour cela, une autorisation spéciale du secrétaire du trésor des États-Unis. Ces petites îles, Saint-Paul et Saint-Georges (tout au plus 19 kilomètres de long par 9 de large), constituaient le véritable joyau de la couronne d'Alaska, avant la découverte du Klondike; depuis 1867, en effet, leurs massacres de phoques ont rapporté plus de soixante-cinq millions de francs au trésor.

Leurs intéressants « ours des mers », *callorhinus ursinus*, commencent à y arriver en avril; selon toutes les règles des communautés bien établies, les « flirts », jeunes ou vieux garçons de tout âge, sont relégués à l'écart, très loin des harems, par les chefs de famille, qui se choisissent ensuite un territoire individuel, et, pendant treize semaines, sans prendre la moindre nourriture, le défendent contre tout usurpateur, homme ou bête. Jamais belles de sérail ne furent plus jalousement séquestrées!

C'est à la même époque que les deux à trois cents indigènes Aleuts, jadis importés sur ces îlots par les



ILE SAINT-GEORGES, UNALASKA. — PHOQUES DES PRIBYLO

Russes, commencent à assommer les mâles de quatre ans et au-dessus, et livrent leurs dépouilles moyennant deux francs cinquante à la Compagnie North American commercial. Cette dernière compagnie a loué la chasse, en 1890, pour vingt ans, au prix de trois cent mille francs par an, plus quarante-sept francs par peau et l'obligation d'entretenir une école indigène. Expédiées ensuite aux apprêteurs de Londres, de Paris ou même de New York, ces dépouilles se transforment en fourrures ultra-fashionables. Mais que les élégantes se le tiennent pour dit, la production totale du monde diminue chaque année, à en juger par les seules statistiques des chasses aux alentours des Pribylof, qui de cent quarante mille en 1894 sont tombées à quarante mille en 1897. Les autres centres de reproduction sont l'île Robben, dans la mer d'Okhotsk, l'île Komadorski, sur la côte de Sibérie, et les îles Lobos, à l'embouchure de la Plata.

Chaque année, la tribu des phoques Pribylof[1] s'offre un voyage circulaire de plaisance, mais en eau salée, entre leur home, qu'ils quittent en novembre, et San-Francisco, qu'ils atteignent en décembre, pour remonter, en avril, mai et juin, le long des côtes d'Alaska. Le traité de Paris (1893), que dénoncent amèrement les Américains, permet aux Canadiens de les chasser au harpon après le 1er août, pourvu que ce soit au moins à 97 kilomètres des îles Pribylof. Il paraît qu'un grand nombre de femelles y sont alors sacrifiées, puisqu'on ne saurait les distinguer au milieu des vagues. Pourtant, la compagnie fermière des îles cherche depuis deux ans à les marquer au fer rouge pour les rendre plus faciles à reconnaître

1. Otaries.

et leur garder ainsi toute leur valeur marchande. Déjà une fois, en 1786, où l'on en extermina un nombre de cinq cent mille, les phoques avaient presque disparu des îles, et la compagnie Russo-Américaine ne réussit à les repeupler qu'en interdisant cette chasse de 1807 à 1812, puis en la limitant à un maximum de cent mille victimes par an.

*Samedi, 17 septembre* (en mer, au sortir d'une tempête). — Dernières sentinelles d'un plateau maintenant submergé par la mer de Behring et qui unissait les deux Sibéries, celle d'Asie à celle d'Amérique, les pics d'Unalaska se dressent, formidables, au nord de l'océan Pacifique, comme pour barrer la route aux Argonautes. C'est un chaos effroyable de rocs restés tels qu'au lendemain des éruptions volcaniques qui çà et là les semèrent sur la mer; ils se profilent en fantastiques silhouettes sur les déchirures d'eau qui passent, repassent, se tordent en tout sens à leurs pieds. Rouges, noirs ou jaunes, ils se hérissent sur les vagues qui, depuis des éternités, viennent les mordre sans pouvoir les user. Recouverts d'une sculpture vert tendre de mousse ou de gazon humide lorsqu'ils montent en pentes douces vers leur roi, le Makushim, ce vieux volcan de 5 500 pieds de hauteur, dépourvu de toute végétation pendant les trois cent soixante jours de l'année et fumant là-haut sous sa couronne de neige, ils semblent pleurer les larmes des nuages amoncelés là plus qu'en aucun autre point du monde. Les baleines viennent ronfler à leurs pieds en monstrueux troupeaux ; les albatros [1]

1. Quoique ainsi désignés dans le pays, ces oiseaux ne sont en réalité qu'une variété de grande taille des goélands, les *gounods*.

passent au-dessus de leurs têtes, sur les ailes des tempêtes, jetant à leurs échos une plainte triste, la désolation des navires perdus qui ne savent plus distinguer la séparation des airs et des eaux, car les deux éléments s'y confondent alors, ainsi qu'aux jours d'avant la création. Unalaska, il suffit de t'avoir vu une fois par un soir d'ouragan, pour ne jamais plus oublier ton horreur profonde, indescriptible angoisse du commencement ou de la fin des mondes.

Cette presqu'île d'Alaska, qu'habitent de rares familles aléoutiennes, est encore parsemée de volcans en activité, celui, par exemple, de l'île Akuta, à quatre mille pieds d'altitude; celui de l'île Unimak, le Pagrumnoi, 5 523 pieds, et le plus haut de tous, le Shishaldin, de 8 952 pieds. Le petit village indigène d'Unalaska même se trouve abrité au fond d'un excellent port, Dutch-Harbor, où la plupart des vaisseaux viennent renouveler leur provision de charbon, que la compagnie concessionnaire des Pribylof y apporte. Quant à la bourgade elle-même, elle n'offre rien d'intéressant, si ce n'est une jolie église grecque et une école où le révérend G. Vémiaminof cherche à inculquer l'amour de l'étude à ses petits Aleuts. Eux préfèrent les courses folles en *caïack* à deux places, après s'être barbouillé les paupières de suie (comme nous l'avons vu faire au Chilkoot), à cause de la singulière réfraction des eaux quand il ne pleut pas : je devrais plutôt dire aux moments d'éclaircies, car la pluie ne cesse de tomber dans cette bourgade, et le pluviomètre a accusé en 1884 l'extraordinaire maximum de 3 m. 84!

En remontant au nord-est, on arrive à Kodiak, qui fut le siège du gouvernement russe jusqu'en 1813, époque à laquelle le gouverneur Alex. Baranof s'en

alla demeurer à Sitka, à 7 805 kilomètres plus bas, et y édifia un palais demeuré tristement célèbre, car ce fut là qu'Olga Arbusof, nièce du gouverneur Mouravief, se poignarda le 5 mars 1826, le jour de son mariage avec le vieux comte Nicolas Vassilef. Celui qu'elle aimait, l'enseigne Demitrius Davidof, se tua sur son cadavre et tous deux reposent maintenant côte à côte sous les fenêtres de la grande salle où se déroula la sanglante tragédie...

C'est aussi à Kodiak que fut construite en 1784 la première école russe d'Alaska, sous les soins de Grégory Shélikof, et c'est là que commencèrent à se civiliser les indigènes des côtes, les Thlinkits, belle et robuste race de pêcheurs, chez qui, jadis, la crémation des morts fut en grand honneur, sous les soins de leurs sorciers (*shamans*).

De ces côtes, je ne vous dirai rien, puisque je ne les verrai pas. Leur principal revenu est celui des pêcheries de saumon [1]. La première manufacture de ces conserves fut élevée à Kodiak en 1878 : il y en a maintenant cinq sur cette île et trente et une sur les côtes qui, en 1889, produisirent sept cent mille boîtes de quarante-huit livres chacune, plus sept mille barils de deux cents livres chacun de saumon séché. Deux compagnies de San Francisco utilisent également les morues du Behring, sur les îles Shumagin, à l'est d'Unimak [2].

Quant à l'or, des centaines de malheureux attirés par les gisements qu'on disait avoir trouvés sur la rivière Copper ont perdu la vie en cherchant à tra-

1. Saumon rouge, huit à quinze livres; saumon roi, cent vingt livres.

2. Unival, par erreur, sur les cartes.

verser les glaciers qui en défendent les approches, ou bien ont dû être rapatriés par le gouvernement dans un état de dénuement absolu. D'autres, plus heureux, ont trouvé, dit-on, des gisements plus abordables sur la rivière Sushitna. On y arrive par le Cook Inlet, où s'exploitent déjà de riches veines de charbon bitumineux.

*
* *

Au cours de ce long voyage de plus de vingt mille kilomètres à partir de Montréal, par eau salée ou par eau douce, en chemin de fer, à pied ou en traîneaux, ne vous êtes-vous pas demandé bien souvent, lecteurs, si nous n'étions pas en terre française? On entend si souvent sur le Yukon les accents de notre langue, apportant le calme et la consolation à l'explorateur perdu, aux soirs d'isolement ou de tristesse! Et savez-vous pourquoi? C'est qu'au nord de l'Amérique, comme dans la mère patrie elle-même, pour redire ici les belles paroles de M. de Vogüé, « le cœur de la vraie France ne change pas, il dure, à peine entamé par les éléments étrangers, impuissants à l'adultérer, fidèle aux vieux instincts de la race, à ses croyances, à ses amours ». Oui, pour la seconde fois, les Normands ont conquis les Saxons, et, si la France est morte, hélas! à la Louisiane, elle vit et grandit tous les jours sur les bords du Saint-Laurent; elle s'en va rayonner même jusqu'au fond du Klondike. Ne pensez pas que la lutte soit terminée, ne croyez pas que les hommes d'Etat de race

britannique ne déplorent une telle dualité de langues et par conséquent d'âmes; par leurs évêques même ils cherchent à unifier leur troupeau aux Etats-Unis. Est-ce qu'au fond les écoles séparées du Manitoba n'ont pas été supprimées au prix d'un viol de la Constitution parce qu'elles étaient canadiennes *françaises*?... Est-ce que... mais je ne vous dirai pas aujourd'hui les abandons, les trahisons, les ignominies, qui finiront par se briser sur l'entêtement sublime des gars normands. Seulement, après un siècle de séparation violente, il ne faut pas les oublier, ces paroisses *loyales* à l'Angleterre, *fidèles* à la France, pépinière de penseurs et de lutteurs. Il ne faut pas que l'on puisse redire dans cinquante ans, sous une autre forme, avec d'autres mots, ce qu'une grande revue d'Amérique nous disait hier : « Si le grand monarque avait consacré à la défense du Canada quelques-uns des millions engloutis à Versailles, peut-être le français serait-il la langue prépondérante de l'Amérique du Nord. »

Que la vieille France répare donc les fautes du passé autant qu'il est en son pouvoir; qu'elle prodigue tout le poids de son prestige moral à ceux qui, aux jours de fête, arborent son glorieux drapeau, et, pour en venir à la pratique, que nos grands journaux, que nos revues les plus éminentes accordent, par exemple, aux Canadiens, des prix spéciaux, afin de mieux diffuser leurs richesses intellectuelles parmi ces populations; que nos capitalistes, à égalité de taux, n'hésitent pas entre le Canada et les Etats-Unis; que tous, en un mot, dans la mesure de nos forces, nous aidions, nous soutenions la Nouvelle-France, continuant ainsi la grande œuvre patriotique qu'a si bien inaugurée, à Montréal, le consul général de France.

Grâce à son initiative et à celles des messieurs de Saint-Sulpice, les plus nobles paroles de notre pays sont venues tour à tour charmer ou électriser les universités canadiennes. Car il ne faut pas que le sang de France, si souvent uni avec le meilleur sang d'Ecosse, puisse cesser de couler au Canada, il faut qu'il soit toujours prêt à y couler aussi rouge, aussi chaud que dans la mère patrie pour toutes les grandes pensées, pour les plus nobles luttes.

Or donc, depuis six mois, nous n'avons cessé de parcourir ou d'étudier les plus riches placers du monde, à travers une région immense dont le produit dépassera un jour, tout porte à le croire, celui de tous les autres gisements aurifères du globe [1]. De l'or, nous en avons vu partout, nous en avons trop parlé, et, avant l'adieu final, il sied de nous rappeler le vieux proverbe de nos pères : « L'or salit tout ce qu'il touche. » Il faut nous laver de cette boue aurifère que ceux de notre race, Dieu merci! recherchent moins avidement que les autres peuples. Ils auront beau sonner le glas des nations latines, ils n'avanceront pas l'heure que Dieu seul connaît, Lui qui pèse la superbe des uns, l'humiliation des autres, les triomphes et les larmes. Ce qui fait encore ici-bas la grandeur et la force de la France, jusqu'en ses lointaines missions d'Alaska, ce qui fait que nous avons encore le droit

1. Au moment de terminer cette étude des trésors d'Alaska, j'apprends semi-officiellement que la production du Klondike dépasse de beaucoup le chiffre de trente millions que j'avais supposé pour 1898. D'autre part la découverte du lac Atlin (province de la Colombie britannique) a donné de tels résultats qu'une banque américaine y a immédiatement installé une succursale.

Les fouilles du Dominion ont également mis à jour des quantités d'or considérables. — Janvier 1899.

d'aller pleurer sous l'Arc de Triomphe au défilé de nos pioupious, malgré 1870, c'est que, de toutes les nations, la France est toujours celle où l'argent a le moins de valeur, la seule, peut-être, dont l'idéal soit resté au-dessus du veau d'or. Ceux qui connaissent notre peuple, l'intime, celui qui se cache aux foyers que l'étranger ignore, ceux-là le savent, n'est-ce pas? Eh bien, pour nous purifier du Klondike, de la frénétique ruée vers le métal roi, pour chasser tous ces appétits insatiables, allons-nous-en ensemble dans un asile des petites sœurs des pauvres, voulez-vous? Aux pieds de la première petite sœur venue, nous tomberons à genoux dans la poussière, et nous lui dirons : « Ma sœur, oh, ma sœur! » Ce sera tout, ce sera assez, car si elle ne comprend pas, la pauvrette, nous saurons bien, nous, ce que voulut dire notre cri d'angoisse, et qui sait s'il ne suffira pas à nous purifier?

FIN

# TABLE

I. — Les placers de l'Alaska. . . . . 1
II. — Découverte du Klondike. — Retour des mineurs à « Frisco ». — La fièvre de l'or. . . . . 14
III. — Les six routes. — Les déboursés. . . . . 27
IV. — Lois minières du district provisoire du Yukon. 49
V. — Marchands de Vancouver. — Premiers chasseurs d'or. . . . . 55
VI. — De Vancouver a Skaguay. — Les émigrants. — L'entassement à bord. — La mort des rennes. — Wrangel. . . . . 63
VII. — Skaguay. — Prétentions de la douane américaine. 78
VIII. — Les deux passes. — De Skaguay au lac Bennett par la passe de White. — Retour à Dyea par la passe du Chilkoot. . . . . 86
IX. — Le lac Bennett. — Rivière du Caribou. — Lacs Tagisch, Marsh. — Rapide du White-Horse (Cheval Blanc). — Lac Laberge. . . . . 108
X. — La rivière des Quarante-huit kilomètres. — Le Hootalinqua. — Le « Big Salmon ». — Rapides des Five-Fingers. — Fort-Selkirk et confluent du Pelly-Yukon. — Fort Sixty-Mile. — L'Indian river. . . . . 131
XI. — Les placers du Klondike. . . . . 148
XII. — Les gisements du Bonanza et de l'Eldorado. . 160
XIII. — Les placers du Hunker et du Bear. . . . . 200
XIV. — La chasse au Yukon. . . . . 223
XV. — Les placers de l'Indian river. . . . . 233
XVI. — Le territoire du Yukon. . . . . 244
XVII. — La Sibérie d'Amérique. . . . . 259

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 1147-93.

PURCHASED 21st Nov. 1923

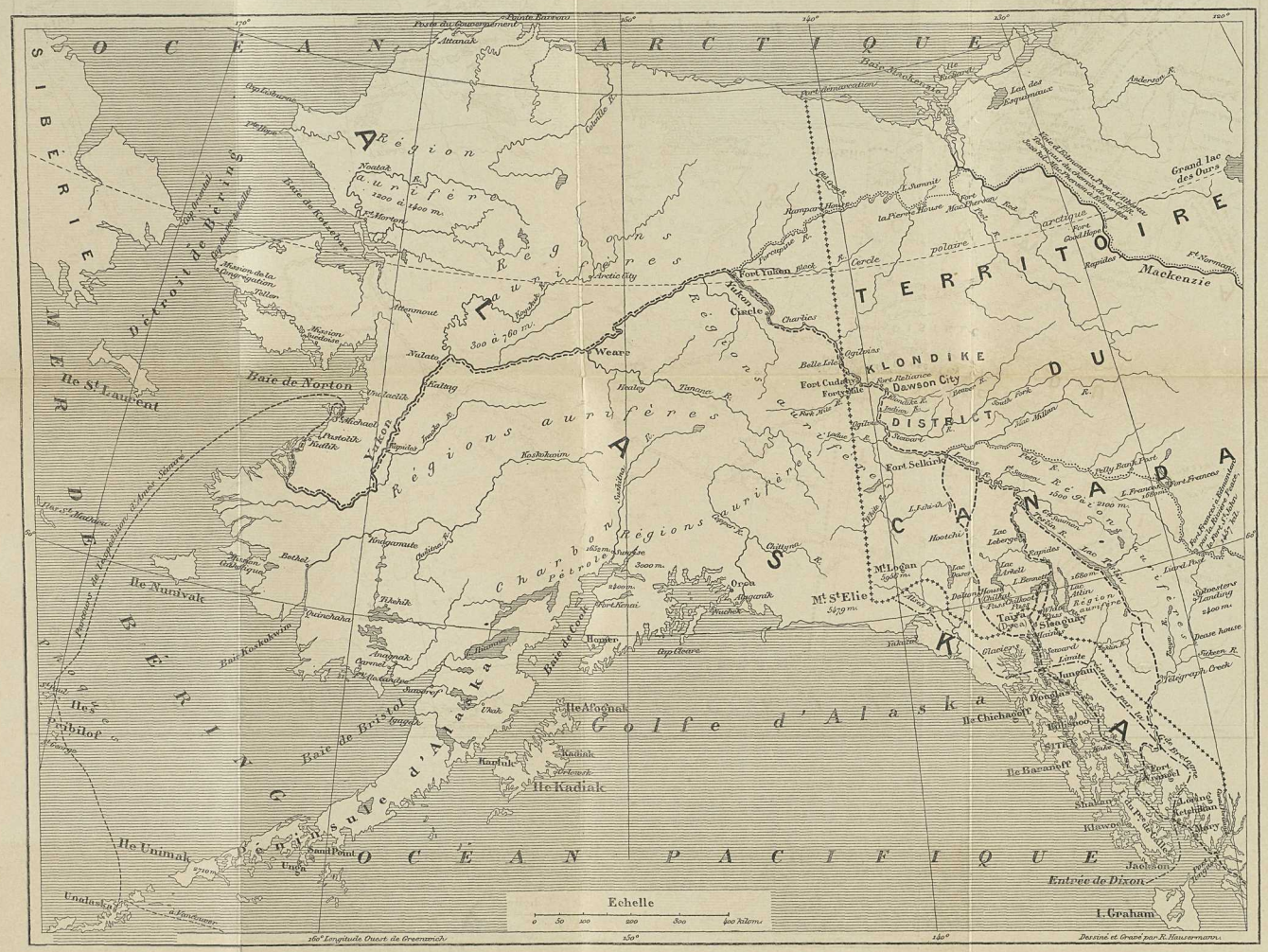
FROM N. Posthumus

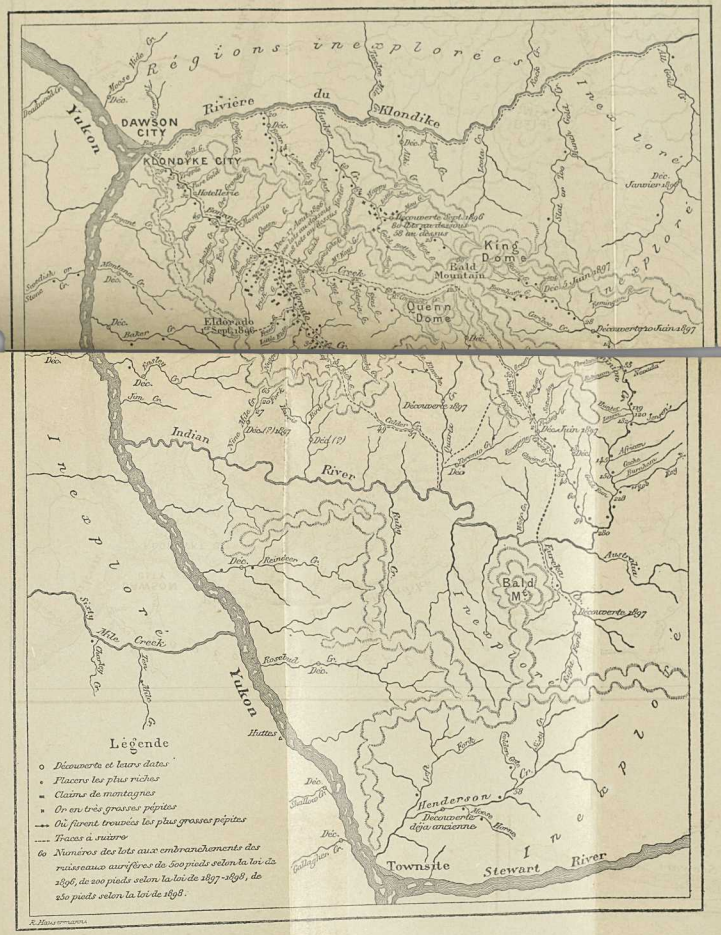
PLACE OF PURCHASE The Hague, Holland

PRICE 1.00

LATER CATALOGUED PRICES

Ded (?)
Rive
Cr.
Cr.
Dec.
Dec.
Shallow Cr.
Dec.
Gallagher Cr.


OCÉAN ARCTIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
SIBÉRIE
MER DE BÉRING
Détroit de Béring
Ile St Laurent
Baie de Norton
Ile Nunivak
Ile Unimak
Ile Pribilof
Baie de Bristol
Golfe d'Alaska
Ile Afognak
Ile Kadiak
Ile Chichagoff
Ile Baranof
Ile Kodiak
Baie de Cook
Baie de Kotzebue
Baie Mackenzie
Baie de Coronation
Détroit de Dixon
Entrée de Dixon
I. Graham
Unalaska
Sand Point
Unga
Kanjuk
Kadiak
Wrangel
Sitka
Juneau
Skagway
Dawson City
Fort Cudahy
Fort Selkirk
Fort Yukon
Circle
Weare
Nulato
Kaltag
Anvik
Holy Cross
Bethel
Kwigillingok
Kwiguk
Kotlik
Hooper Bay
Mt. St Elie
Mt. Logan
Grand lac des Ours
Grand lac des Esclaves
Fort Simpson
Fort Wrangel
Fort Norman
Fort Resolution
Fort Chipewyan
Fort Smith
Fort Providence
Fort Rae
Fort Liard
Fort Nelson
Fort Simpson
Fort Vermilion
Fort Chipewyan
Fort Resolution
Fort Rae
Fort Liard
Fort Nelson
Fort Providence
Fort Smith
Fort Vermilion
Fort Simpson
Fort Wrangel
Fort Norman
Fort Resolution
Fort Chipewyan


Régions inexplorées
Rivière du Klondike
Yukon
DAWSON CITY
KLONDYKE CITY
Hotellerie
Eldorado
Sept. 1896
King Dome
Bald Mountain
Queen Dome
Indian River
Bald Mt
Sixty Mile Creek
Yukon
Hutter
Henderson
Townsite
Stewart River
Inexplorée
Légende
Découverte et leurs dates
Placers les plus riches
Claims de montagnes
Or en très grosses pépites
Où furent trouvées les plus grosses pépites
Traces à suivre
Numéros des lots aux embranchements des ruisseaux aurifères de 500 pieds selon la loi de 1896, de 200 pieds selon la loi de 1897-1898, de 250 pieds selon la loi de 1898.